

MÉMOIRES  
DU  
MARÉCHAL  
DE VILLARS

PUBLIÉS D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL

POUR LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE

ET ACCOMPAGNÉS

DE CORRESPONDANCES INÉDITES

PAR M. LE M<sup>IS</sup> DE VOGÜÉ

MEMBRE DE L'INSTITUT.

---

TOME DEUXIÈME



A PARIS  
LIBRAIRIE RENOUARD

H. LAURENS, SUCCESSEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE  
RUE DE TOURNON, N° 6

---

M DCCC LXXXVII

## EXTRAIT DU RÈGLEMENT.

Art. 14. — Le Conseil désigne les ouvrages à publier, et choisit les personnes les plus capables d'en préparer et d'en suivre la publication.

Il nomme, pour chaque ouvrage à publier, un Commissaire responsable, chargé d'en surveiller l'exécution.

Le nom de l'éditeur sera placé à la tête de chaque volume.

Aucun volume ne pourra paraître sous le nom de la Société sans l'autorisation du Conseil, et s'il n'est accompagné d'une déclaration du Commissaire responsable, portant que le travail lui a paru mériter d'être publié.

Le Commissaire responsable soussigné déclare que l'édition des MÉMOIRES DU MARÉCHAL DE VILLARS, préparée par M. LE MIS de Vogüé, lui a paru digne d'être publiée par la Société DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

Fait à Paris, le 15 novembre 1886.

Signé : L. LALANNE.

Certifié : Le Secrétaire de la Société de l'Histoire  
de France,

A. DE BOISLISLE.

MÉMOIRES  
DU MARÉCHAL DE  
VILLARS

*tome II*

1701.

En partant de Vienne pour revenir en France, le marquis de Villars passa par Munich et demeura trois jours auprès de l'électeur de Bavière, avec lequel il avait été autrefois en grande liaison [1]. Ce prince lui confia l'intelligence parfaite où il était avec les deux couronnes, et lui dit qu'il n'attendait que le moment favorable pour la faire connaître à tout l'Empire. Le marquis de Villars passa ensuite chez le prince de Bade, qu'il trouva à Offembourg, préparant tous les matériaux pour l'ouverture de la guerre, lorsqu'il la pourrait commencer en Allemagne, de concert avec les puissances maritimes et avec tous les princes qui s'engageaient dans la ligue.

Le prince de Bade lui apprit deux nouvelles fort importantes. La première était la mort de l'archiduc, fils unique du roi des Romains ; la seconde était que l'armée impériale, commandée par le prince Eugène en Italie, avait passé le Minicio devant celle des deux couronnes.

Comme le prince de Bade et le marquis de Villars avaient souvent raisonné à Vienne sur toutes les difficultés que trouverait l'armée de l'empereur à sortir des montagnes et à entrer dans des pays où elle n'avait ni places, ni alliés, il était aussi surpris que l'était le marquis de Villars que cette armée eût débouché sans obstacle, et qu'elle eût passé les rivières du Pô, de l'Adige, du Tanaro, du Canal-blanc, et ensuite celle du Minicio, sans la plus légère opposition des armées de France, d'Espagne et de Savoye, infiniment supérieures à toutes les forces de l'empereur.

Ces heureux commencements pour l'empereur étonnèrent l'Italie, animèrent et réunirent toutes les puissances qui se préparaient à la

guerre contre la France. Le roi, irrité de la faiblesse qui paraissait dans la conduite du maréchal de Catinat, prit la résolution d'envoyer en Italie le maréchal de Villeroy. Il en reçut les ordres quinze jours avant l'arrivée du marquis de Villars auprès du roi, et demanda à Sa Majesté que le marquis de Villars allât servir en Italie avec lui; de sorte qu'un des gens du marquis de Villars vint au-devant de lui, à deux postes de Paris, et lui apporta les ordres de Sa Majesté pour aller incessamment en Italie. Le jour d'après, il se rendit auprès du roi, et Sa Majesté, dans l'audience particulière qu'elle lui donna, lui marqua une extrême satisfaction de ses services et l'honora des paroles les plus obligeantes et les plus remplies de bonté.

Le marquis de Villars, pénétré de ses expressions, lui dit cependant: « Mais Votre Majesté à fait duc M. d'Harcourt, M. de Tallard, chevalier de ses ordres, elle lui a même donné un gouvernement de province; qui pourra croire que Votre Majesté soit aussi satisfaite qu'elle paraît l'être

de ma conduite, lorsque mes camarades reçoivent les plus grandes grâces, et que cependant je ne suis honoré d'aucune? Votre Majesté sait bien pourtant que ce qui s'est passé à Vienne a déterminé le testament du roi d'Espagne, et que les grandes propositions que l'empereur m'a chargé de faire à Votre Majesté ont fait résoudre l'Angleterre et la Hollande au traité de partage. J'aurai donc battu les buissons, et les autres auront pris les oiseaux. » Sur cela, le roi lui dit encore des paroles très flatteuses, à quoi le marquis de Villars répondit : « Il faut donc, sire, que je porte écrit sur ma poitrine tout ce que Votre Majesté me fait l'honneur de me dire ; car, qui pourra penser que je l'aie bien et utilement servie, lorsqu'elle ne fait rien pour moi ? » Le roi dit : « Vous vous apercevrez, aux premières occasions, à quel point je suis content de vous. » Ainsi finit la conversation, et le marquis de Villars partit véritablement affligé.

En arrivant à Lyon, il trouva un courrier du maréchal de Villeroy qui portait à la cour les nou-



velles de l'affaire de Chiari [2], qui n'avait pas été heureuse aux troupes des couronnes. En prenant congé de Sa Majesté, le maréchal de Villeroy l'avait laissée vivement piquée de l'inaction honteuse de ses armées, et de ce qu'elles n'avaient apporté aucun obstacle au progrès de la marche de celle de l'empereur pour arriver dans le Milanéz. Ainsi, il cherchait une action. Le prince Eugène étant campé à Chiari, le maréchal de Villeroy crut pouvoir l'attaquer dans ses postes et marcha à lui par des pays si couverts qu'il ne put jamais bien connaître sa disposition. Il trouva de l'infanterie bien postée, qui reçut la sienne par un grand feu, et, après une attaque fort inutile, dans laquelle on perdit beaucoup de gens, il fallut se retirer. M. le duc de Savoye s'y distingua fort, s'exposa souvent et offrit au maréchal de Villeroy de recommencer le combat à la tête de ses propres troupes. On ne crut pas devoir le tenter; mais néanmoins cette affaire, où les ennemis n'eurent

d'autre avantage que d'avoir soutenu leur poste, leur fit beaucoup d'honneur dans toute l'Italie.

Le marquis de Villars voyant, par les nouvelles que lui apprit ce courrier, que la guerre commençait à devenir vive, continua sa route avec toute la diligence possible, [et sans s'arrêter un moment dans ses terres qu'il traversait [\[3\]](#)]. Mais la fatigue d'un voyage de près de 500 lieues en poste, l'extrême chaleur de la saison, le défaut de sommeil, un peu de chagrin joint à tout cela altérèrent sa santé. En traversant la Savoye, il se trouva attaqué d'une dysenterie fort violente, malgré laquelle il arriva à cheval à Turin dans un danger évident pour sa vie. À peine fut-il arrivé dans la principale hôtellerie que beaucoup d'honnêtes gens le vinrent voir, et que le marquis de Prié, revenu depuis peu de jours de son ambassade de Vienne, le mena loger dans son palais. C'était un grand soulagement pour un homme dangereusement malade de sortir du bruit d'un cabaret pour aller dans une maison belle et tran-

quille à portée de tous les secours. Mesdames royales l'envoyèrent visiter sur-le-champ par leurs médecins, et tous de concert empêchèrent qu'il ne prit du remède d'Helvétius [4] qu'il avait apporté avec lui de Paris. Leur raison était que sa dysenterie n'était point causée par les fruits, ni par aucune indigestion, mais qu'elle venait d'un sang échauffé par un excès de fatigue. Ils représentaient de plus que ce remède n'avait point réussi dans l'armée d'Italie, où il y avait eu beaucoup de dysenterie, et citèrent par exemple que le chevalier de Tessé en était mort après en avoir pris. Cette contestation des médecins dura deux jours, pendant lesquels le marquis de Villars s'affaiblissait de plus en plus. Le troisième, malgré tous les raisonnements que les médecins ont accoutumé de faire pour combattre les remèdes qu'ils n'ordonnent pas eux-mêmes, le marquis de Villars prit celui d'Helvétius. L'effet en fut prompt, et si heureux, qu'il le guérit presque dans le moment. Quatre ou cinq jours après, quoique

très faible encore, il prit la résolution de se rendre à l'armée, dont le voisinage avec celle des ennemis attirait de fréquentes actions, et presque toutes malheureuses pour les troupes du roi. Mesdames royales, desquelles il alla prendre congé, lui marquèrent beaucoup de bonté. Il se rendit en poste à Milan; M. le prince de Vaudemont le fit loger dans le palais, et, comme il devait partir lui-même dans trois jours pour joindre l'armée, il le retint pour faire le voyage ensemble. Ils partirent dans la même chaise et se rendirent à Pizzighitone, lieu connu par la prison de François Ier, qui fut conduit dans ce château après la perte de la bataille de Pavie. Ils furent obligés d'y demeurer deux jours pour attendre les arrangements de l'escorte qu'on lui envoya de l'armée, et ils partirent le 4 octobre. Le maréchal de Villeroy avait envoyé au-devant d'eux le marquis de Villiers [5], brigadier de cavalerie, le comte de Caillaud, commandant les troupes de Son Altesse Royale, M. de Vandeuil [6], colonel, et M. d'Hy-

mécourt [7], colonel d'infanterie, avec 800 chevaux et 400 hommes de pied. Le petit séjour du prince de Vaudemont à Pizzighitone donna lieu, selon toutes les apparences, aux ennemis d'être avertis de sa marche, et l'on trouva, en approchant d'une petite ville appelée Castelleone, le général Mercy à la tête d'un corps beaucoup plus considérable que les escortes. Il se mit en bataille dès qu'il en vit paraître les premières troupes. Le marquis de Villiers envoya sur-le-champ avertir M. de Vaudemont, dont le capitaine des gardes, qui marchait à côté de la chaise, se jeta pied à terre et donna son cheval au marquis de Villars, qui courut diligemment à la tête de l'escorte qui commençait à se former. Aucun des cavaliers ne savait que le marquis de Villars fût si près d'eux, et, dès qu'ils le virent l'épée à la main, ils s'écrièrent : « C'est notre général que Dieu nous envoie. » Les ennemis avaient commencé par charger l'avant-garde avec leurs premières troupes ; mais, comme ils virent que celles de

France se formaient, ils se mirent aussi en bataille de leur côté. Un petit ruisseau, que l'on nomme Biaillere en ce pays-là, séparait les troupes. Le marquis de Villars fit avancer les 400 hommes de pied que commandait d'Hymécourt et les plaça sur le ruisseau, ce qui lui donna le moyen d'en reconnaître la qualité. Dès qu'il eut trouvé que le fond en était bon, et que les bords en étaient peu escarpés, sachant d'ailleurs l'avantage qu'il y avait à attaquer, il passa le ruisseau et marcha aux ennemis. La charge fut heureuse ; ils furent renversés, mais leur seconde ligne ayant soutenu et rétabli le désordre de la première, celle du marquis de Villars fut nécessaire pour achever de rompre les ennemis, et tout fut renversé. Malheureusement pour eux, ils trouvèrent à 300 pas de là un ruisseau fort difficile à passer, et les Français, animés par la dureté que les impériaux avaient exercée sur eux dans les précédentes affaires, qui avaient toutes été heureuses aux ennemis, exercèrent la même dureté dans cette occa-

sion et firent peu de quartier. Ainsi, l'on ramena peu de prisonniers, mais plus de 200 chevaux, et l'on ne perdit que deux ou trois officiers subalternes et environ vingt cavaliers ou dragons.

Après ce petit combat, le prince de Vaudemont et le marquis de Villars continuèrent leur voyage et trouvèrent le maréchal de Villeroy qui venait au-devant du prince de Vaudemont et qui était déjà informé de l'heureux succès qu'ils avaient eu dans leur marche. Le maréchal de Villeroy et le marquis de Villars étaient assez accoutumés à citer des vers de comédie, et le maréchal faisant compliment au marquis sur l'aventure qui venait de lui arriver, et sur la joie que les troupes avaient de le revoir, le marquis de Villars lui dit ces vers de Racine dans Bajazet :

*Comptez qu'ils me verront encore avec plaisir,  
Et qu'ils reconnaîtront la voix de leur vizir.*

Il est constant, en effet, que la cavalerie, dont le marquis de Villars était général depuis plusieurs années, avait en lui beaucoup de confiance, et il y parut dans plusieurs affaires que l'on eut avec les ennemis pendant le reste de la campagne. Elles furent toutes avantageuses aux troupes du roi, au lieu que toutes les précédentes l'avaient été aux ennemis.

On fit un fourrage peu de jours après son arrivée, à quatre lieues du camp, et il était difficile que les ennemis n'en fussent pas avertis. Aussi fut-il attaqué en divers endroits, mais les ennemis furent repoussés partout et avec perte.

L'armée ayant consommé tous les fourrages qui étaient au delà de l'Oglio, les généraux résolurent de repasser cette rivière et de quitter le camp d'Urago. Il y avait alors quelque espèce de division entre Son Altesse royale et nos généraux, qui voulaient sans fondement lui croire une intelligence secrète avec les ennemis, et qui, par cette raison, lui cachaient leurs desseins et les



mouvements qu'ils voulaient faire. Celui de repasser l'Oglio exigeait un grand secret, parce que l'armée ennemie n'était qu'à une lieue et demie de nous, et, pour assurer notre arrière-garde, il était nécessaire de retrancher le quartier général d'Urago. Ce fut aussi ce que les généraux ordonnèrent, et la généralité ayant monté à cheval sur les cinq heures du soir pour se promener, M. le duc de Savoye fut assez surpris de ce que l'on retranchait son quartier, sans qu'il en eût aucune connaissance. Il en demanda la raison à M. le maréchal de Villeroy avec un air d'étonnement, mais néanmoins sans y joindre aucune parole qui marquât sa juste indignation.

L'armée se mit en marche à l'entrée de la nuit et repassa tranquillement la rivière. Les ennemis s'avancèrent seulement le jour d'après et tirèrent quelques volées de canon qui firent peu d'effet. Dans cette occasion, le maréchal de Catinat, s'étant avancé à pied pour examiner leur disposition, fut légèrement blessé au bras d'un

coup de fusil. Plusieurs officiers ennemis, se promenant sur le bord de la rivière, s'adressèrent à quelques-unes des troupes du roi et leur demandèrent des nouvelles du marquis de Villars. « Vous pouvez, » répondirent-ils, « vous adresser à lui-même, car il est à trente pas d'ici. » Sur cela, le comte de Falkenstein s'avança et lui fit des compliments de la part du prince Eugène et des autres généraux de sa connaissance.

Le 14 novembre, l'armée des couronnes alla camper à Tissingo, et, le 15, elle se sépara en plusieurs quartiers. Le maréchal de Villeroy donna au marquis de Villars une partie considérable de l'armée pour aller couvrir le Milanez et garder la rivière de l'Adda. Il avait à ses ordres toutes les troupes espagnoles, que l'on appelle *de l'État*, commandées par le duc de Sesto, général de la cavalerie d'Espagne, avec lesquelles il se plaça le long de l'Adda, mettant son principal quartier dans la ville de Lodi.

La campagne étant déjà fort avancée, elle finit sans autres actions que quelques partis qui se montrèrent entre les rivières de l'Adda et de l'Oglio. Mais les troupes du roi y conservèrent toujours l'air de supériorité qu'elles avaient repris depuis l'arrivée du marquis de Villars.

Le maréchal de Villeroy établit son quartier général à Casal-Major, d'où le marquis de Villars partit le 15 décembre pour se rendre à la cour, où, depuis près de quatre ans, il n'avait été que huit jours. Il passa à Turin, alla faire sa cour à Leurs Altesses royales et prit congé des princesses. Le jour d'après son arrivée, le duc de Savoye lui dit le soir : « Nous ne nous quitterons pas sitôt ; il faut que nous causions ensemble. »

Le marquis de Villars craignait extrêmement cette conversation particulière. Il savait qu'elle roulerait sur des plaintes très vives contre le maréchal de Villeroy et contre le prince de Vaudemont ; et, comme il était de leurs amis, qu'il savait d'ailleurs qu'ils avaient la confiance entière du

roi, il ne voulait pas que M. le duc de Savoye pût le prendre à témoin des reproches qu'il leur faisait.

Cependant, il ne put éviter cet entretien. Le marquis de Prié, chez lequel il était logé, le retint à dîner, et le comte de Non, un des confidents de Son Altesse royale, vint manger avec lui. « Vou-driez-vous partir, » lui dit le comte, « sans voir encore notre maître ? » Le marquis de Villars lui répondit « qu'il avait eu l'honneur de prendre congé de lui. » Le comte de Non se leva de table et fit signe au marquis de Prié pour retenir le marquis de Villars. Le moment d'après, il revint et dit que c'était de la part de Son Altesse royale qui l'envoyait pour prier le marquis de Villars de l'aller voir. Il l'attendait en effet dans son petit appartement.

La conversation commença par les assurances d'estime et d'amitié que lui donna ce prince, et il lui dit ensuite qu'il était bien aise de lui ouvrir son cœur sur la conduite du maréchal de Villeroy

et du prince de Vaudemont, conduite dont il avait lui-même été témoin en partie. Il ajouta, qu'en diverses occasions, ces deux messieurs avaient marqué des défiances très offensantes pour un prince comme lui ; qu'il avait été sage ; qu'il avait marqué son zèle pour les couronnes, même à l'affaire de Chiari, où l'on savait que, les troupes du roi s'étant rebutées, il avait offert les siennes pour recommencer le combat ; qu'il priait le marquis de Villars de rendre les témoignages qu'il devait attendre, plus encore de la vérité de son caractère, que de son amitié ; qu'enfin, il était outré et qu'il aurait demandé justice au roi, s'il n'était convaincu qu'il n'en pouvait pas beaucoup espérer des deux rois contre les généraux qui commandaient leurs armées. Le marquis de Villars supplia très humblement Son Altesse royale de vouloir bien qu'il ne fût pas chargé de ses plaintes. « J'ai voulu, » lui répondit ce prince, « vous parler comme à un honnête homme, dont je connais le mérite, que j'estime et que j'aime, et qui me doit aussi

quelque amitié. » En effet, depuis la campagne de Valence, M. le duc de Savoye avait marqué beaucoup d'affection au marquis de Villars, et ce prince a toujours continué de lui faire connaître les mêmes sentiments.

Pour dire la vérité, il était vivement outré, et c'était un soulagement pour lui de s'ouvrir à un homme qui connaissait la justice de ses plaintes.

1702.

Le marquis de Villars arriva à Versailles dans la fin de l'année 1701. Le roi le reçut avec bonté, mais il ne lui fit aucune grâce marquée. Il se répandit même un bruit, et il n'était pas sans vraisemblance, que le roi avait voulu faire quatre maréchaux de France qui étaient le marquis d'Huxelles, le général Rosen, le comte de Tallard et le marquis d'Harcourt. On ajoutait que la dauphine, pour laquelle le roi et Mme de Maintenon avaient une amitié très vive, ne voyant pas dans ce nombre le comte de Tessé, son premier écuyer, avait empêché la promotion. Le marquis de Villars était bien déterminé à quitter le service, s'il n'était pas du nombre des premiers maréchaux de

France, et l'incertitude le porta à se rendre enfin aux instantes sollicitations que lui faisait sa famille pour se marier ; persuadé d'ailleurs qu'il trouverait des partis plus avantageux, tant qu'il serait dans l'espérance prochaine de la dignité de maréchal de France, que s'il paraissait y renoncer en se retirant du service. Il épousa donc, le 2 février 1702, Mlle de Varengeville [8], dont l'aînée avait épousé le président de Maisons [9], homme distingué par sa naissance, par la charge de président à mortier à Paris, par son mérite personnel, et qui avait 40 mille écus de rente. Les biens des deux sœurs étaient égaux ; ceux de la cadette étaient même augmentés par les épargnes de ses tuteurs depuis le mariage de l'aînée.

Peu de jours après le mariage du marquis de Villars, on apprit à la cour l'affaire de Cremone et la prise du maréchal de Villeroy : aventure de guerre très surprenante, et qui doit apprendre à ne négliger jamais rien pour sa sûreté et pour profiter d'un événement heureux.



Le comte de Revel commandait dans Cremona en l'absence du maréchal de Villeroy, qui était allé passer quelques jours à Milan avec le prince de Vaudemont. Il en fut rappelé par le bruit qu'il y avait quelques mouvements dans les troupes des ennemis. En arrivant à Cremona, il trouva qu'effectivement ils avaient rassemblé quelques quartiers, mais n'imaginant pas qu'il leur fût possible de rien tenter sur cette place, qui était très bonne, et dont la garnison était considérable, il différa au lendemain à donner des ordres aux troupes du roi, attendant les confirmations qu'il pouvait avoir de la marche des ennemis.

Cependant un prêtre, nommé Cassoly, prévôt de Notre-Dame-la-Neuve, avait découvert au prince de Savoye que, par un aqueduc sous terre, on pourrait entrer dans la ville. Cette route bien reconnue, 100 hommes choisis la suivirent, et une heure avant le jour se rendirent maîtres d'une porte de la ville par laquelle le prince Eugène entra avec une partie de ses troupes.

Ce premier succès ne lui permit plus aucune crainte. Le maréchal de Villeroy n'eut que le temps de monter à cheval et fut arrêté en sortant de sa maison. Le hasard fit que le colonel du régiment des Vaisseaux, nommé d'Entragues, avait ordonné que son régiment se mît sur les remparts pour en faire la revue ; des Irlandais, au premier coup, se mirent en bataille dans leur quartier, et ces troupes renversèrent celles des Impériaux qui marchaient sur le rempart. Le prince Thomas de Vaudemont, fils du prince de Vaudemont, gouverneur du Milanez, venait de l'autre côté du Pô pour se saisir du pont, ce qui lui aurait été facile si les troupes, qui étaient dans la ville, l'avaient favorisé par quelque mouvement. Mais trop de confiance fit négliger cette précaution. La garnison, qui était très nombreuse, se rassembla ; elle battit les premières troupes des ennemis, et le prince Eugène ne pouvant espérer de secours du prince de Vaudemont pour se rendre entièrement maître de la ville, se retira après onze heures

de combat. Il le fit d'autant plus sagement qu'il y avait à Cremone un château qu'il n'aurait pu prendre en moins de deux jours, et par lequel toutes les autres troupes des deux couronnes seraient venues aisément au secours de la garnison.

Le marquis de Crenan [10], lieutenant général, fut tué dans cette affaire, aussi bien que d'Enragues et plusieurs braves officiers subalternes.

Le maréchal de Villeroy fut conduit à Inspruck et de là à Gratz, où il resta dix mois. Le commandement de l'armée, vacant par sa prison, fut donné au duc de Vendôme, qui partit sur-le-champ pour se rendre en Italie, et tous les officiers généraux qui avaient servi dans cette armée eurent ordre de le suivre.

Dans le même temps, le roi, informé de l'intention où était l'électeur de Bavière de se déclarer pour la France, destina le marquis de Villars à commander les troupes qui pouvaient l'aller joindre. Mais ses desseins étaient tenus fort

secrets, et l'électeur ne paraissait avoir d'autre objet que de se tenir dans une exacte neutralité.

Le marquis de Villars n'avait pas une connaissance certaine de sa destination; mais, dans le doute, et pendant que les officiers généraux de l'armée d'Italie avaient ordre de s'y rendre, il demanda une permission de demeurer à Paris. Elle lui fut d'autant plus agréable qu'ayant épousé une très belle dame, il aurait été fort chagrin de s'en séparer si promptement. Ainsi, il passa l'hiver entier à Paris et à la cour. Cependant, lorsqu'on fut sur le point d'ouvrir la campagne, il demanda au roi à partir pour l'Italie, représentant que, dans cette armée très considérable pour le nombre, le comte de Revel [11] était son unique ancien, et que, par conséquent, il y commanderait l'aile gauche de l'armée, au lieu que, dans celle d'Allemagne, il avait pour anciens les marquis de Chamilly, d'Huxelles, de Veins, MM. de Bertillac et de la Breteche [12]. Cette armée ne devait pas être bien nombreuse. Cependant, le roi

persista dans la résolution de destiner le marquis de Villars à servir dans l'armée du Rhin.

Pendant l'hiver, il put juger par quelques lettres que M. de Chamillart lui écrivit de Versailles, et par quelques conversations qu'il eut avec ce ministre sur les forces de l'électeur de Bavière et sur l'usage que l'on en pourrait faire, que le traité s'avancait ; mais il ne fut conclu que dans le milieu de la campagne [13].

Cependant les hostilités commencèrent en Flandres. Les premières furent de la part de l'électeur Palatin, qui fit arrêter sur le Rhin des bateaux que l'on destinait au siège de Kaiserwerth. Ainsi, tout se prépara à l'ouverture de la campagne en Flandres et en Allemagne ; car, jusque-là, il n'y avait eu de guerre qu'en Italie.

Le roi Guillaume, dont la santé depuis longtemps s'affaiblissait tous les jours, revint à Londres après avoir tout réglé en Hollande pour l'état de guerre, et fit peu de jours après une chute de cheval à Kensington. Elle ne parut pas dan-

gereuse d'abord ; mais l'état de faiblesse où était ce prince rendait mortels pour lui les moindres accidents. Il mourut le 18 mars de l'année 1702, et, à sa place, la princesse Anne, seconde fille de Jacques II, fut proclamée reine d'Angleterre.

La France avait trouvé dans ce prince le plus dangereux de ses ennemis pendant le cours de sa vie ; mais l'expérience fit voir que, dans la conjoncture des affaires, sa perte fut plus nuisible qu'avantageuse à la France. Son crédit était si fort tombé en Angleterre qu'il n'en aurait jamais tiré les sommes immenses qu'elle donna pour la guerre sous le règne de la reine Anne. Cette princesse fut gouvernée par deux ministres très habiles, chacun dans leur ordre. C'étaient le comte de Rochester, grand trésorier, et milord Marlborough. Celui-ci se trouva général, et à peine fut-il à la tête des armées qu'il montra beaucoup plus de talents pour la guerre qu'on n'en avait espérés de lui. Il profita très sagement des fautes de

ses ennemis et des conjonctures favorables que lui donna la fortune.

L'armée de France commandée en Flandres par le maréchal de Boufflers, sous les ordres du duc de Bourgogne, était dans les commencements très supérieure à celle des ennemis. Aussi commença-t-elle par les pousser jusque dans les contrescarpes de Nimègue où l'on prétendait même qu'il aurait été possible de les défaire.

L'armée d'Italie était commandée par le duc de Vendôme, et le roi d'Espagne devait se mettre à la tête. Le comte d'Estrées, vice-amiral de France, était allé le prendre à Barcelone dans les vaisseaux du roi, d'où il le mena à Naples.

Mantoue avait été bloquée pendant tout l'hiver par le prince Eugène. Mais, dès que le duc de Vendôme eut rassemblé ses forces, il lui fut facile de dégager cette place, et c'est par là qu'il ouvrit la campagne de 1702.

Il n'y avait que l'Allemagne où l'armée commandée par le maréchal de Catinat semblait vou-

loir ne s'opposer à rien, et laisser au prince de Bade la liberté de faire tranquillement le siège de Landau.

Ce général disposa toutes choses pour assurer cette conquête, et, dès qu'il fut sûr qu'elle ne serait pas troublée par les mouvements de l'armée de France, il manda au roi des Romains qu'il pouvait se rendre au siège, et la place fut investie le 16 de juin. Mélac, gouverneur, la défendit, et on lui donna deux maréchaux de camp, qui étaient Gasquet, qui avait été ci-devant lieutenant-colonel de Champagne [14], et Marsé [15].

On avait eu le temps de mettre dans Landau, en troupes et en munitions de guerre, tout ce qui pouvait rendre le siège long et difficile. Aussi le fut-il, quoique, de la part des assiégés, on ne fit pas tout ce qu'il était possible de faire pour une défense plus opiniâtre.

Le marquis de Villars se rendit à l'armée vers la fin de juin, et il la trouva campée à Haguenau, couverte de la rivière de Muter [16], et ayant lais-



sé au prince de Bade tout le temps et toutes les facilités de s'établir à son siège.

Le marquis de Villars demanda avec de grands ménagements au maréchal s'il n'avait pas été possible de se tenir au moins derrière la Lutter [17], qui était très facile à garder, quand ce n'aurait été que pour se poster plus noblement et obliger les ennemis à resserrer leurs quartiers, ou enfin pour ne leur pas laisser l'opinion qu'on ne se croirait en sûreté que par l'éloignement.

Il faut avouer ici que le maréchal de Catinat, dans lequel on avait reconnu du courage et de la prudence, avait paru tellement baissé dans la dernière campagne en Italie, que le roi avait été obligé de lui ôter le commandement de l'armée, Il avait montré pour lors beaucoup de faiblesse, et la force ne lui était pas revenue.

On voulait se flatter que le siège de Landau tiendrait la campagne entière ; mais, s'il finissait assez tôt pour laisser quelque vue aux ennemis, on paraissait disposé à ne leur faire pas le

moindre obstacle. On craignait même que, pendant le siège, ils n'occupassent des postes sur la Saare, et qu'aidés par les dispositions favorables du duc de Lorraine, ils ne reformassent des desseins très dangereux pour la France [18]. Cette inquiétude détermina la cour à faire un détachement de l'armée de Flandres de 12 bataillons et de 20 escadrons qui eurent ordre de se rendre sous Thionville. Le roi en destina le commandement au marquis de Villars.

Sa Majesté voyait avec une peine extrême que son armée de Flandres, à la tête de laquelle elle avait mis son petit-fils, le duc de Bourgogne, se retirait assez honteusement devant celle de Marlborough, qui la mena enfin, après plusieurs conquêtes, jusque sous Charleroy. Cette armée n'ayant donc aucun autre objet que de céder, la cour ne balança pas à l'affaiblir, et, jugeant qu'il fallait au moins ôter au prince de Bade le moyen de former de nouveaux desseins, même pendant le siège de Landau, le marquis de Villars eut ordre

de se rendre à Metz, d'où il marcha vers la Saare avec ce petit corps de troupes, et donna ordre de travailler promptement à fermer Marsal dont les fortifications qu'on relevait sortaient à peine de terre.

On n'avait songé encore à y mettre ni munitions ni artillerie. Cependant, comme la place située au milieu d'un marais est naturellement d'un accès difficile, le marquis de Villars ne balançait pas à y mettre quelques pièces de canon, sachant bien qu'aux approches de l'hiver toute entreprise de siège paraît dangereuse, et que les simples apparences de vouloir se défendre arrêtent souvent un ennemi.

Le marquis de Villars envoya divers projets à la cour pour ne pas abandonner entièrement la campagne aux ennemis [19]. Mais le maréchal de Catinat, ne se croyant pas assez fort pour la tenir, même derrière Haguenau, fit joindre le détachement du marquis de Villars [20]. Celui-ci, discourant avec lui et parlant des gens de guerre,

lui dit, sans avoir intention de lui faire aucune peine : « Qu'il arrivait quelquefois que les mêmes hommes ne pensaient pas toujours de même. » Ce maréchal s'appliqua ce discours, et honteux d'une faiblesse qui ne lui était pas naturelle, il répondit au marquis de Villars, le prenant par la main et l'œil humide : « Vous avez raison, Monsieur, les mêmes hommes ne pensent pas toujours de même. »

Cependant Landau capitula le 10 septembre après 84 jours de tranchée ouverte, et alors le maréchal de Catinat, ne se trouvant plus en sûreté derrière la Muter, quitta son camp d'Hague-nau et se retira à Brompt, d'où la même inquiétude l'obligea à se mettre dans les palissades de Strasbourg et à s'y retrancher. À peine l'armée du roi se fut-elle placée dans cette honteuse situation qu'on apprit que l'électeur de Bavière s'était enfin déclaré en se rendant maître par surprise de la très importante place d'Ulm [21].

Ce prince ignorait la prise de Landau, et, après cette expédition, il trouva dans une très dangereuse situation. Il avait compté que, la ville d'Ulm prise, et l'armée de l'empereur occupée devant Landau, l'armée du maréchal de Catinat, qui était très considérable, surtout depuis la jonction du détachement de Flandres, pouvait aisément le soutenir et faire passer un corps d'armée pour le joindre par le côté d'Huningue. Dans cette vue, il fit marcher son général, le comte d'Arco, vers la source du Danube, et envoya dans le même temps un de ses adjudants nommé Locatelli pour concerter une jonction avec le maréchal de Catinat. Cet adjudant pouvait, sans péril, traverser les terres des Suisses ; mais, soit par ignorance, soit par infidélité [22], il aima mieux passer aux barrières de Rheinfeld, place de l'empereur, où il fut arrêté et menacé de la question. Dans cette extrémité, il rendit un compte très exact de tous les projets de son maître, et le comte d'Arco, sur la

prise de cet adjudant et sur la nouvelle de la reddition de Landau, retourna sur ses pas.

Le prince de Bade était campé à Haguenau et faisait marcher des troupes à Saverne, jugeant bien que le maréchal de Catinat, retranché sous Strasbourg, lui laissait une entière liberté. Mais, sitôt qu'il eut nouvelle de la prise d'Ulm, et que le dessein de l'électeur était de faire marcher un corps d'armée vers la source du Danube pour se faire joindre par une partie de l'armée de France, il n'imagina rien de plus important que d'ôter à l'électeur tout moyen de recevoir un pareil secours. Il prit donc la résolution de passer le Rhin avec la meilleure partie de son armée pour venir se placer vers Huningue, dans les retranchements que l'on avait faits par son ordre pour barrer ce fleuve, et pour ôter aux troupes de France toute possibilité de faire passer même un parti de 100 hommes.

Le roi, qui avait attendu avec impatience la déclaration de l'électeur de Bavière, la vit éclater

avec beaucoup de peine dans des temps où ce prince pouvait se perdre, sans être d'aucune utilité à la France. Par cette démarche, il livrait tous ses états à l'empereur, dont les généraux concevaient avec grand plaisir l'espérance d'y prendre de bons quartiers d'hiver.

Les armées de Flandres étaient poussées, comme nous l'avons dit, par le général Marlborough, qui, tous les jours, annonçait par ses trompettes au maréchal de Boufflers les places qu'il voulait attaquer.

En Italie, le succès de la bataille de Luzzara donnée le 15 août avait été douteux, quoique l'armée commandée par le roi d'Espagne fût très supérieure en nombre à celle du prince Eugène.

Les armées navales de France et d'Espagne, commandées par le comte de Châteaurenaud, vice-amiral de France, avaient été brûlées à Vigo [23].

Dans le même temps, l'armée d'Allemagne, retranchée dans les contrescarpes de Strasbourg,

mettait de toutes parts les affaires des deux couronnes dans une assez triste situation.

Ce fut précisément dans cette fatale conjoncture que le roi, qui avait toujours estimé le marquis de Villars, se rappela toutes les actions particulières de ce général, et prit seul, sans consulter aucun de ses ministres, la résolution de lui donner le commandement en chef de l'armée d'Allemagne [24]. Il fallait pour cela prendre un parti assez extraordinaire ; c'était d'enfermer dans la ville de Strasbourg le maréchal de Catinat et cinq lieutenants généraux plus anciens que le marquis de Villars.

Nous allons entrer dans l'histoire des actions les plus importantes de ce général ; nous y suivrons avec exactitude tous ses mouvements et sa conduite, et l'on trouvera dans ses entreprises toute l'ardeur, toute la fermeté, toute la sagesse nécessaires pour le succès des plus difficiles.

On pourrait voir dans toutes ses lettres au roi que, depuis la prise de l'adjudant Locatelli, la re-



traite du comte d'Arco et la marche du prince de Bade vers Huningue, il espérait peu de trouver des passages sur le Rhin. Mais il fallait au moins, pour la gloire du roi, marquer à l'électeur de Bavière que l'on ne laissait rien d'intenté pour lui procurer des secours qui prévinsent sa perte.

Le marquis de Villars, ayant reçu les ordres et les pouvoirs pour commander l'armée, partit le 27 septembre du camp sous Strasbourg, ayant pour lieutenants généraux sous lui le comte Dubourg [25], MM. Desbordes [26] et de Laubanie [27], et pour maréchaux de camp les marquis de Biron [28], de Chamarante [29], Saint-Maurice [30] et Magnac [31].

Pour rendre un compte exact de toutes les actions et de tous les mouvements que fit ce général pour passer le Rhin, il importe d'observer qu'il avait devant lui une armée supérieure en nombre à la sienne ; qu'elle était commandée par le prince de Bade et par les généraux de l'empereur les plus distingués ; qu'elle était retranchée sur les bords

du Rhin et qu'elle était campée sur une hauteur inaccessible par elle-même et par un marais au pied de cette hauteur dont le canon passait plus de mille pas au delà de la ville d'Huningue. Le fort de l'Étoile est placé sur la crête de cette hauteur, le château de Friedlingue au pied, et il y avait des retranchements sur le bord même du Rhin.

Une situation si avantageuse aux ennemis ne permettait pas au marquis de Villars de se flatter de repasser le Rhin sans le secours de l'électeur. Il prit sa marche vers Huningue, et l'armée du prince de Bade, qui marchait vers Saverne, fut obligée de revenir entre Haguenau et Bicheviller pour voir quel pourrait être l'objet du marquis de Villars, et peu de jours après le prince de Bade passa le Rhin.

Le marquis de Villars se rendit en poste à Huningue le 28 septembre, ayant ordonné la marche de son armée pour suivre le même chemin. Il trouva que la tête de celle du prince de Bade était déjà placée dans son camp de Friedlingue. L'ou-

vrage à corne d'Huningue placé dans l'île du Marquisat [32] avait été rasé à la paix de Riswick, et les ouvrages au delà du Rhin qui couvraient le pont avaient été entièrement détruits. On avait commencé depuis quelques semaines seulement à relever dans l'île la face gauche d'une partie de cet ouvrage à cornes et quelque chose de la courtine.

Ce fut de ce morceau de terre, élevé dans cette petite île, que le marquis de Villars conçut la première espérance de pouvoir forcer un passage. Le bras du Rhin qu'il fallait traverser était alors de dix toises de largeur, et les ennemis avaient une ligne sur le bord opposé. On fit un pont de bateaux sur le grand bras du Rhin, et, dès qu'il fut achevé, le marquis de Villars fit placer douze pièces de vingt-quatre dans la face de ce demi-bastion et garnir d'artillerie tous les cavaliers des bastions de la ville et toutes les petites hauteurs d'où l'on pouvait battre la plaine occupée par les ennemis.

Cette première disposition faite, il fit descendre, la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 octobre, le nombre de bateaux nécessaire pour faire un pont sur le petit bras. On le commença, mais le feu des ennemis fut si violent que le pont ne put être achevé. On y eut environ trente soldats tués ou blessés.

Cependant, comme notre artillerie donnait sur ce bord du Rhin retranché et occupé par les ennemis, il leur fut impossible d'y tenir, et le pont s'acheva.

On commença un petit ouvrage pour en couvrir la tête, et l'on fit avancer 50 grenadiers à la tête des travailleurs. Les ennemis y marchèrent avec plusieurs bataillons. Alors on fit entrer les grenadiers dans le petit ouvrage qui, soutenu de notre artillerie, fut si bien conservé que les ennemis n'osèrent plus l'attaquer.

Cependant, le marquis de Villars fut joint par les sieurs de Lutten et Santini, adjudants généraux de l'électeur. Mais on fut bien étonné lorsqu'on vit que ces messieurs ne venaient que pour

savoir des nouvelles de l'armée du roi, et qu'ils n'en donnaient aucune de l'approche de celle de leur maître [33].

Outre le château de Friedlingue, les ennemis avaient un ouvrage dans le milieu de la plaine, et, n'ayant pu tenir le bord du Rhin, ils s'avancèrent par tranchées pour nous empêcher de nous étendre. De son côté, le marquis de Villars avançait aussi toutes les nuits des ouvrages pour gagner du terrain. Les ennemis firent diverses tentatives pour rompre le pont de bateaux, et pour y réussir, sans ménager les Suisses, ils firent descendre sous le pont de Basle des bateaux chargés de pierres et de goudron pour rompre ou brûler les nôtres. Mais les bateaux de garde que nous avions à la tête de l'île détournèrent ceux des ennemis.

Le marquis de Villars reçut enfin des nouvelles de l'électeur de Bavière, mais bien différentes de celles qu'il en espérait. C'est qu'au lieu de songer à une jonction, qui devait être son pre-

mier objet, et le plus important, il s'était saisi de Memingue [34], ville impériale, et ne pensait plus à s'approcher du Rhin.

Le prince de Bade, qui ne voulait pas abandonner son projet de prendre des quartiers d'hiver en Alsace, tenait toujours à Bicheviller un corps d'armée considérable commandé par le marquis de Bareit. Le roi prit le parti d'envoyer au marquis de Villars une augmentation de troupes commandées par le comte de Guiscard. Avec un renfort qui lui donnait quarante bons bataillons, le marquis de Villars, sans compter davantage sur l'électeur de Bavière, espéra pouvoir engager une action avec l'armée du prince de Bade. Premièrement, par ses ouvrages dans la plaine, il était à la portée du pistolet des ennemis ; ils étaient protégés du canon des hauteurs de leur camp, le marquis de Villars l'était de celui qui était dans l'île et sur les cavaliers des bastions d'Huningue. Cet avantage égal, il comptait sur une grosse action d'infanterie, si les ennemis

continuaient dans le dessein de venir à lui par tranchée. Il ne fallait plus que l'ouvrage d'une nuit pour se joindre. Le marquis de Villars comptait fort sur la valeur de son infanterie, et que, si les ennemis se contenaient dans leurs postes, il pourrait la nuit placer assez de troupes dans la partie de la plaine dont il était le maître pour se jeter tout d'un coup sur la droite dans un terrain qui n'était pas retranché. Les Suisses, auxquels il appartenait, n'avaient jamais voulu permettre aux ennemis de le retrancher. La petite rivière de Vise venait se jeter dans le Rhin, auprès d'un village des Suisses nommé le petit Huningue. Mais cette rivière n'avait aucun bord relevé et ne faisait point d'obstacle à passer. Au delà, le marquis de Villars trouvait un terrain assez égal et où il pouvait, sans grand désavantage, attaquer les ennemis. La moindre des difficultés était de traverser les terres des Suisses, et le roi ne lui ayant rien défendu sur cela [35], il prenait toutes ses mesures

pour marcher aux ennemis la nuit du 13 au 14 octobre.

Pendant ce temps-là, il ordonna une entreprise sur la petite ville de Neubourg, située de l'autre côté du Rhin. Il en chargea M. de Laubanie et lui envoya 1,000 hommes d'infanterie choisis, commandés par le marquis de Biron et par le sieur Jorreau, brigadier d'infanterie.

Le sieur de Laubanie se trouvant incommodé, le marquis de Villars envoya le comte du Bourg pour tenter cette entreprise la nuit du 12 au 13. Il dictait l'ordre de la marche et du combat pour attaquer, la nuit du 13 au 14, les retranchements des ennemis les plus près des siens et marcher à la rivière de Vise, lorsqu'il apprit que l'entreprise sur Neubourg avait réussi. M. de Laubanie, qui l'avait jugée impossible, s'était retiré ; mais le sieur Jorreau s'y était opiniâtré. Un capitaine de grenadiers, nommé La Petitière, marcha au pied de la muraille, et un cadet du régiment de Lorraine, ayant grimpé sur les épaules de quelques



grenadiers, entra le premier dans la place. Il y fut bientôt suivi par les grenadiers, et les 400 Suisses qui la défendaient furent pris ou tués [36].

Cette nouvelle était bien importante pour le marquis de Villars ; car il était bien différent de pouvoir passer le Rhin en sûreté et de pouvoir ensuite donner bataille dans un terrain égal à celui du prince de Bade, ou d'aller chercher à le combattre malgré tous les obstacles qu'on avait à surmonter. Aussi, dès qu'il apprit que les troupes du roi tenaient Neubourg, il fit descendre des bateaux pour y construire un pont, dans lesquels il mit quatorze compagnies de grenadiers, et, sur le soir, il fit marcher deux régiments de dragons pour joindre le camp du comte de Guiscard, auquel il envoya ordre de se rendre incessamment à Neubourg.

Le prince de Bade, voyant marcher ces troupes, descendre des bateaux, et en même temps recevant avis de la prise de Neubourg, fit marcher, deux heures avant la nuit, toute sa

droite de cavalerie vers Neubourg. Le marquis de Villars, qui vit tout ce mouvement, fit descendre toute l'armée sur Huningue, rempli d'infanterie toute l'île du Marquisat [37], et tout le bas du Rhin au delà de l'ouvrage à cornes, étant à sec depuis quatre jours, fut rempli de cavalerie. Ainsi, le prince de Bade, voyant que son poste serait occupé dans le moment même qu'il le quitterait, et que l'on se préparait à combattre l'instant d'après, fit rentrer sa droite dans son camp.

À l'entrée de la nuit, toute l'ambassade des Suisses vint trouver le marquis de Villars pour l'engager à donner parole qu'il ne passerait pas sur leurs terres. Ils parlaient même hautement et faisaient entendre qu'ils se déclareraient contre le premier qui entreprendrait de les traverser. C'était le prince de Bade qui les avait obligés à s'expliquer ainsi. La conversation avec eux dura jusqu'à minuit, et le marquis de Villars les renvoya sans s'être engagé à rien. Il passa une partie de la nuit à rendre compte au roi de cet entretien

et de tous les mouvements de la journée précédente [38].

À peine avait-il donné ses premières heures au sommeil que le sieur de Tressemanes, major général de l'infanterie, MM. Desbordes, lieutenant général, et de Chamarande entrèrent dans sa chambre pour lui apprendre que l'armée ennemie avait marché.

En s'habillant très diligemment, il dit à ces messieurs que, déterminé à chercher une occasion à quelque prix que ce fût, il ne fallait pas en perdre les premières occasions, et, qu'en un mot, il fallait joindre les ennemis avec toute l'activité possible.

Alors, il monta à cheval et traversa le pont du Rhin à toutes jambes. Ses troupes, qui étaient préparées dès la veille, remplirent en un moment cette petite plaine que l'on se disputait dès les premiers jours d'octobre.

Le prince de Bade était sur la hauteur au fort de Friedlingue et voyait le marquis de Villars dé-

terminé à le suivre. Il crut le combattre avec plus d'avantage dans le terrain même qu'il abandonnait que dans sa marche, et, dans cette opinion, il dit aux officiers généraux qui étaient auprès de lui : « J'espère que cette journée sera heureuse pour l'empereur. » Il fondait son espérance sur sa situation et sur sa supériorité en nombre de troupes.

Pour le marquis de Villars, il n'avait pas le corps que lui amenait le comte de Guiscard, et, outre cela, il avait envoyé des détachements considérables à Neubourg. Le prince de Bade compta que son infanterie, qui n'était pas éloignée, pourrait, avant celle du roi, gagner une montagne qui était à sa gauche, et que, plaçant ensuite sa cavalerie, supérieure de plus de vingt escadrons à celle de notre armée, sa droite au fort de Friedlingue et sa gauche au pied de la montagne, un poste si avantageux lui promettait une infaillible victoire.

Le marquis de Villars voyait bien qu'il fallait gagner la hauteur avec une extrême diligence, et c'est ce que fit son infanterie avec la plus vive ardeur, bien que la montagne fût très escarpée et remplie de vignobles. Ensuite, il mit sa cavalerie en bataille dans la plaine, ordonnant qu'on attendît pour marcher à celle des ennemis qu'elle eût passé le fort de Friedlingue pour ne pas mettre la sienne sous le canon et le feu du mousquet de ce fort. Il mit dans un rideau les seize compagnies de grenadiers qui lui restaient pour fortifier la gauche de sa cavalerie. Cet ordre donné, il monta la montagne en toute diligence et se mit à la tête de l'infanterie, bien persuadé qu'elle déciderait principalement du sort de la bataille.

On marcha pour gagner la crête de la hauteur au travers du bois si épais, que l'on ne put juger de l'approche de l'infanterie impériale que par le bruit des tambours. Enfin, on se joignit sur la crête; l'infanterie des ennemis tira, la nôtre es-

suya le feu, et, la bayonnette au bout du fusil, elle défit entièrement celle des ennemis.

Le comte de Furstemberg [39], homme d'une grande valeur, qui commandait l'armée sous le prince de Bade, fut tué à la première décharge, aussi bien que le général Stauffenberg, et ce que les ennemis avaient de meilleurs officiers. Le même malheur arriva à l'armée du roi. Le lieutenant général Desbordes fut tué, ainsi que Chavanes, brigadier d'infanterie, Chamilly [40] et Chamarande blessés et hors de combat. Cependant on chassa les ennemis du bois, et, peu de moments après, le marquis de Villars, jetant les yeux sur la plaine, vit que la cavalerie du roi avait renversé, avec le même succès, toute celle des ennemis.

Après cet avantage, notre infanterie n'avait qu'à s'établir dans le bord du bois ; mais quelques soldats, ayant poussé dans la plaine, y virent quelques bataillons des ennemis, rentrèrent en désordre dans le bois et communiquèrent ce

désordre à notre infanterie, qui rentra comme eux dans le bois. Le marquis de Villars, étonné d'un désordre auquel, la bataille gagnée, il ne devait pas s'attendre, leur cria : « À qui en avez-vous, soldats ? la bataille est gagnée : Vive le roi ! » On cria : « Vive le roi ! » Mais une terreur, qu'on ne devait pas craindre d'une infanterie qui venait de défaire celle des ennemis, continuant toujours, le marquis de Villars prit un drapeau et ramena ses troupes à la tête du bois. Cependant, comme les principaux officiers avaient été tués, et qu'il n'avait aucune compagnie de grenadiers, qui est l'âme de l'infanterie, parce que la moitié avait été envoyée à Neubourg dès la veille, et que l'autre avait été placée à notre gauche de cavalerie, il craignit l'augmentation d'un désordre que les ennemis ne pouvaient pas voir, et dont heureusement ils ne pouvaient profiter. Dans ce temps-là, il jeta les yeux sur la plaine et vit que la cavalerie, après avoir battu celle des ennemis, revenait sur ses pas. À la vue de ce mouvement, il eut tout lieu

de craindre que, si la cavalerie des ennemis rom-  
pue se refermait, et que l'ébranlement de son in-  
fanterie continuât, il ne lui arrivât qu'une bataille  
entièrement gagnée n'eût une fin malheureuse.

Il prit donc le parti de revenir diligemment  
à sa cavalerie, et, comme il descendait avec pré-  
cipitation à travers des vignes, sa bonne fortune  
lui envoya un soldat qui lui dit : « Où allez-vous ?  
vous vous jetez dans trois bataillons ennemis qui  
sont à vingt pas de vous. » À ces mots, il reprit  
sur sa gauche, et son secrétaire, nommé d'Aute-  
val, qui lui servait souvent d'aide de camp, tomba  
parmi les ennemis, et fut le seul prisonnier que fit  
l'armée impériale.

Le marquis de Villars joignit sa cavalerie, qui  
le proclama, par des cris de joie, maréchal de  
France. Il la fit remarcher sur-le-champ pour  
suivre les ennemis. Quelques-uns de leurs esca-  
drons commençant à se rallier, il les fit pousser  
par mille chevaux et tout disparut. Mais à peine  
avait-il chassé le peu d'ennemis qui paraissaient



encore que son infanterie, sans être poussée, et même sans avoir vu aucune troupe des ennemis, descendit de la montagne dans la plaine avec la même terreur qu'elle avait prise dans le bois. Elle fut bientôt ralliée et n'eut pas un seul homme pris. Mais ce contretemps fit perdre les moments qu'on aurait pu employer à faire un grand nombre de prisonniers.

On voit, dans cet événement, que les désordres peuvent arriver dans les plus braves troupes quand elles ont perdu presque tous leurs officiers.

Les ennemis eurent plus de 4,000 hommes tués sur le champ de bataille, et perdirent soixante drapeaux ou étendards, trois paires de timbales et onze pièces de canon [41].

On s'est étendu dans le récit de cette action et de tout ce qui l'a précédée, pour faire voir qu'une entreprise, que tout le monde devait trouver impossible, avait enfin réussi par la persévérance, par l'art et par la fermeté. Il fallait s'ouvrir un

passage sur le Rhin en présence d'une armée supérieure occupant un poste inaccessible, et commandée par le prince de Bade, le plus grand général de l'Empire, et cet événement, considéré dans toutes ces circonstances, paraîtra des plus extraordinaires [42].

Le marquis de Villars envoya le comte de Choiseul [43], son beau-frère, en porter la nouvelle au roi. Le jour d'après, le fort de Friedlingue, que les ennemis appelaient le fort de l'Étoile, se rendit, la garnison à discrétion.

Le premier objet du marquis de Villars, après une bataille si importante, était de joindre l'électeur de Bavière. Mais le peu de concert de la part de ce prince, qui s'éloignait du Rhin dans le temps qu'il devait s'en approcher, causa une véritable douleur à un général, rempli de zèle et d'ardeur pour la gloire de son maître et pour la sienne particulière.

Il fit avancer divers corps de cavalerie et d'infanterie dans les montagnes, et il envoya des par-

tis jusqu'à dix lieues, sans pouvoir apprendre la moindre nouvelle de l'électeur, ni d'aucune de ses troupes [44]. Il rassembla tous les officiers généraux de son armée, et il n'y en eut pas un seul qui ne déclarât que c'était vouloir perdre l'armée du roi que de penser à traverser des montagnes, à attaquer des forts et des retranchements, sans pouvoir mener ni chariots, ni canon, et sans être assuré des vivres quand on aurait consommé ce que le soldat en pourrait porter pour quatre ou cinq jours, et enfin sans aucune espérance de pouvoir joindre l'électeur.

Le comte de Choiseul revint de la cour et apporta au marquis de Villars une lettre de la main du roi, par laquelle Sa Majesté l'honorait de la dignité de maréchal de France, avec des termes très flatteurs, et lui laissait la liberté entière de faire ce qu'il estimerait le plus convenable pour le bien de son service. Nous joignons à cette lettre celles qu'il reçut en même temps de monseigneur,

de M. le duc d'Orléans et de Mme la princesse de Conti [45].

*Lettre du roi.*

À Fontainebleau, le 20 octobre 1702.

La bataille que vous avez gagnée mérite un bâton de maréchal de France. Je vous le donne avec plaisir. Je m'assure que vous emploierez l'autorité pour le bien de l'État, et j'espère que vous serez aussi heureux dans les suites que vous l'avez été dans cette occasion. J'ai beaucoup de confiance en vous et en votre conduite. Soyez persuadé que mon estime est telle que vous la pouvez désirer. Signé : Louis.

*Lettre de M. le Dauphin.*

Mon cousin, vous avez si bien mérité la charge de maréchal de France, à laquelle mon seigneur et père vient de vous élever, et je m'assure que vous

la remplirez si dignement, qu'on ne devra point être jaloux de vous la voir posséder. Je suis bien aise de m'en réjouir avec vous, et le serai toujours, non seulement de tout ce qui vous sera avantageux, mais de vous donner des marques de mon affection. Cependant, je prie Dieu qu'il vous ait, mon cousin, en sa sainte et digne garde. Écrit à Fontainebleau, ce 23 octobre 1702. Votre cousin.  
Signé : Louis.

*Lettre de M. le duc d'Orléans.*

Monsieur mon cousin, de tous les compliments que vous recevrez dans une occasion aussi brillante, et une dignité aussi bien méritée que celle-ci, je puis vous assurer qu'il n'y en a nul plus sincère, ni de meilleur cœur que le mien. J'y trouve mon amour propre flatté par l'opinion que vous savez très bien que j'ai toujours eue de vous, et qu'il y a plus de douze ans que j'avais prise dans une occasion où, vous voyant de loin, j'étais moins en état de juger. Pour dans celle-ci, je n'ai

qu'à me joindre au discours unanime de toute la France. Mais je l'avais, pour ainsi dire, prédit, et M. de Choiseul pourra vous dire de quelle façon, en m'applaudissant, j'en fis souvenir le roi. Je vous souhaite la suite glorieuse qu'un si beau commencement vous donne lieu d'attendre, et puis vous répondre que personne n'y prend plus de part que moi, ni n'a pour vous plus d'estime ni une considération plus particulière.

Je suis, Monsieur mon cousin, votre affectionné cousin. Signé : PHILIPPE D'ORLÉANS.

*Lettre de Mme la princesse de Conti,  
première douairière.*

Ce 23 octobre 1702. De Fontainebleau.

Il n'y a plus moyen pour cette fois-ci, Monsieur, de ne vous pas faire moi-même mes compliments, si, dans la grande récompense que le roi vient de vous faire, vous pouvez sentir d'autre plaisir que de l'avoir méritée. Réjouissez-vous que tout le monde l'ait souhaitée et s'en réjouisse.

Pour moi, qui suis une de vos plus anciennes connaissances, il n'est pas étonnant que j'en sois très aise.

*... Vous n'avez point déçu  
Le généreux espoir que nous avons conçu.  
Vos pareils, à deux fois, ne se font pas connaître,  
Et, pour leurs coups d'essai, veulent des coups de maître.*

On ne me donne pas le temps, Monsieur, d'en dire davantage ; votre courrier va partir, et vous ne sauriez douter qu'on ne dise vrai quand on vous assure que l'on vous estime.

Signé : MARIE-ANNE DE BOURBON, fille de  
France.

Après la bataille, et en attendant des nouvelles de l'électeur de Bavière, le maréchal de Villars fit raser le fort de l'Étoile construit par les ennemis, et rétablir ensuite tous les ouvrages

qui étaient dans l'île du Marquisat [46] et à la tête du pont d'Huningue. Il n'y avait pour cela qu'à travailler sur l'ancienne maçonnerie qui sortait de terre. Ce qu'il y avait de plus important était de mettre la ville de Neubourg hors de toute insulte. Le prince de Bade s'en approcha après avoir rassemblé toutes ses forces, ou pour attaquer cette place, ce qui était difficile par les précautions qu'avait prises le maréchal de Villars, ou pour empêcher sa jonction avec l'électeur de Bavière, à laquelle il n'ignorait pourtant pas que ce prince ne songeait guère [47], puisqu'il s'était éloigné du Rhin au lieu de s'en approcher. Et, dans la vérité, si le maréchal de Villars eût pris le parti de se jeter dans les montagnes avec la plus grande partie de ses forces, elles y auraient inévitablement péri, d'un côté, par les obstacles nombreux qu'il aurait rencontrés, de l'autre, par les efforts d'une armée dont il eût été poursuivi dans un pays ennemi, sans aucune espérance d'être secouru contre elle par l'électeur de Bavière.



Le prince de Bade, voulant reconnaître par lui-même s'il ne serait possible d'emporter Neubourg par un effort de son armée entière, la fit approcher en bataille à la portée du canon, et vint de sa personne à la portée du mousquet. Le maréchal de Villars fit border de troupes les remparts de la ville et planter plus de trente drapeaux pour faire voir aux ennemis que l'on était dans la disposition convenable pour les bien recevoir. Après avoir passé une partie de la journée dans cette situation, leur armée se retira et remarcha diligemment vers le bas du Rhin. Le maréchal de Villars, qui ne voyait aucun motif à cette marche précipitée, se contenta d'envoyer le comte Dubourg avec un corps de troupes vers le fort Louis, avec ordre de s'opposer à toutes les tentatives que pourraient faire les ennemis pour jeter un pont sur le Rhin. Il fut confirmé dans l'opinion qu'il avait, que leur éloignement avait pour objet de lui laisser la liberté de se jeter dans les montagnes pour joindre l'électeur de Bavière; [l'ennemi] sa-

chant bien par toutes les lettres qu'il avait interceptées que le maréchal avait cette première vue. Mais aussi, le prince de Bade savait bien qu'elle ne pouvait réussir, parce qu'il était informé que l'électeur de Bavière avait remarché vers Donavert ; ce qui était bien éloigné de faire aucun mouvement pour s'approcher du Rhin [48].

Ainsi, le maréchal de Villars eut lieu de croire que le prince de Bade n'avait marché vers Fribourg que pour lui tendre un piège, puisque aucune autre raison ne le portait à s'éloigner.

Le maréchal de Villars fit passer le Rhin à une partie de son armée et s'approcha de Fribourg avec deux mille chevaux, et ayant donné tout le temps possible à l'électeur de Bavière pour lui donner de ses nouvelles, n'en ayant aucune, il crut ne pouvoir rien faire de mieux que de chasser toutes les troupes que les ennemis avaient laissées dans la Basse-Alsace, et de leur ôter tous les postes qu'ils avaient vers la Saare, et il passa à Strasbourg.

Quelques semaines auparavant, il avait vu l'armée du roi retranchée dans les jardins de cette belle ville, ce qui avait fort déplu à ses riches habitants. Mais enfin délivrés de la crainte des ennemis et d'amis qui leur étaient également à charge, puisque les maisons de plaisance qui touchaient la ville avaient été en partie détruites par un camp et des retranchements, ils reçurent le maréchal de Villars avec de grandes démonstrations de joie. Il n'y demeura qu'un jour, après lequel il se rendit au fort Louis [49], et fit détruire tous les ouvrages que le prince de Bade avait faits pour s'établir à Haguenau, sur la Muter, et dans la Basse-Alsace.

Cependant, comme il ne trouvait rien de si important pour le service du roi que d'occuper Nancy, il en représenta la nécessité à Sa Majesté [50] et lui manda qu'il croyait convenable que le comte de Tallard, qui venait de prendre Trarbach [2 novembre 1702], fût chargé de cette expédition, le maréchal de Villars ajoutant qu'elle se-

rait assurée par la situation de son armée, à laquelle il fit fournir des fourrages par les villes de la Basse-Alsace.

Le comte de Tallard opposa plusieurs difficultés à l'exécution de ce projet, fondées sur le mauvais état de ses troupes, qui n'avaient plus de tentes, et sur les rigueurs de la saison, car on était alors dans le mois de décembre, et par conséquent exposé à la gelée et aux pluies. Il manda au maréchal de Villars que, par les gelées, on ne pouvait remuer la terre ni se servir des rivières, et que, par les pluies, il était impossible de faire marcher les chariots.

Le maréchal de Villars lui manda que l'expédition de Nancy ne pouvait être de longue durée, et que, selon toute apparence, M. le duc de Lorraine, ne pouvant espérer aucun secours, se soumettrait aux premiers ordres du roi. À l'égard des autres difficultés, il lui manda que la nouvelle ville de Nancy et trois ou quatre gros villages à la portée du canon mettaient toutes ses troupes à

couvert, et que, du reste, si la gelée empêchait le cours des rivières, et que les pluies fissent un obstacle aux charrois, on ne devait pas craindre ces deux inconvénients tout ensemble, parce que les pluies rendraient libre le commerce des rivières, et que, par la gelée, les chemins de terre seraient praticables. Qu'en un mot, il convenait de marcher à Nancy. Il ne fallut, en effet, que s'y montrer, et les portes de cette ville furent ouvertes. Par là furent différés, pour quelques années, les projets du prince de Bade et de Marlborough, qui étaient d'attaquer la France par la Moselle et par la Lorraine. Nous verrons ces desseins repris par les ennemis en 1705, et rompus par le maréchal de Villars.

Il alla s'établir à Saverne pour être à portée d'y donner, au comte de Tallard, tous les secours qui pourraient lui être nécessaires pour son expédition de Nancy.

Ce fut alors qu'il reçut des lettres de l'électeur de Bavière, par lesquelles il apprit que ce prince,

au lieu de s'approcher du Haut-Rhin, avait descendu le Danube jusqu'à Donavert, et qu'il avait mis des troupes dans Lauvingue [51]. Il se répandait même un bruit qu'il traitait avec l'empereur.

Il est certain qu'après la surprise d'Ulm et la nouvelle de la reddition de Landau, ce prince se trouva dans un péril extrême. Sa propre maison était remplie de partisans de l'empereur, qui n'oubliaient rien pour lui persuader qu'il n'avait d'autre parti à prendre que de s'accommoder, que les plus courtes folies étaient les meilleures ; qu'il était au milieu de l'Empire, tandis que les armées de France en Flandres étaient malmenées, et contraintes en Allemagne de se retrancher sous Strasbourg.

On a su depuis qu'il écouta ces remontrances, et il était difficile d'en douter, puisqu'après la bataille de Friedlingue, au lieu de faire un pas pour joindre le maréchal de Villars, il manda qu'il ne pouvait s'éloigner d'Ulm. Le roi connut bien aussi qu'il y avait lieu de craindre ; cependant, on

n'oublia rien pour le retenir dans les intérêts de la France. Simeoni, qui l'avait joint, s'opposa fort aux émissaires de l'empereur auprès de ce prince, et on lui promit un secours tel qu'il le voudrait, dès que les neiges fondues rendraient libre le passage des montagnes. L'empereur fut difficile sur le traité qui se négociait avec l'électeur, et, l'espérance revenue à l'électeur, il fut difficile aussi [52].

Il y a toute apparence que les généraux de l'empereur, comptant sur les négociations, négligèrent d'employer la force, et, ce qui le prouve, c'est que le prince de Bade, n'ayant rien à faire sur le Rhin, pouvait marcher en Bavière avec assez de troupes pour forcer l'électeur à ce qu'on aurait voulu. Quoiqu'il en soit, tout demeura indécis, et le maréchal de Villars établit tous les quartiers d'hiver de l'Alsace, de la Lorraine, des évêchés, de la Sarre et de la Franche-Comté, en sorte que, par la disposition des troupes, il demeurait en état de pouvoir agir de bonne heure.

Il se rendit le premier de l'année 1703 à Paris, où il trouva la maréchale de Villars accouchée d'un fils [53]. Ainsi, l'année 1702 lui fut heureuse de tout point.



Le maréchal de Villars fut reçu du roi avec les plus grandes marques de bonté, et Sa Majesté, dans les conversations particulières, lui témoigna toute l'estime et toute l'amitié qu'un si grand et si bon maître pouvait faire voir à un sujet bien zélé pour sa gloire et pour son service. Ce fut par elle-même qu'il apprit que, sans consulter personne, elle avait pris la résolution de lui confier le commandement de son armée, et d'enfermer dans Strasbourg, pendant le reste de la campagne, le maréchal de Catinat et cinq lieutenants généraux [plus anciens que lui]. Le roi lui conta toutes ses peines sur les mouvements des armées de Flandres et d'Allemagne ; que le chagrin de les

voir chassées par celles des ennemis, et sans combat, lui avait donné, pendant deux mois, des mouvements de fièvre ; qu'il était autant français qu'il était roi, et que ce qui ternissait la gloire de la nation lui était plus sensible que tout autre intérêt. « C'est d'ordinaire sur les six heures du soir, » continua le roi, « que Chamillart vient travailler avec moi, et, pendant plus de trois mois, il ne m'apprenait que des choses désagréables ; l'heure à laquelle il arrivait était marquée par des mouvements dans mon sang. Vous m'avez tiré de cet état ; comptez sur ma reconnaissance. »

Après les premières conférences que le maréchal de Villars eut avec le roi sur le passé, il fut question des projets pour la campagne prochaine. Celui qui occupait le plus Sa Majesté était la jonction avec l'électeur de Bavière. Le maréchal de Villars représenta au roi que cette vue était la plus importante, mais qu'à la guerre comme en toute autre matière considérable, il était dangereux de n'avoir qu'un objet, parce que, s'il ne

réussissait pas, on demeurerait sans ressource ; qu'il croyait donc qu'il fallait toujours avoir plusieurs vues, et que, bien qu'il fût persuadé que la plus convenable aux intérêts du roi était la jonction, il fallait cependant, s'il était possible, commencer par le siège de Kell ; qu'à la vérité, l'entreprise était remplie de beaucoup d'obstacles, mais que, si l'on pouvait investir cette place, il osait espérer, quoiqu'elle fût excellente, et que la saison fût très rude, que le siège n'en serait pas néanmoins bien long. Il ajouta que le prince de Bade ne pouvait empêcher l'investissement de Kell qu'en plaçant son armée derrière la Kintche ; mais que, s'il prenait ce parti, il y rassemblerait toutes ses forces, et que, par conséquent, l'électeur, mieux concerté que par le passé, et marchant avec ses troupes vers le haut Danube, lui, maréchal de Villars, marchant vers Walkirk et la vallée de Saint-Pierre, ne trouverait aucun obstacle pour percer les montagnes ; qu'enfin, si les troupes du roi pouvaient investir et prendre Kell, la jonction et

le commerce avec l'électeur seraient très faciles, puisqu'au lieu d'une seule route, on en aurait plusieurs pour percer les montagnes noires.

Le roi, touché de ces raisons, laissa une entière liberté au maréchal de Villars sur toutes les entreprises qu'il croirait convenables au bien de son service, et l'on croit devoir placer ici le projet que ce général envoya de Strasbourg le 26 janvier, et sur lequel le roi lui confirma encore la liberté qu'il lui avait donnée d'agir selon ses vues.

*MÉMOIRE*  
*DE M. LE MARÉCHAL DE VILLARS.*  
*26 janvier 1703.*

Comme rien n'est si important que d'éloigner, autant qu'il est possible, l'attention des ennemis des desseins que l'on peut former contre eux, j'ai pensé, depuis que j'ai eu l'honneur de prendre congé de Sa Majesté, à tout ce qui pouvait nous donner les moyens de rapprocher nos troupes des

lieux où elles doivent agir, sans marquer notre objet.

Ce que j'ai appris, en passant à Metz, de la disposition des ennemis dans le duché de Deux-Ponts, de leur dessein de raccommoder Hombourg, m'a fait examiner le projet suivant.

Je crois donc que, soit par l'inquiétude que l'on peut avoir pour Trarbach, que M. le marquis de Varennes m'assure être de plus en plus fondée, soit pour chasser les ennemis des postes qu'ils établissent à Hombourg et dans le duché de Deux-Ponts, et pousser encore nos contributions plus loin, il est bon d'assembler, vers le 10 février, insensiblement les troupes qui sont dans les évêchés, la Lorraine, Longwy et Luxembourg, derrière la Sarre, depuis Sarrebruck jusqu'à Sarre-Louis. De là, on peut, ou marcher pour secourir Trarbach, si Sa Majesté le désire, supposé qu'il soit attaqué, ou chasser les ennemis de Hombourg. Pour moi, je ne songeais pas à Trarbach quand ces premières idées me sont venues; mais il ne faut pas que ce dessein des ennemis nous dérange; on peut marcher pour le secourir, si Sa Ma-

jesté le trouve à propos, et commencer par là, si les ennemis ne songent pas à l'attaquer, ou que nos mouvements les fassent retirer. Je compte que, nous ébranlant de Saint-Jean, on marcherait en corps d'armée, vers le 12 ou 15 février, à Hombourg avec les susdites troupes, sans qu'aucune de celles d'Alsace se remuât; qu'après avoir employé jusqu'au 20 février, au-delà de la Sarre, à chasser les ennemis de Hombourg et de quelques autres petits postes, les mêmes troupes marchent ensuite par la vallée de Bitche vers Bouxwiller, de là à Haguenau, laissant penser aux ennemis que l'on veut attaquer la Lutter. Si elle était dégarnie, voir ce qui se peut tenter; mais pour peu qu'il y eût apparence d'obstacles, paraître s'en tenir à l'unique dessein de fortifier Haguenau, où je mettrais d'abord douze à quinze bataillons de l'infanterie que je mènerais des Évêchés et de la Sarre.

Je compte que je n'arriverai à Haguenau que vers le 25; que je serai là quatre à cinq jours à discuter avec les ingénieurs sur les fortifications que l'on y voudrait faire, dont un seul, qui serait dans le secret, ferait des difficultés mal à propos

sur ce que les autres pourraient penser de plus sensé sur les fortifications de Haguenau pour demeurer exprès dans l'inaction. Pendant ce temps-là, on commanderait des pionniers de l'Alsace, que l'on ferait marcher vers Haguenau, et, tout d'un coup, ayant précédemment fait les dispositions des troupes nécessaires vers la haute Alsace, je partirais de Haguenau en poste et j'irais prendre toutes les troupes qui sont entre Huningue, Belfort et Brisach, et passerais sur le pont de Neubourg et paraîtrais vouloir investir Brisach. Nous savons déjà que Fribourg et Brisach sont fort remplis de troupes, surtout de l'infanterie de l'empereur. Dans le même temps que je passerais à Neubourg, toute l'infanterie de Haguenau quitterait cette ville, viendrait diligemment à Strasbourg; on ferait remonter les ponts de bateaux qui y sont vers Rheinau, et, des troupes que j'aurais de l'autre côté du Rhin, j'enverrais un corps pour assurer une tête de pont; je pourrais, en deux jours, rassembler toutes nos troupes entre Vieux-Brisach et Strasbourg, et, laissant derrière moi toutes celles des ennemis qui sont dans Bri-

sach, Fribourg, les vallées de Waldkirk et de Saint-Pierre, et, derrière les montagnes Noires, je marcherais à la Kintche, assez supérieur aux ennemis pour espérer d'investir Kell sans obstacle, car toute mon inquiétude est de trouver les ennemis assez forts derrière la Kintche pour m'en disputer le passage, et j'avoue que j'espère, par la conduite ci-devant appliquée, pouvoir séparer leurs forces, de manière que je me mette au milieu, Si ce bonheur-là m'arrive, et que le corps d'armée que les ennemis auraient sans doute derrière la Kintche, composé de toutes les troupes qu'ils retireraient diligemment de derrière la Lutter, et qui sont naturellement entre la Kintche, le Rhin, les montagnes et le bas Necker, ne soit pas considérable, je pourrai leur donner un combat avec avantage, en cas qu'ils s'obstinent à tenir devant moi pour défendre la Kintche. S'ils s'éloignent, ils me laissent toute la liberté que je désire de me placer autour de Kell ; la prise en peut être plus ou moins retardée de quelques jours, mais infaillible quand il sera investi ; et je fais ce siège avec toutes les facilités du monde, sans charroi ni pour l'artillerie ni



pour les vivres, une ville comme Strasbourg pour ainsi dire dans la circonvallation, de manière que le soldat malade ou blessé se porte de la tranchée dans les meilleurs hôpitaux, le canon va de l'arsenal dans la batterie, enfin, avec toutes les commodités sans lesquelles les sièges d'hiver sont dangereux.

Sa Majesté trouvera peut-être que dans les mouvements précédents il y aura de la fatigue pour ses troupes, qui sont un peu déshabituées des guerres d'hiver, depuis celles de Sa Majesté et de MM. de Turenne et de Créquy ; mais il faut qu'elles s'y raccoutument quand elles sont absolument nécessaires, et j'expliquerai par quels moyens nous tâcherons de les rendre supportables.

Un grand avantage que l'on peut espérer, mais qui n'est pourtant pas assuré, c'est qu'il a neigé trois mois de suite, que la gelée et le beau temps recommencent depuis quelques jours, et que l'on peut se flatter qu'ils dureront.

En second lieu, je compte que les troupes auront toujours le couvert.

Quand je passerai la Sarre, j'imposerai des contributions de vaches qu'on leur donnera gratis ; je ferai la même chose au delà du Rhin ; et tant que durera le siège j'aurai une extrême attention à soulager le soldat. J'espère trouver des fourrages entre la montagne et le Rhin, depuis Gengembach jusqu'à Kell, et nous étendre même assez loin les premiers jours, à la droite et à la gauche de cette petite rivière.

Enfin l'on fait toute la diligence possible pour magasiner, les premiers jours de l'investissement, comme Sa Majesté le sait ; et suivant les fourrages que je trouverai dans mon camp et le temps que je pourrai les faire durer, je garderai plus ou moins de cavalerie ; ce qui ne demeurera pas dans le camp, je le renverrai sur la Sarre, depuis Sarguemines, sans descendre plus bas en remontant cette rivière, et l'étendant ensuite dans la Lorraine jusque vers Saint-Dié.

Ce parti de se mettre en Lorraine, on ne le prendra que par une nécessité indispensable, car il ne faut point s'exposer à éloigner la cavalerie et à n'en pouvoir espérer aucun secours si l'ennemi

rassemblait toutes ses forces. Sa Majesté pensera bien que, si je puis garder ma cavalerie à quatre ou cinq lieues du camp au delà du Rhin, la répartant un peu par quartiers et lui donnant du couvert, je ne l'éloignerai pas de moi ; mais, si je suis contraint par le fourrage ou par n'oser la séparer par quartiers, je la renverrai comme j'ai dit, car il faut la conserver. Selon toutes les apparences, ce projet doit réussir, vu les dispositions actuelles des ennemis ; mais s'ils prenaient le parti de négliger tout pour couvrir Kell et rassembler toutes leurs forces derrière la Kintche, de manière qu'il me fût impossible de les chasser sans trop hasarder, il faut voir quels avantages on peut retirer de nos mouvements.

C'en est toujours un que la diversion que Sa Majesté a ordonnée par rapport à l'électeur de Bavière ; et il est bien certain que, dans ces temps-là, M. de Bade ne fera point des détachements considérables. Il me semble que M. l'électeur de Bavière tourne ses principales forces vers les frontières de ses états les moins exposées, car je tiens le côté de Franconie et de Souabe plus dangereux pour lui

que les recrues d'Autriche et les Saxons dont les gazettes le menacent.

Si ce prince, d'ailleurs, a espéré que ses états, environnés d'ennemis de toutes parts, ne souffrent en aucun endroit, c'est vouloir se tromper. S'il veut se conduire, je ne dis pas en homme de guerre, mais seulement par le sens commun, il dira : « Je ne puis me soutenir que par un effort qui me procure un secours des troupes du roi ; cet effort, ou faisons-le par le Tyrol, entrant par Inspruck pour aller au-devant des troupes que M. de Vendôme peut m'envoyer, le prince Eugène étant si faible que toutes les nouvelles de l'Empire ne lui donnent pas douze mille hommes effectifs, ou si cette route est trop difficile, tournons nos espérances vers la Souabe. » Et je prendrai la liberté d'alléguer (par parenthèse) deux raisons incontes- tables pour prouver clairement que celle du Tyrol est la plus aisée. La première, que les chemins en sont beaux, larges et aisés ; je parle pour les avoir vus : M. le maréchal de Villeroy les a connus de même. La seconde, c'est que je ne vois pas quel corps d'ennemis oserait se mettre entre l'armée

de M. de Vendôme et celle de M. l'électeur de Bavière. De notre côté, il n'y a que deux chemins : ou la vallée de la Kintche, ou la vallée de Saint-Pierre ; il faut passer sous Fribourg ; on tâcherait d'éviter cet inconvénient en passant par Waldkirk ; mais il faut que M. de Bavière vienne à Villingen par le chemin de Rotenhausen et Hauenstein. Il faut de même que M. l'électeur de Bavière vienne de l'autre côté des montagnes emporter un de ces forts et faire trouver du pain pour le corps que le roi y enverra.

Nous avons une armée plus considérable que celle de M. le prince Eugène, qui tâchera de traverser ses desseins, et nous savons par notre expérience que les ennemis ont une route au travers des montagnes, qui coupe vers Villingen et vers Rhinfeld.

Quand je dis par notre expérience, c'est que j'ai fait, avec M. le maréchal de Créquy, une marche très diligente à Offembourg où nous voulions nous poster. M. le duc de Lorraine partait de derrière Rhinfeld et arriva avec la tête de son armée, par la vallée de la Kintche, sur Offembourg

aussitôt que nous. J'allègue cela pour faire voir le peu de solidité qu'il y a dans les propositions de ceux qui croient que les troupes du roi, sans un effort considérable de la part de M. l'électeur de Bavière, puissent jamais le joindre. Mais, s'il veut agir vivement dans le temps que M. le prince de Bade emploiera presque toutes ses troupes pour me défendre la Kintche, rien ne peut empêcher M. de Bavière de venir avec toutes les siennes, par le derrière, attaquer Villingen ou Rottenhausen.

Véritablement, je ne répons pas que pendant ce temps-là les troupes d'Autriche ne puissent entrer en Bavière par le côté de Passau, mais, je le dis encore, ce prince n'est pas sage s'il a cru se déclarer contre l'empereur et l'Empire sans qu'il y ait en Bavière une poule hasardée.

Je supplie qu'on ne lui déclare rien de positif sur les desseins de Sa Majesté, et il suffit de lui mander en général que l'on tâchera de faire une diversion violente. Je ne doute pas que l'on ne puisse passer, mais si toutes les troupes de l'Empire sont placées derrière la Kintche et que M. de

Bavière ne fasse rien pour une jonction, n'y a-t-il donc plus rien à faire ? En ce cas, la Lutter n'est-elle point dégarnie et Brisach découvert ? J'en conviens et je serais bien mortifié que l'on eût à me reprocher de ne pas imaginer les choses possibles.

Je pourrais, je crois, chasser les ennemis de Vissembourg, et quoique les moindres avantages puissent être comptés quand on les remporte sur un ennemi dont les forces sont à peu près égales, celui-là me satisferait médiocrement, et, si de là je pouvais aller à Landau, je serais dépité de ne point attaquer Kell, mais j'en ai démontré les obstacles dans mon premier mémoire.

Brisach se pourrait assiéger : je crois cette place mal en artillerie et en poudre ; la garnison est nombreuse, mais pour ce siège il faut un si grand nombre de chariots pour voiturier tout de Strasbourg que je doute que l'Alsace puisse les fournir ; d'ailleurs, je laisse toute la basse Alsace découverte. Sa Majesté peut cependant décider, s'il arrivait que Kell ne pût être investi, par trou-

ver l'armée des ennemis presque entière derrière la Kintche, si elle veut qu'on s'attache à Brisach.

Enfin, je finis par dire que j'ai une très grande espérance de faire le siège de Kell, par la conduite ci-devant expliquée, et que certainement, ou je prendrai Kell, ou M. de Bavière ne sera point attaqué par un assez grand nombre de troupes pour l'intimider.

J'ajouterai encore un avantage que je me procurerai assurément et dont je retirerai une grande utilité pour la campagne, c'est que je ne repasserai point le Rhin sans avoir assuré une tête de pont vers Rheinau, qui me donne les moyens de rentrer en Allemagne dès que les herbes le permettront, et de pouvoir donner toujours à l'ennemi la même inquiétude pour Kell et Brisach, de passer même une partie de la campagne au delà du Rhin, au lieu de revenir vers Haguenau, où l'on ne peut subsister longtemps.

Si je me trompe dans mes vues, ou s'il m'en échappe quelque une, je supplie qu'on veuille bien me redresser. Sur quoi j'ose dire que je ne saurais l'être : c'est sur une attention très vive, suivie, as-



sez décidée dans ce qui aura été une fois résolu, beaucoup de diligence dans l'exécution et plus d'ardeur que personne au monde de mériter les grâces dont il a plu à Sa Majesté de m'honorer ; mais surtout l'honneur de sa confiance que je préfère à toutes les dignités du monde.

Quelques mouvements que les ennemis puissent faire présentement, je croirai toujours que les nôtres doivent commencer par passer la Sarre avec les troupes des Évêchés et de la Lorraine pour ne point marquer trop tôt le dessein de Kell, puisque les ennemis, pouvant le prévoir, mettraient assurément toutes leurs forces derrière la Kintche.

Le maréchal de Villars employa le reste du mois de janvier, et les premiers jours de février, à faire toutes les dispositions. Les troupes n'avaient quitté la campagne que le 20 décembre ; il fallait les remettre en mouvement dans les premiers jours de février, et plusieurs n'avaient pas de-

meuré quinze jours dans leurs quartiers, la plupart même des officiers étaient absents, Cependant, il était question d'agir, et le maréchal de Villars avait pour principe que, dans la guerre, il y a beaucoup d'entreprises estimées impossibles, quoiqu'au fond elles ne soient que difficiles, et que c'est aux chefs à se mettre en tête de rendre possible ce qui n'est que difficile.

Dans le commencement de l'année, le prince de Hesse-Cassel attaqua Trarbach. La ville fut abandonnée, et le château, avantageusement situé sur le haut d'une montagne, se défendit assez pour donner le temps au maréchal de Tallard, tout récemment élevé à cette dignité, de rassembler assez de troupes pour obliger le prince de Hesse à se retirer.

Le maréchal de Villars prit ses mesures pour passer le Rhin le 12 février. Les gelées étaient fortes, et, si elles avaient continué, les glaces auraient empêché son projet en rompant les ponts de bateaux sur le Rhin. Heureusement, celui de

Neubourg demeura entier. Mais il fallait, après avoir passé le Rhin, qu'il menât son armée entre Brisach et Fribourg, et une partie de l'armée ennemie avait ses quartiers d'hiver entre Brisach, Fribourg et Offembourg, dans plusieurs petites villes fermées.

Il lui était important de les surprendre, et de faire en sorte que ces troupes n'eussent pas le temps de s'aller placer derrière la rivière de Kintche. Enfin, l'extrême diligence lui était nécessaire ; quoiqu'il n'eût qu'un seul colonel pour commander la cavalerie, qui était le chevalier de la Feronaye [54], le chevalier de la Vrillière [55], colonel de dragons, et deux officiers généraux, il ne balança pas à marcher aux quartiers des ennemis, et sa bonne fortune l'aida en tout.

Premièrement, depuis quelques jours, il ressentait dans la tête des douleurs violentes auxquelles il n'avait jamais été sujet ; ces douleurs lui donnèrent même quelques mouvements de fièvre, et elles avaient été précédées d'un grand rhume ;

mais la nuit qu'il passa à Otmarsheim, sur le bord du Rhin, il moucha un abcès très violent, et, le matin, il se trouva parfaitement guéri.

Second événement heureux. Il lui fallait passer entre la ville de Brisach et la montagne sous le canon de la basse ville, et le brouillard fut si épais qu'il ne fut point aperçu. La gelée de ce même matin fut assez forte pour que son canon et sa cavalerie pussent sans peine passer de petites rivières et des marais assez fâcheux qui coupaient son chemin. À peine eut-il passé les hauteurs de Brisach que le brouillard tomba ; le canon de la ville fit plusieurs salves, autant pour avertir le pays que pour incommoder les troupes.

Le marquis de Villars connut alors qu'il n'avait plus de temps à perdre ; il se mit à la tête d'un corps de cavalerie et de dragons, poussant 200 houssards devant lui, en sorte que les ennemis, qui étaient dans leurs quartiers, n'eurent que le loisir d'en sortir. Mais pour les empêcher de marcher droit à la Kintche, où elles avaient leur

rendez-vous, il y marcha lui-même, au lieu de songer à pousser tous ces différents corps, qui gagnèrent la montagne dès qu'ils virent une tête d'armée dans la plaine. On lui amena beaucoup de prisonniers, les houssards poussant vivement et tuant ce qui demeurerait derrière.

Il envoya, sur-le-champ, ordre d'achever le pont qu'il avait commandé à Altenein [56] pour faire passer la tête des troupes qui avaient marché pour donner l'alarme vers la Lutter ; et, quoiqu'il n'eût pas 4,000 chevaux ou dragons, il arriva à la Kintche, qui était assez haute, et, outre cela, bordée de redoutes gardées et de retranchements. Il fit sonder un gué et, dès qu'il fut trouvé praticable, il se jeta le premier dans l'eau. Il vit quelques escadrons des ennemis qui arrivaient sur le bord ; il les chargea et les renversa. C'était le prince de Bade qui arrivait lui-même et qui comptait, comme le maréchal de Villars, que la plus grande diligence lui était nécessaire pour défendre la Kintche. Il était à la tête de ses premières

troupes, et, s'il avait eu quelques moments de plus, il défendait le passage, et, par conséquent, il rompait le projet du maréchal de Villars. Mais ce général savait bien qu'il lui était plus important de prévenir les ennemis que de marcher avec plus de forces. Il passa la Kintche et fit pousser les escadrons ennemis.

Dès que le prince de Bade se vit hors d'espérance de défendre la rivière, il envoya ordre à l'infanterie, qui marchait le long du Rhin, de se jeter dans Kell pour en fortifier la garnison, et il se retira vers Stolhoffen.

Le maréchal de Villars pouvait, avant que d'arriver à la Kintche, défaire les troupes qui fuyaient devant lui ; mais le temps lui était si précieux qu'il se contenta de les faire pousser par les houssards et par des détachements de cavalerie et de dragons. Pour lui, il suivit constamment son premier projet, qui était aussi le plus important.

Le général Pibrak [57] commandait les troupes impériales qui étaient entre Brisach, Fri-

bourg et Offembourg. Elles consistaient en quatorze bataillons et quelques escadrons de dragons. Mais il ne put les contenir ensemble ; il abandonna son canon, que l'on amena au maréchal de Villars, et emporta les drapeaux, criant aux soldats de se jeter dans les montagnes. Le prince de Bade, également surpris, n'eut pas le temps de retirer les troupes de plus de quarante redoutes et forts qu'il avait sur la Kintche et le long du Rhin. Il y avait, dans quelques-uns, du canon et beaucoup de munitions de guerre, et tout ce qui les gardait fut fait prisonnier.

Les villes impériales d'Offembourg et de Gengembach furent abandonnées. On trouva dans la première 28 pièces de canon, quantité de munitions de guerre et de vivres, tous les chariots et équipages d'artillerie qui, la campagne précédente, avaient servi dans l'armée de l'empereur.

Le maréchal de Villars envoya le chevalier de la Vrillière porter au roi la nouvelle de cet heureux commencement de campagne. Ensuite,

après avoir donné tous les ordres pour travailler aux lignes de circonvallation, faire construire des ponts sur le Rhin et préparer tous les matériaux pour l'ouverture de la tranchée, il marcha avec 5,000 chevaux ou dragons et des détachements de grenadiers dans les vallées de la Kintche. Il s'avança jusqu'à Haslach et s'empara de toutes les petites villes d'Ortenberg, Gengembach et Hosen [58], dans lesquelles il trouva quantité de grains et de fourrages suffisants pour donner à sa cavalerie une subsistance qu'elle ne trouvait pas en Alsace. Par ce moyen, il épargna au roi des dépenses considérables, tant par les contributions qu'en consommant les magasins des ennemis. Cette marche eut encore cet avantage qu'elle répandit l'épouvante dans la Souabe, et fit revenir diverses troupes impériales qui marchaient vers la Bavière.

Le maréchal de Villars revint le 26 février dans son camp devant Kell, où il trouva bien exécutés tous les ordres qu'il avait donnés pour l'ou-



verture de la tranchée. Elle fut ouverte la nuit du 27 au 28 et poussée jusqu'à la première digue, à la faveur des maisons du village de Kell. Les ennemis, s'étant aperçus tard de l'ouverture de la tranchée, ne firent pas grand feu, bien qu'elle ne fût qu'à la demi-portée du mousquet, les mesures des maisons ayant favorisé les approches.

Ce fut contre l'opinion du plus grand nombre des ingénieurs que le maréchal de Villars mena son siège. Celle de Terrade, qui était plutôt à la tête des entrepreneurs d'ouvrages qu'ingénieur, lui parut la plus sensée, et au lieu d'attaquer par le front, suivant la pensée de M. de Vauban, qui avait fait bâtir la place, il alla à la branche de l'ouvrage à corne du haut Rhin, et, par ce moyen, il évita une quantité prodigieuse d'ouvrages qui auraient fait durer le siège bien plus longtemps.

La garnison, augmentée par les troupes que le prince de Bade y avait jetées la veille de l'investissement, était de près de 4,000 hommes. Il y avait une redoute dans une des îles du Rhin, qui

pouvait arrêter plusieurs jours le maréchal de Villars. Il fit tirer quelques volées de canon à barbette, et, dès que les ennemis parurent s'ébranler, un détachement de grenadiers, qui passa en bateau, les chassa de l'île et s'en rendit le maître. On s'y établit, et l'on travailla à y placer des batteries contre la branche droite de l'ouvrage à corne.

Elles furent achevées dès le 27. Une de huit pièces de vingt-quatre battait une demi-lune qui était devant l'ouvrage, et une de douze la face de l'ouvrage. On perdit très peu de monde dans tous ces mouvements, et l'on eut lieu d'espérer que le siège ne serait pas fort meurtrier. Mais une pluie très violente survint le 1<sup>er</sup> mars, et le maréchal de Villars, revenant de la tranchée à minuit, et craignant une inondation, alla voir le bord de la Kintche. Comme il trouva qu'elle commençait à déborder, il fit marcher les soldats des bataillons les plus voisins, et à la clarté de quelques baraques, où l'on mit le feu, on fit trois saignées à la rivière pour en détourner l'eau dans les de-

hors de la circonvallation. À peine la terre fut-elle ouverte que l'eau se précipita avec violence, et qu'elle ouvrit en un moment les passages commencés, ce qui empêcha le camp d'être submergé. Dans l'instant, le maréchal de Villars courut aux deux rivières de Schutter, qui le traversaient, où l'on prit les mêmes précautions qu'on avait employées contre la Kintche ; cependant, malgré ces mesures, il y eut quelques bataillons et escadrons dans le camp desquels il y avait un pied d'eau.

La nuit du 4 au 5, on se logea sur l'avant-chemin couvert. Les compagnies de grenadiers, en y entrant, ne purent penser que les ennemis eussent fui si promptement. On se tira plusieurs coups, et il y eut plusieurs de nos soldats tués ou blessés. Parmi les officiers blessés, il n'y eut que Mauroy, capitaine de grenadiers de la reine.

Les batteries avancèrent fort la brèche de la face de l'ouvrage à corne, et l'on espéra de pouvoir y donner l'assaut le 6, ce qui fut exécuté ; et le maréchal de Villars dictant l'ordre de l'attaque

dans la tranchée, trouva qu'un capitaine de grenadiers, qui avait la tête de l'attaque, s'appelait *La Retournade*. Il lui dit, en plaisantant sur son nom : « Vous ne retournerez pas. » Le capitaine lui répondit : « Monseigneur, ce ne sera qu'après y être entré, à moins que je ne sois tué en montant. »

L'ouvrage fut emporté sans beaucoup de peine, l'intrépidité des troupes inspirant une grande terreur aux ennemis.

Le comte Dubourg, lieutenant général, et Mairiaux [59], maréchal de camp, étaient de jour et servirent très bien.

Le 9, on se logea sur le chemin couvert de la place, et l'on travailla à y placer des batteries. On fit dire au gouverneur, qui était le général d'Amsberg, que, s'il attendait qu'il y eût brèche au corps de la place, il n'y aurait d'autre capitulation qu'à discrétion. Il répondit qu'il avait ordre du prince de Bade de se défendre jusqu'à l'extrémité, et qu'il suivrait son ordre.

Le sieur de Lapara [60], lieutenant général et principal ingénieur, était arrivé, quelques jours auparavant, avec des instructions du maréchal de Vauban, qui avait offert de venir lui-même pour la conduite du siège. Ces instructions conduisaient les attaques par la tête des ouvrages, et donnaient 39 jours de siège. La plupart des ingénieurs avaient été d'avis de suivre ce projet ; ils avaient même ébranlé Terrade, qui, dans le commencement, avait donné des vues différentes au maréchal de Villars, auxquelles nous avons vu que ce général s'était attaché.

Lapara fut retenu par la goutte à Strasbourg ; le maréchal de Villars l'alla voir et lui dit que quelque considération qu'il eût pour les lumières de M. de Vauban, il se garderait bien de suivre son mémoire [61].

Le jour même que la place se rendit, le maréchal de Villars reçut une lettre du roi par laquelle il paraissait que la confiance de Sa Majesté pour M. le maréchal de Vauban la portait à penser que

ses instructions sur le siège d'une place qu'il avait bâtie lui-même méritaient quelque attention. De sorte que le maréchal pouvait juger que, malgré la liberté que Sa Majesté lui laissait, elle voyait avec peine la route différente qu'il avait prise. La réponse du maréchal à cette lettre fut que, s'il l'avait reçue trois jours plus tôt, il aurait eu bien de la peine à ne pas soumettre ses sentiments à ceux auxquels Sa Majesté inclinait, mais que, Dieu merci, la place était prise.

La veille de la capitulation, les ennemis tentèrent une sortie. Le maréchal de Villars s'étant trouvé à la tête de la tranchée, mit l'épée à la main, marcha à eux, et ils rentrèrent dans le moment [62].

Dans le compte qu'il rendit au roi des officiers généraux et des autres qui s'étaient le plus distingués durant le siège, il se loua fort des sieurs Dubourg, de Chamarande, de Tressemanes [63] et de Verceilles [64], qui faisait la charge de maréchal

général des logis de l'armée, et, parmi les ingénieurs, des sieurs de Blanzky, Portail et Terrade.

Quoique le maréchal de Villars eût été élevé dans la cavalerie, nous avons vu dans le commencement de ces mémoires qu'il n'avait manqué aucune des occasions d'infanterie où il avait pu se trouver, et, par cette expérience, il était plus en état de juger sainement des vues des ingénieurs qu'il employait. Il donna le commandement de Kell au sieur de Marcé, très brave maréchal de camp.

Le maréchal de Villars demanda au roi un brevet de duc, et représenta à Mme de Maintenon et à M. de Chamillart [65], ministre de la guerre, que l'empereur avait donné en souveraineté au prince de Bade le comté d'Ortenau, qui valait 100,000 livres de rente, pour défendre le Rhin; que, pour lui, depuis quatre mois, il avait donné au roi trois passages sur le Rhin, qu'il avait gagné une bataille et pris deux places, et qu'il osait se flatter que de si heureux succès pouvaient lui

faire espérer le brevet de duc. Cette grâce fut différée, et le maréchal ne songea qu'à la mériter par de nouveaux services.

Il reçut des lettres de l'électeur de Bavière, datées du 25 février, par lesquelles ce prince, qui songeait à des moyens solides pour une jonction, convenait que celui qu'il avait d'abord proposé par Rotenhausen [66] était impraticable.

La prise de Kell était une des plus importantes conquêtes que le roi pouvait faire, tant pour la défensive, pour ce qu'elle rendait impossible le siège de Strasbourg, que pour l'offensive, puisqu'elle assurait deux routes pour pénétrer dans l'Empire, sans exposer l'armée du roi à une perte certaine. Elle mit aussi le maréchal de Villars en état de commencer à prendre de justes mesures pour assurer une jonction avec l'électeur de Bavière dans les premiers jours de mai.

Pendant que les troupes commençaient à repasser le Rhin, il marcha avec 2,000 chevaux et 500 grenadiers vers Kensingen, petite ville fermée



de bonnes murailles, dans laquelle il y avait deux bataillons impériaux du régiment de Salm avec du canon. Il envoya ordre à ces troupes d'ouvrir les portes ou qu'il allait attaquer. Les habitants firent sortir, pour faire des propositions, deux capucins qui parlaient un assez mauvais latin. Le maréchal de Villars leur répondit dans un latin pareil que, si dans le moment on ne lui ouvrait les portes, il ferait tuer généralement tout ce qui était dans la ville et brûler toutes les maisons. À ce discours, les capucins tombèrent de frayeur à ses pieds, et les officiers et bourgeois qui les avaient suivis, rentrés dans la ville, en ouvrirent les portes. Ainsi cette promenade, avec 500 grenadiers pour toute infanterie, donna au roi deux bataillons, cinq pièces de canon et une petite ville remplie de fourrages [67]. Le maréchal de Villars fut informé alors que, durant le siège de Kell, les courtisans avaient soutenu l'opinion du maréchal de Vauban sur la conduite du siège, et blâmé la sienne. Il fut bien aise d'exposer au roi toutes les

raisons qu'il avait eues, et il est bon de placer ici la lettre qu'il écrivit à ce sujet à M. de Chamillart, le 14 mars 1703 :

Je reçois, Monsieur, la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire du 5, dans laquelle je trouve deux mots de votre main, qui contiennent un ordre de Sa Majesté de suivre en tout le projet de M. de Vauban. Il est très heureux pour le bien du service du roi que cet ordre ne soit pas venu plus tôt. Car, comme j'avais l'honneur de mander à Sa Majesté que, sur le récit qui m'a été fait de ce projet, quelque respectables que soient les sentiments de M. le maréchal de Vauban, je ne les aurais pas suivis ; il est bien différent de les voir appuyés d'un ordre exprès de Sa Majesté de m'y conformer.

Il m'est revenu, Monsieur, que, sur les premières nouvelles de ma conduite dans ce siège, MM. les maréchaux que je ne nomme pas, soutenus de MM. les courtisans que je ne nomme pas non plus, ont publié que je m'en faisais accroire et

que, par une opiniâtre présomption, donnant tout à la fortune, je ferais des fautes capitales dans une sorte de guerre qu'un homme élevé dans la cavalerie ne doit pas entendre parfaitement.

Je pourrais leur dire que, quoique élevé dans la cavalerie, j'ai peut-être plus vu d'affaires d'infanterie que la plupart de nos fantassins. Sa Majesté elle-même voudra peut-être bien se souvenir qu'au siège de Maestricht, sa bonté l'ayant portée à défendre expressément à tous les volontaires d'aller aux attaques sans sa permission, je crus que cette permission qu'on lui demandait en foule, et refusée à plusieurs, non sans quelques brocards du courtisan, n'était pas une grâce à demander. Je menai donc à l'attaque de la demi-lune huit ou dix jeunes gendarmes de la compagnie dans laquelle j'étais enseigne, et ils servirent utilement. Sa Majesté me gronda, mais avec une bonté qui m'excusait dans le fond, et je pris la liberté de lui dire que les officiers de cavalerie devaient aussi apprendre l'infanterie.

J'ai pratiqué cette maxime autant que je l'ai pu et, mestre de camp de cavalerie, je n'ai guère man-

qué d'attaques de contrescarpes, ni d'assauts. Je me suis même trouvé à celui du fort de Kell que nous venons de prendre.

Je vous demande pardon, Monsieur, de cette digression que j'ai crue nécessaire, afin que vous ne me croyiez pas un parfait ignorant sur les sièges, et j'aurai l'honneur de vous dire que, quoique dans celui-ci je ne me sois pas trouvé de l'opinion de la plupart des ingénieurs, je les ai pourtant forcés tous d'avouer dans la suite que la mienne était fondée sur la raison dont je suis toujours les principes, autant qu'il est possible, ne donnant à la fortune que par une nécessité indispensable.

Je vais donc reprendre le commencement du siège, dans la conduite duquel les connaissances parfaites du sieur Terrade, qui a bâti la place, m'ont été d'un grand secours.

C'est par lui que j'ai su que la branche droite du grand ouvrage à corne, déjà sapée par le Rhin, était accessible par le côté du Rhin même qui dans les basses eaux s'éloigne de la pointe de plusieurs toises.

C'est lui qui m'a appris aussi que, par la négligence des ennemis, l'écluse, qui est à la pointe du demi-bastion, était ensablée de plus de trois pieds et que le fossé à la face de ce demi-bastion était entièrement sec.

Ce sont ces connaissances qui m'ont déterminé à attaquer et cette branche et cette face. On n'a rien oublié pour me faire commencer par une redoute maçonnée, qui est entre le demi-bastion de la gauche et une grande demi-lune. Et effectivement je sais que, quand une garnison est faible et que l'infanterie des assiégeants est nombreuse, l'on ne peut trop embrasser de terrain ni faire trop d'attaques. Mais je sais aussi que, quand il y a 4,000 hommes de pied dans une place excellente et que pour attaquer je n'en ai pas 14,000 effectifs, que mes attaques partagées par divers bras du Rhin, de la Schutter et de la Kintche, je suis nécessité à monter près de 5,000 hommes de garde de tranchée, et, dans une saison comme celle-ci, c'est mettre mon infanterie sur les dents en dix jours. Voilà ma première raison pour n'avoir pas embrassé tout l'ouvrage à corne. Elle a été fortifiée

par la mollesse que j'ai remarquée dans les ennemis, et par la nécessité d'abrégér, quand on en a d'aussi dangereux à craindre que la saison, et toutes les forces que rassemblait M. le prince de Bade.

Cette mollesse des ennemis, reconnue dans les deux premiers jours de tranchée, m'a donc fait prendre le parti de faire conduire un boyau entre les deux redoutes de terre de l'île. On voulait me faire embrasser la première ; et, pour moi, je pensais que la première redoute se voyant coupée ne tiendrait pas, et à la vérité, au premier coup de canon que l'on tira, ceux qui la gardaient l'abandonnèrent. Je fis avancer, autant qu'il fut possible, sur l'autre redoute, ayant moi-même tracé une batterie dont quelques pièces pouvaient battre cette redoute, et les autres la branche de l'ouvrage à corne. Mais cette batterie, par la faute du commissaire qui en était chargé, fut placée dans le boyau pour plus grande sûreté des travailleurs, et ainsi enterrée de quatre pieds, sans aucune embrasure qui vit la redoute. Je reconnus cette faute dès le matin ; je réprimandai vivement le commis-

saire qui l'avait faite, je fis raccommoder les embrasures de jour avec peu de péril, les ennemis faisant un médiocre feu, et, dès le premier coup de canon tiré sur cette seconde redoute, nous les vîmes ébranlés et songer à s'en retirer. J'y envoyai les premiers soldats du régiment Dauphin, que je trouvai dans le boyau qui en était le plus voisin, et nous l'occupâmes.

Si la batterie que je vous ai fait remarquer être trop enfoncée avait été exécutée et placée selon mes ordres, dès ce moment on battait en brèche la branche. M. le comte Dubourg avait montré, dès la veille, un endroit pour placer quatre pièces qui firent un grand effet, et l'on en mit sept autres qui ne tirèrent que le jour d'après. Pendant ce temps-là, je faisais continuer l'attaque de la droite et, me trouvant assez près de la contrescarpe, je la fis attaquer encore, malgré l'opinion des ingénieurs. Elle fut emportée avec peu de perte. L'attaque de la gauche était principalement pour battre la branche, et pour celle de la droite nous marchions à cette branche, de manière que, la contrescarpe prise, nous nous trouvions au pied du bastion et

que l'on pouvait aller à la brèche de la branche par manche de bataillon [68], n'ayant aucun feu à craindre, parce qu'un petit ouvrage qui voyait cette branche avait été ruiné par une batterie, placée à la droite de ce qu'on appelait autrefois le fort de Lapille, qui voyait à revers ce petit ouvrage et les deux tiers de l'ouvrage à corne.

On dira : mais la raison veut-elle que l'on attaque par un point ? Je n'attaquais pas par un point, puisqu'en deux jours il y avait quarante toises de brèche à la branche et une de dix toises à la face, dont on ne se servit que quand les premiers grenadiers furent montés et que l'on reconnut la demi-lune abandonnée.

M. le comte Dubourg, après avoir fait reconnaître la brèche par un jeune Irlandais, nommé Maxfil, qui a servi d'ingénieur, et de bon ingénieur, m'envoya dire qu'elle était praticable. J'allai sur-le-champ la reconnaître moi-même et je fis les dispositions nécessaires pour l'assaut. Comme elles achevaient d'être écrites, les ingénieurs vinrent me proposer encore de différer. Mais trouvant plus de faiblesse que de solidité dans leurs



raisonnements, j'allai moi-même parler aux grenadiers et fis marcher.

Les ennemis ne se présentèrent pas même pour défendre la brèche. L'ouvrage à corne fut emporté, sans essuyer un seul coup, et il n'y eut de feu qu'en occupant la gorge de l'ouvrage, qui se trouva naturellement retranché en notre faveur par la muraille qui le fermait au côté du fort et que l'ennemi avait commencé à rompre dès le matin. Le sieur de Blanzzy, ingénieur, fit très bien dans cette occasion.

J'aurai l'honneur de vous dire que, dans le temps qu'on attaquait l'ouvrage à corne, on fit une fausse attaque par l'île. Les ennemis avaient fait une petite digue, pour communiquer du fort à ces ouvrages de l'île; les grenadiers de Provence allèrent droit à la contrescarpe et le sr Moreau les mena jusqu'à la petite demi-lune qui couvre la porte du fort.

Cet ouvrage à cornes emporté, c'était avoir exécuté les trois quarts de l'entreprise. Il fallait achever, et je suivais toujours mon premier principe, qui est de ne pas donner à un ennemi étonné

le temps de reprendre vigueur. Nous pouvions occuper toute la digue, depuis l'extrémité de la même branche droite, commençant à une écluse qui va de cette branche à la digue, jusqu'à la porte du fort qui regarde le Rhin. Je l'avais ordonné, mais on se contenta de la moitié. Pendant que l'on travaillait à ce logement, on logea aussi quatre pièces dans la gorge de l'ouvrage à cornes. J'avais donné ordre que l'on en plaçât deux sur le rempart de l'ouvrage qui dominait et voyait toute la contrescarpe à revers, cependant cela ne fut exécuté que la seconde nuit. Après la prise de l'ouvrage, il fallait placer une batterie sur la digue. MM. le comte Dubourg et Terrade s'opiniâtrèrent à un chemin, malgré l'avis encore des ingénieurs qui voulaient nous en faire prendre un autre que je reconnus impraticable, ou si difficile qu'il nous retardait de trois jours au moins.

J'ordonnai une batterie de trois pièces pour battre le flanc qui voyait la face du bastion que nous attaquions. Les ingénieurs me soutenaient que cette batterie était impossible et je les forçai

d'avouer, sur le terrain même, qu'elle était très praticable.

Enfin, Monsieur, il fallait absolument mener ce siège comme nous avons fait et toute autre conduite pouvait le faire manquer. Pour moi, sans vouloir me faire un mérite d'une vivacité que j'ai crue indispensable, j'ai été obligé à ne pas perdre de vue la tranchée et les batteries qui ont toujours été bien servies, dès que le canon y a été placé ; mais le sr Douville était médiocrement aidé.

J'ai cru, Monsieur, devoir vous expliquer ces détails, afin que Sa Majesté soit convaincue que, loin de m'abandonner à cette ardeur immodérée qui porte à donner tout à la fortune et au courage des troupes, je les ai ménagées, au contraire, de manière qu'il n'a pas coûté 90 soldats et qu'il n'y a eu d'officier tué qu'un seul capitaine du régiment de Clare. Mais j'ai cru devoir éviter des longueurs et des précautions lentes qui pouvaient rendre le courage aux assiégés et donner au prince de Bade le temps d'arriver sur nous. Mon poste était bon à la vérité, mais il est toujours embarrassant d'avoir tout ensemble une grosse armée sur les bras et

un siège à faire. D'ailleurs, deux jours de pluie noyaient nos tranchées dans un terrain aussi bas que celui-ci, ils faisaient croître le Rhin et, par conséquent, aussi les fossés de la place et nous donnaient de vives inquiétudes qu'il était bon de prévenir.

Je reviens d'un voyage près de Gengembach, pour visiter des pays où il n'est pas possible que M. le prince de Bade et moi nous n'ayons quelque querelle avant qu'il soit deux mois. J'ai fait sauter le château d'Ortembourg et raser, autant qu'il a été possible, les ouvrages des ennemis. Je ne sais si c'est cette course et mes veilles depuis un mois qui m'ont un peu abattu. On n'en reconnaît les effets que quand le feu de l'affaire ne nous soutient plus, mais en vérité je suis accablé.

M. le comte Dubourg va à Capelle [69] avec toutes les troupes qui doivent aller en haute Alsace. Dès hier, j'y ai fait remonter le pont de bateaux et, si je me porte un peu mieux, j'irai demain. Je demeure ici avec les troupes qui vont vers Saverne, Phalsbourg et la basse Alsace ; j'aurai l'honneur de vous envoyer incessamment un

état de nos dispositions et j'ai l'honneur d'être,  
etc.

Le 22 mars, le maréchal de Villars, un peu piqué de n'avoir pas reçu le brevet de duc, écrivit au ministre de la guerre une lettre des plus vives sur les faux projets qui lui étaient envoyés pour une jonction. On voit dans toutes ses dépêches beaucoup d'ardeur et de zèle, accompagnées de raisonnements solides, des projets trop digérés pour faire penser qu'il donnait tout au hasard, et de l'application à former un arrangement qui pût soutenir ce qu'il pouvait raisonnablement attendre de la valeur de la nation. Sur ce que M. de Chamillart lui mandait qu'il n'avait pas osé insister sur le brevet de duc, il lui écrivit ces paroles : « Si, le 30 septembre dernier, lorsque l'armée du roi en Flandres était poussée depuis Nimègue jusque sous Charleroy, lorsque Marlborough prenait toutes nos places, et faisait les garnisons prisonnières de guerre avec plus de 60

pièces de vingt-quatre destinées à attaquer celles des ennemis, lorsque après la prise de Landau, l'armée du roi en Allemagne était poussée et retranchée sous Strasbourg ; lorsque le roi vous disait à vous-même que tant de peine et de honte pour la nation depuis deux mois lui donnaient tous les jours des mouvements de fièvre ; si, dans ce temps-là, quelque bon partisan, avec les cautions les plus solides pour les gens d'affaires, vous eût dit à l'oreille :

« Faites maréchal de France et duc celui que je vous nommerai, et je vous promets qu'avant quatre mois vous chasserez les ennemis de l'Alsace ; vous gagnerez une bataille ; vous prendrez deux places, l'une la plus importante et la meilleure de l'Europe ; vous dissiperez une armée qui couvre ces places ; vous aurez quatre ponts sur le Rhin et toutes les facilités pour joindre l'électeur de Bavière, auriez-vous tremblé de demander ces grâces au roi ? » Le maréchal finissait sa lettre au ministre en lui disant : « Qu'il voyait

bien qu'il fallait s'en tenir à la maxime de cour-tisan, qu'il vaut mieux plaire que servir. Mais, reprenait-il, peut-on plaire sans servir? On n'en voit que trop d'exemples. Peut-on servir sans plaire? Hélas oui! » Nous rapportons les propres termes dont se servit le maréchal de Villars pour faire mieux comprendre quel était son caractère [70].

Quelques-uns des courtisans et des confrères de ce général, aigris par l'envie si naturelle dans les cours, avaient fort blâmé le parti qu'il avait pris de repasser le Rhin après la prise de Kell, et même lui attirèrent une lettre du roi qui désapprouvait ce mouvement. La réponse qu'il fit à Sa Majesté fut aussi vive que le respect le pouvait permettre [71]. Il disait, en peu de mots, que Sa Majesté avait pu remarquer dans le compte qu'il avait eu l'honneur de lui rendre de la fin du siège que, dans le temps même qu'il signait la capitulation, la terre était couverte de deux pieds de neige; qu'il était bien connu que, durant l'hiver

et les neiges, il n'y avait point d'autre route pour traverser les montagnes Noires avec les charrois que celle d'Etlingue et Phorzheim gardée par l'armée du prince de Bade ; que les autres routes qu'il pouvait suivre étaient impraticables par les neiges, même pour les simples voyageurs ; que l'électeur de Bavière était à cent lieues du Rhin, vers Braunau-sur-l'Inn, où il était menacé par des troupes impériales ; que toutes celles du roi, qui avaient fait le siège, étaient en campagne depuis dix mois ; que l'infanterie était tellement dépourvue d'armes qu'il n'avait fait le siège de Kell qu'avec des fusils de rempart tirés de l'arsenal de Strasbourg, et que la garde de tranchée qui descendait laissait à la tranchée pour celle qui relevait ; que toute la cavalerie était sans bottes et sans habits. Et, sur cette exposition, le maréchal demanda s'il y avait une apparence raisonnable de tenir une armée en pareil état au delà du Rhin, sans aucune utilité ; et si, au contraire, il ne convenait pas mieux de lui donner vingt



jours de repos. Il disait hautement au ministre qu'il était surprenant que l'on voulût écouter Monastérol [72], qui s'était déclaré ennemi du maréchal sans aucune raison, et qui se joignait à tous ceux qu'il pouvait avoir parmi les courtisans.

On verra, dans la suite de ces mémoires, que ce très pernicieux ministre causa enfin la ruine de l'électeur son maître.

Le maréchal de Villars, ayant une liberté entière d'agir comme il le trouverait convenable pour le service du roi, se fixa à deux partis : ou à attaquer le prince de Bade posté derrière Bihel [73], ou à percer les montagnes Noires par les vallées de la Kintche et de Walkirk. Pour cela, il donna rendez-vous au maréchal de Tallard au village de Kokersberg, afin de pouvoir prendre des mesures ensemble pour l'exécution de l'un de ces desseins.

Le prince de Bade, avec une grande partie de ses forces derrière la Lutter, occupait Wissembourg et Lutterbourg. Il était important de lui

causer une vive inquiétude de ce côté-là, afin de le trouver plus faible derrière la rivière de Stolhofen, et il fallait, dans cette vue, faire marcher généralement toutes les troupes qui étaient dans les Évêchés, l'Alsace, la Comté et le long de la Saare. Ce fut ce que le maréchal de Villars concerta, le 7 avril, dans la conférence qu'il eut avec le maréchal de Tallard. On y prit toutes les mesures pour ébranler les troupes, de manière que, le même jour, l'ennemi pût craindre pour tous ses postes ensemble.

Pour cela, le maréchal de Villars fit passer le marquis de Rosel [74] à Huningue avec les troupes qui arrivaient de Comté, et avec celles qui avaient leurs quartiers dans la Haute-Alsace.

Le maréchal de Tallard marcha vers Paffove [75] pour menacer la Lutter. Le marquis de Lannion [76], dans le même dessein, prit sa route avec une tête vers le Fort-louis, et, le 16, le maréchal de Villars s'avança sur la petite rivière de Renken. Le marquis de Lannion repassa

le même jour par Strasbourg, et fit l'arrière-garde de l'armée.

Le 18, le maréchal de Villars alla reconnaître les retranchements de l'ennemi à Bihel, et, dans sa marche, il y a eu plusieurs partis ennemis battus, et dans l'un desquels fut tué le lieutenant-colonel d'un régiment de l'empereur nommé Esterhazy.

On apprit, par les prisonniers, que le prince de Bade était arrivé le 17 à Bihel, et le 19 on découvrit l'armée ennemie placée dans la plaine. On fit marcher derrière les montagnes quatre brigades d'infanterie commandées par le marquis de Blainville [77]; mais, comme il parut quelques bataillons des ennemis, il ne crut pas pouvoir attaquer avec succès. Cependant, on sut depuis qu'avec un peu plus de diligence et d'ordre, ils auraient pu être forcés.

On plaça des batteries dans tous les lieux d'où l'on pouvait incommoder l'ennemi, et, le 24, on attaqua le village de Finkinbach [78] occupé par

les troupes de l'empereur. Elles en furent chassées, et, le jour d'après, on se disposa à attaquer l'armée ennemie. L'ordre du combat fut donné et même distribué à tous les officiers généraux.

Le maréchal de Villars avait tenu un conseil de guerre la veille, où même il avait fait assister M. de Monasterol, envoyé de Bavière. Ce ministre avait dit à la cour que le maréchal de Villars ne voulait point joindre son maître, et le maréchal était bien aise qu'il vit lui-même ce qui pouvait causer les difficultés de cette entreprise [79].

Dans ce conseil, presque tous les officiers généraux s'opposèrent à l'attaque. Cependant, elle était résolue pour la pointe du jour du 26, lorsque les marquis de Clérembault [80], de Chamarante et le brigadier du Tot [81] mandèrent au maréchal de Villars, deux heures après minuit, qu'ils ne pouvaient attaquer la montagne. Sur cette difficulté, tous les officiers généraux en firent de pareilles de leur côté, et enfin on prit le parti de forcer les montagnes par le côté de la Kintche.

Le maréchal de Villars manda très naturellement au ministre que, sans les mauvaises impressions qu'on avait voulu donner de sa conduite après la prise de Kell [82], il n'aurait pas tenu de conseil de guerre ; qu'il avouait que les dernières dépêches du roi et celle du ministre auraient dû lui redonner de la confiance ; qu'elle reviendrait dans la suite, mais qu'il ne pouvait cacher que la peine qu'il avait si justement ressentie n'était pas encore dissipée.

Il est certain que la crainte de passer dans l'Empire, crainte très forte dans l'âme de la plupart des officiers généraux, avait passé dans le cœur des soldats, et à tel point que le maréchal de Villars était presque le seul de toute son armée qui voulut déterminément s'éloigner du royaume et entrer dans l'Empire.

Il eut lieu de croire, par une lettre du roi du 25 avril, que Sa Majesté ne croyait plus l'électeur de Bavière à portée de faciliter une jonction, et les incertitudes de ce prince portèrent le roi à former

quelque autre projet, si les troupes de l'électeur ne s'approchaient pas de Villingen. De sorte qu'il ordonna au maréchal de Villars de prendre des mesures avec le maréchal de Tallard pour faire le siège de Brisach, regardant néanmoins toujours la jonction avec l'électeur de Bavière comme le principal objet [83].

Pour satisfaire aux ordres du roi, le maréchal de Villars prit tous les arrangements possibles pour forcer les montagnes, défendues par le comte de Stahremberg à la tête de plusieurs bataillons de l'empire, de toutes les milices du Wirtemberg, et ayant sous lui le général Mercy.

Le marquis de Blainville fut détaché avec dix-huit des meilleurs bataillons pour attaquer le fort d'Hausach, et le maréchal eut tout lieu de croire que cet officier, qui était homme de valeur, n'oublierait rien pour réussir avec la tête qu'il menait ; d'autant plus qu'il était justement piqué de s'être plus opposé que personne à l'attaque du prince de Bade par les derrières des montagnes, attaque

de laquelle on pouvait espérer un heureux succès. Ce qu'il y a de constant, c'est que le prince de Bade se croyait si peu assuré de son poste, qu'il n'y avait pas mené son canon, et que l'on sut depuis que, si l'infanterie du marquis de Blainville s'était approchée, les ennemis étaient résolus à se retirer.

La petite ville d'Haslach [84] fut emportée avec deux cents soldats de Furstemberg à discrétion, et le fort d'Hausach fut abandonné.

Le 1<sup>er</sup> mai, le maréchal de Villars marcha à Hornberg et força dans la même journée les retranchements de Hornberg et un autre sur la crête des montagnes.

Celui d'Hornberg était défendu par 4,000 hommes; la ville était bien fermée de murailles, et le château situé sur une hauteur d'assez difficile accès. Le maréchal de Villars fit marcher six bataillons pour escalader le château, et en même temps il donna ordre au marquis de Blainville d'attaquer la crête de la montagne fort es-

carpée. Cet ordre ne fut point suivi, et le maréchal, voyant, de la hauteur du château qu'il faisait attaquer, de la mollesse dans cette attaque, y courut diligemment, se mit à pied à la tête des grenadiers, et marchant le premier aux retranchements, disant aux généraux qui les commandaient : « Il faut donc que moi, maréchal de France et votre général, je monte ici le premier, si je veux qu'on attaque. » Il est évident que le succès n'était désiré ni par les officiers généraux, ni par les troupes, mais enfin le 1<sup>er</sup> mai tout fut emporté sans qu'il en coûtât 50 soldats. Le colonel du régiment de la reine y fut légèrement blessé et peu d'officiers le furent avec lui, mais on fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels il y eut un lieutenant-colonel, un major et six capitaines, et le maréchal de Villars envoya cette nouvelle au roi.

Il faut avouer ici que la confiance des généraux ennemis, chargés de défendre les mon-



tagnes, fit leur perte. Ils se rassurèrent en les croyant inaccessibles.

Il y avait six lieues de défilés entre deux montagnes du haut desquelles on pouvait avec des pierres accabler tout ce qui voulait les forcer, en abattant des arbres, ou coupant des sentiers par lesquels on pouvait grimper, on retardait la marche de six jours. Il n'en fallait pas davantage pour donner aux ennemis le temps de se fortifier, et les seules difficultés de la nature du pays, si peu qu'ils y eussent ajouté, rendaient impossible le passage des montagnes, et par conséquent la jonction avec l'électeur de Bavière.

Ce prince était encore fort éloigné avec ses troupes, et l'on ne reçut pas le moindre secours de sa part pour surmonter tous ces obstacles.

Le maréchal de Villars fit tirer quelques volées de canon à boulets rouges dans la ville de Villingen, et son premier dessein avait été de s'en rendre le maître [85].

Il envoya le marquis de Chamarante avec un corps de troupes pour prendre le château de Brengents, mais cet officier ne crut pas pouvoir y réussir et revint joindre l'armée sans avoir attaqué. Le maréchal de Villars avait mandé à Chamarante : « Je ne puis vous ordonner d'attaquer ce que je ne connais pas, mais pour vous mettre l'esprit en repos sur l'incertitude de l'événement, si vous attaquez, je déclarerai que c'est par mon ordre précis. » On ne reçut aucun secours de troupes, ni de vivres de la part de l'électeur, et il fallut imposer des farines dans toutes les petites villes.

La première attention du maréchal fut d'établir dans les troupes une sévère discipline, toujours nécessaire, mais plus indispensablement dans un pays ennemi éloigné de toutes les places de France.

Pour cela, il ordonna aux colonels de faire arrêter eux-mêmes les soldats qui auraient été en maraude ; car la seule crainte du prévôt ne fait pas grande impression sur les troupes ; outre que les

vieux soldats envoient les nouveaux piller malgré eux et les battent quand ils ne rapportent rien pour la chambrée. Il n'y a que la recherche exacte des colonels et des capitaines qui puisse les contenir, parce qu'ils vont à la source du mal.

Quelques colonels montrèrent d'abord de la répugnance à faire arrêter ainsi et livrer eux-mêmes leurs soldats ; mais le maréchal de Villars leur fit si bien voir la nécessité qu'il y avait de les rendre sages, et la sévérité dont il userait à l'égard des colonels qui manqueraient à suivre ses ordres, que, dès les premiers jours, ils livrèrent six soldats ou dragons. Ils furent pendus sur-le-champ, et la sagesse des troupes fut telle ensuite que l'on ne fut plus obligé à aucun exemple et que les peuples, au lieu d'abandonner leurs maisons et leurs villages, apportaient tous les jours au camp des vivres que l'on payait très exactement. Tout y était même à si bon prix que la paire de poulets ne coûtait que trois sols.

Le maréchal de Villars reçut alors des lettres du roi, qui lui marquait une grande satisfaction de ses heureux succès. Sa Majesté lui donna le pouvoir de déclarer brigadiers dans l'infanterie, dans la cavalerie et les dragons ceux qu'il trouverait les plus dignes d'être élevés. Elle lui envoya les brevets en blanc et la liberté de nommer à toutes les charges de subalternes dans tous les régiments. Enfin le roi donnait au maréchal un plein pouvoir, mais il lui recommandait en même temps une grande complaisance pour l'électeur. Sa Majesté, prévenue par quelques avis particuliers, ne s'en rapporta pas à la connaissance parfaite qu'avait le maréchal de la conduite nécessaire pour gouverner ce prince, dont le caractère n'était point de se prendre par la complaisance ; pour cela, il faut connaître les hommes. Les impériaux ne l'avaient jamais tenu que par la hauteur. Une conduite opposée donnait toujours le dessus à tous les fripons accoutumés à vendre, à tromper et à voler ce prince naturellement très bon et très doux.

Il pressa le maréchal de Villars de s'approcher de lui le plus promptement qu'il serait possible, et nous avons dit que le dessein de ce général était de prendre Villingen. Il ne lui fallait pas dix jours pour se rendre maître de cette petite ville et de quelques autres, pendant que ses troupes se raccommoderaient par un repos qui leur était indispensablement nécessaire.

Ces places que l'on aurait pu très aisément fortifier, et déjà fermées de remparts et de bonnes murailles, auraient assuré une communication solide avec la France. Mais le maréchal de Villars, pressé vivement, sacrifia le parti le plus sage à l'intention de ne pas contrarier l'électeur, surtout après l'opinion que le comte de Monasterol avait voulu donner au roi et à son maître que le maréchal de Villars aurait peu de déférence pour lui.

L'électeur envoya courrier sur courrier au maréchal pour le presser de se rendre auprès de lui. Il lui donna rendez-vous à Riedlingen, et ce prince avait si grande envie de le voir qu'il

s'avança deux lieues au delà de cette petite ville. Dès qu'il l'aperçut, il courut au-devant de lui avec tant de précipitation que le maréchal de Villars, qui voulait descendre de cheval, ne le put, et ce prince l'embrassa si vivement que peu s'en fallut qu'ils ne tombassent tous deux de dessus leurs chevaux.

Les premiers discours ne furent que des remerciements de la part de l'électeur. Il reconnut qu'il devait au maréchal de Villars son salut, celui de ses états, de sa femme, de tous les princes ses enfants, et qu'enfin toute la maison de Bavière était perdue sans lui.

Ils dînèrent ensemble. L'électeur se mit dans un fauteuil, mais toutes les autres chaises étaient égales pour le maréchal et pour les gentils-hommes de l'électeur. Le maréchal de Villars avait déjà fait connaître au roi qu'il se compterait pour rien, mais que c'était à Sa Majesté à décider sur le traitement que l'on devait à un maréchal de France, général de ses armées, qui était au milieu

de l'Empire ; qu'il se croyait obligé de dire à Sa Majesté qu'étant autrefois avec le comte de Saint-Géran, simple colonel, mais envoyé du roi auprès de l'électeur de Brandebourg, quand ce comte mangeait avec ce prince, deux chambellans de l'électeur portaient du buffet, portant chacun un bassin et une aiguière de vermeil doré pour présenter à laver en même temps à l'électeur et à l'envoyé du roi ; que le caractère de maréchal de France à la tête des armées exigeait quelques honneurs, mais que c'était à Sa Majesté à les prescrire. Le roi trouva très justes les raisons du maréchal de Villars, et lui écrivit qu'il devait demander un autre traitement. Mais, comme le maréchal avait des matières plus importantes à traiter avec l'électeur, il prit sur lui de sacrifier le cérémonial ; conduite bien différente de celle qu'il aurait pu prendre [86]. Nous dirons à cette occasion que l'électeur, racontant au maréchal de Villars les mauvais traitements qu'il avait reçus des généraux de l'empereur, lui dit qu'ils avaient por-

té si loin la hauteur avec lui qu'ils disaient qu'il n'était pas trop bon pour panser les chevaux de l'empereur, ni l'électrice trop bonne pour frotter les chambres de l'impératrice. Paroles qui, comme elles le devaient, causèrent la plus grande surprise au maréchal.

L'électeur pressa encore le maréchal de Vilers de marcher en avant, sous prétexte d'attaquer le comte de Styrum. Mais le maréchal lui fit voir clairement que cette vue était fausse et qu'il ne convenait pas de la préférer à la nécessité d'occuper des places qui assuraient une communication avec la France, pendant que la cavalerie prendrait trois semaines de repos indispensablement nécessaire, et que ce dernier avantage était bien plus utile que de pousser Styrum, qui avait le temps de se retirer. Cependant le maréchal demanda à l'électeur quelques heures pour réfléchir sur les divers partis que l'on pourrait prendre. Il se retira dans sa chambre pour y travailler, et trouva Ricous [87] qui l'attendait. Il commença



par lui marquer sa peine de voir l'électeur déterminé à des partis qui, certainement, n'étaient pas convenables. Ricous dit que c'était Monasterol qui les conseillait [88]. « Et comment le savez-vous ? » lui dit le maréchal. Ricous lui conta naturellement que, d'ordinaire, l'électeur, par un air de confiance, lui lisait toujours les lettres qu'il recevait, mais que, s'étant souvent aperçu que ce prince lui lisait ce qui n'était pas, il commençait, au lieu de l'écouter, par lire le revers des lettres, et que, dans la dernière que Monasterol lui écrivait, il avait lu qu'il fallait joindre incessamment l'armée du roi, par la raison que le maréchal de Villars avait commencé par faire des impositions pour le roi à tout le pays de Wirtemberg, et que, quand l'armée de France serait jointe, ce serait à l'électeur à faire lui-même les impositions. Ses ministres avaient grand intérêt d'en être les maîtres, d'autant plus qu'ils imposaient peu pour leur prince et se ménageaient pour eux-mêmes des pots-de-vin considérables.

Sur cela, le maréchal de Villars manda au roi ce qu'il avait eu l'honneur de lui mander plus d'une fois, c'est que l'intérêt des gens de l'électeur ruinerait toujours ceux de Sa Majesté et de leur maître.

Ricous dit encore au maréchal ce que celui-ci avait bien jugé sur les démarches de l'électeur, c'est que, depuis la prise d'Ulm et la nouvelle de celle de Landau par le roi des Romains, il avait toujours hésité s'il se raccommoderait avec l'empereur ou s'il continuerait la guerre, même dans le temps que l'on avait forcé les montagnes Noires.

Le comte d'Arco fit le même aveu au maréchal de Villars et lui dit que, lorsqu'il avait attaqué Styrum malgré l'électeur, ce prince lui avait dit : « Vous voulez attaquer Styrum ; si vous ne le battez pas, que deviendront la Bavière, ma femme et mes enfants ? » Qu'il lui avait répondu : « C'est à quoi il fallait songer avant que de commencer la guerre, mais si vous ne battez pas Styrum il va se

rendre maître de Ratisbonne et vous êtes perdu. » Qu'enfin sur cela, l'électeur lui avait dit : « Faites ce que vous voudrez. »

Le maréchal de Villars manda au roi que l'électeur devait à Monasterol 900,000 francs d'argent gagné au jeu, 1,200,000 au comte d'Arco, autant à Bombarde [89] et des sommes très considérables à d'autres fripons qui servaient ce prince ; que tous ces gens-là n'étaient occupés qu'à se faire payer sur les contributions, et qu'ils porteraient le plus grand désordre dans les impositions. Aussi l'électeur commença par vouloir mettre sous sa protection une infinité de pays, qui payaient des contributions secrètes à ses ministres et à son général, et surtout à Monasterol. Dès lors, le maréchal de Villars prévint des divisions inévitables avec ce prince, si le roi ne l'autorisait au point de pouvoir éloigner de l'électeur ceux qui n'avaient d'autre objet que de le voler et de le vendre aux Autrichiens. C'est ce que nous verrons dans le cours de cette campagne, qui pou-

vait décider du sort de l'Empire, si les projets du maréchal avaient été suivis.

Il ne fut pas difficile de faire voir à l'électeur que c'était une fausse démarche que celle d'aller chercher Styrum. Ce prince convint qu'il n'était pas à portée que l'on pût espérer le joindre, puisqu'il n'avait jamais marché à Balinghen [90]. On examina donc ce qu'il y avait de plus important à faire, et tout roula sur deux principaux objets qui, dans les commencements, exigeaient les mêmes dispositions.

Le premier regardait l'Autriche et le second le Tyrol, pour établir une communication facile avec les armées des couronnes en Italie, et pour cela il fallait également attaquer Passau.

Le maréchal de Villars résolut donc, pour cacher ce dessein le plus longtemps qu'il serait possible, d'étendre ses troupes par quartiers jusqu'à Ulm, comme si sa première attention eût été uniquement de rétablir la cavalerie qui avait grand besoin de repos. Il fut arrêté ensuite que l'électeur

irait passer ce temps-là à Munich, que toutes les troupes bavaroises s'étendraient depuis Ulm, le long du Danube, jusqu'à Ratisbonne, et que, vers le 1<sup>er</sup> juin, toute l'infanterie de l'électeur et un détachement considérable de celle du maréchal de Villars s'embarqueraient sur tous les bateaux que l'on avait, dans toutes les villes, le long du Danube jusqu'à Ratisbonne, et qu'elles descendraient sur Passau, aussi bien que les troupes que l'électeur avait dans la Bavière sur la rivière de l'Inn, avec tout l'équipage d'artillerie nécessaire qui était dans Braunau, place fortifiée sur l'Inn. Par l'exécution de ce projet, il était infaillible que l'on prendrait Passau en trois jours et ensuite la ville de Lints, qui n'était pas plus forte, d'où l'on descendait à Vienne en vingt-quatre heures.

Le maréchal de Villars, qui venait de passer trois ans dans cette capitale de l'empereur et de l'Empire, connaissait mieux que personne toutes les facilités de faire cette conquête, et nous verrons, dans la suite de ces mémoires, que l'empe-

reur Léopold en croyait la perte si infaillible qu'il fut sur le point d'en sortir et qu'il en proposa le dessein au prince Eugène ; c'est ce dernier qui le déclara à Rastat au maréchal de Villars, en présence des sieurs de Saint-Frémont, de Broglie, Contade et de plusieurs autres officiers généraux et principaux, qui étaient auprès du maréchal.

La conquête de Vienne paraissait donc infaillible alors. Le maréchal de Villars, qui ne s'est jamais consolé du malheur de n'avoir pu rendre à son maître un service si éclatant, et tout à la fois si glorieux pour lui-même, n'a pu pardonner à Monasterol d'avoir rompu un si grand projet [91].

Si l'on eût trouvé des difficultés dans ce dessein, obstacles cependant auxquels il n'y avait aucune apparence, l'électeur attaquait Couvestain [92] dans le Tyrol, pendant que M. de Vendôme occupait la ville de Trente et par conséquent le peu de troupes que l'empereur avait en Italie était forcé de l'abandonner, pour venir à la défense de l'Autriche.

On avait, outre cela, diverses intelligences en Bohême, où la plupart des peuples et des seigneurs étaient prêts à se soulever. Et enfin la révolte de Hongrie par le prince Ragotsky et Berge-ny [93] était dans sa force.

Pendant ces mouvements sur le Danube, le maréchal de Villars devait avec son armée se tenir entre Dilingen et Donavert et observer les mouvements de l'armée de l'empereur à la tête de laquelle se rendit le prince de Bade. Celui-ci, n'ayant ni places, ni bateaux sur le Danube, ne pouvait marcher au secours de Vienne avec son armée que lentement, et, la tenant ensemble, pendant que le maréchal de Villars faisait descendre par le Danube, dont il était le maître, toute l'infanterie et toutes les munitions de guerre. Ainsi, couvert du Danube, il observait les mouvements du prince de Bade, obligé, comme nous l'avons dit, de marcher avec toutes ses forces en front de bandière, parce que, s'il les avait séparées pour la commodité et pour la diligence de la marche,

le maréchal de Villars, maître des places et des ponts sur le Danube, pouvait passer cette rivière et les attaquer séparées. On sait que les îles du Danube vis-à-vis de Vienne et ce que l'on appelle Leopoldstat une fois occupés, tout secours est impossible.

Telles étaient les dispositions du maréchal de Villars le 12 mai 1703. Le seul comte d'Arco, général, avait eu part à ce conseil. L'importance du secret porta le maréchal à prier l'électeur de n'en donner connaissance à personne, et lui-même n'en communiqua rien au comte Dubourg, qui cependant était le premier dans sa confiance [94].

Le maréchal de Villars reçut alors à Meskirk deux députations du corps helvétique, qui par la première le priaient de vouloir bien ne pas attaquer Lindau, et qui par la seconde demandait la même grâce pour toutes les places qui avoisinent ses frontières. Mais le maréchal de Villars, accoutumé à ne pas donner aux Suisses des réponses bien



décisives, se réserva de faire, sans blesser la neutralité, les conquêtes qui lui seraient nécessaires.

En se séparant de l'électeur, il lui demanda, pour la seconde fois, un secret si bien gardé pour leurs projets qu'ils ne fussent connus que de lui et de son général, parce que, en effet, c'est le secret seul qui fait souvent réussir les plus grands desseins, comme c'est lui qui fait manquer les plus petits quand on le divulgue. L'électeur ne put garder le sien avec Monasterol qui avait grand empire sur son esprit, et le maréchal de Villars apprit avec une très vive peine qu'il était déjà publié à Ulm que l'on devait embarquer l'infanterie, ce qui marquait évidemment le dessein de descendre sur Passau.

Nous avons dit plus haut que Chamarante, ayant trouvé à Bregents des retranchements qu'il jugea difficiles à emporter, rejoignit l'armée sans avoir rien fait. Ainsi le maréchal de Villars fut très affligé d'être forcé de s'éloigner des frontières des Suisses, sans autre communication

qu'une garnison de 400 hommes qu'il laissa dans la petite ville de Ravensbourg. Il continua sa marche vers Ulm, après avoir entièrement rétabli sa cavalerie et retiré par la Suisse des officiers et quelques recrues, qui n'avaient pu joindre son armée dans le temps qu'elle avait forcé le passage des montagnes Noires.

La peine qu'il avait ressentie de voir son secret déjà divulgué par l'infidélité de ceux qui approchaient l'électeur fut suivie d'une plus vive encore. Ce fut le changement de ses projets causé par la même infidélité. L'électeur lui manda, par une lettre du 26 mai, qu'il ne pouvait plus marcher vers Passau, parce qu'il était obligé d'aller secourir le château de Rotemberg [95] que Styrum voulait attaquer.

Le dessein de marcher à Vienne ou d'attaquer le Tyrol, manqué par la prétendue nécessité de secourir un château non attaqué, mit au désespoir le maréchal. Il envoya tout aussitôt le comte Dubourg à Munich pour ramener l'électeur aux vues

solides et continua sa marche, espérant que cet officier général, qui jusque-là n'avait eu aucune connaissance du grand projet, obligerait l'électeur à continuer d'y donner les mains.

Il écrivit au général d'Arco et au Sr de Ricous pour les presser d'agir conjointement avec le comte Dubourg, pour attaquer l'Autriche. Mais à ce dessein, qui était le plus solide et le meilleur à tous égards, l'électeur préféra celui d'attaquer le Tyrol, et connut combien celui de marcher à Nuremberg était faux, puisque l'on apprit dans le moment que les ennemis y avaient fait entrer 6,000 hommes. Mais le maréchal avait déjà représenté à l'électeur que l'entreprise de Nuremberg était également dangereuse, soit qu'elle réussit, soit qu'elle ne réussit pas. Si elle ne réussissait pas, il était toujours malheureux d'entreprendre et de manquer son dessein. Si elle réussissait, il fallait laisser 12,000 hommes de troupes pour conserver la plus grande ville de l'Empire sans citadelle, et par là s'affaiblir au point d'être infé-

rieurs en campagne. Enfin l'électeur se détermina au Tyrol, le moins bon des deux projets, puisque celui d'attaquer Passau, Lintz et l'Autriche ébranlait l'Empire et chassait l'empereur de sa capitale.

Mais l'électeur était environné de gens gagnés par l'empereur, il ne perdait pas même l'espérance de faire avec lui un accommodement avantageux, et peut-être qu'il l'aurait fait, si les généraux et les ministres de l'empereur n'en avaient pas laissé perdre les moments favorables, en lui imposant une loi trop dure, lorsqu'ils comptaient la jonction impossible, et avant que le passage des montagnes Noires eût été forcé.

Le maréchal de Villars écrivit une longue lettre au roi, le 17 juin [96], et lui envoya son premier secrétaire pour l'informer encore plus exactement de sa situation. Par cette dépêche, il expliquait à Sa Majesté combien il avait cru possible le siège de Vienne, et combien il était persuadé que l'empereur n'aurait pu l'empêcher. Aussi, nous avons déjà remarqué, et on le verra encore

dans la suite de ces mémoires, que le prince Eugène avait avoué au maréchal de Villars que lui-même il comptait Vienne perdue, si ce général y avait marché alors.

Le 19 juin, le maréchal de Villars apprit que le prince de Bade, ayant abandonné le Rhin, avait joint le comte de Styrum avec la plus grande partie de ses forces, et qu'ainsi fortifié de toutes les troupes qu'avait le comte de Schlick et de 6,000 Saxons, son armée était de plus de 40,000 hommes. Le Rhin abandonné, M. le duc de Bourgogne était le maître d'entreprendre tout ce qu'il voudrait contre la frontière d'Allemagne. Le maréchal de Villars pressait pour Fribourg, afin d'avoir une communication assurée avec la France. Mais le maréchal de Tallard conclut pour le siège de Brisach, et M. de Vendôme, de son côté, avec 70,000 hommes, tant des troupes du roi que de celles du Milanez et de M. le duc de Savoie, se contentait, ainsi qu'il paraissait par ses lettres, d'embarrasser les restes de l'armée de

l'empereur que le prince Eugène avait abandonnée en Italie, et qui n'était pas de 18,000 hommes, pendant que le maréchal de Villars soutenait toutes les forces de l'empereur avec une armée de 25,000 hommes seulement. Il avait bien prévu, avant que de forcer les montagnes, que, dès qu'il serait dans l'Empire, les généraux du roi en Italie et sur le Rhin seraient plus occupés de leurs vues particulières que de la générale, qui allait à pousser la guerre dans l'Empire, et à assurer les communications. Il pouvait sans doute demeurer à la tête des principales forces du roi sur le Rhin, et envoyer à l'électeur un détachement de son armée; mais son intérêt particulier ne l'ayant jamais occupé, il lui préféra celui de l'État. Ainsi les généraux français, songeant à de petits avantages qui roulaient sur eux, manquèrent les plus grandes occasions, et l'électeur de Bavière, de son côté, s'opposant à toutes les vues solides, le maréchal ne fut jamais le maître de conduire, suivant les siennes, une guerre qui pouvait asservir l'Em-

pire et forcer l'empereur aux plus dures conditions de paix.

Le maréchal de Villars apprit, le 20 juin, par un courrier de l'électeur, qu'il s'était rendu maître de Couvestein par une aventure bien heureuse. Le gouverneur ayant voulu faire brûler quelques maisons qui avoisinaient la ville, le feu de ces maisons se communiqua à la ville, et de la ville au château. Un ingénieur français, nommé Desventes, homme d'esprit et très hardi, s'aperçut du désordre que causait cet embrasement, et qu'une tour voisine des flammes n'était pas gardée. Il demanda 50 grenadiers, qui, grimpant les uns sur les autres, gagnèrent la tour, et, de là, entrèrent dans le château. L'électeur manda qu'il attribuait ce bonheur à la fortune du maréchal. Cet avantage était considérable, parce que la conquête de cette place, très bonne en elle-même, ouvrait le Tyrol, laissait à l'électeur la liberté de marcher à Inspruck, sa capitale, et assurait la conquête de tout le pays.

Ce même jour, le maréchal apprit que le prince de Bade, avec le général Styrum et toutes leurs forces, devaient marcher à lui. Il pressait sans cesse la cour [97] de donner des ordres précis au maréchal de Tallard pour établir une communication. Le roi l'ordonna et lui manda que le maréchal de Tallard devait attaquer les lignes de Bihel et marcher au Necre; mais nous avons déjà dit qu'il préféra le siège de Brisach, entreprise inutile dans la conjoncture présente, et qui laissait aux ennemis le temps et les moyens de sauver l'empereur sur le point de sa perte. Le maréchal de Villars représenta, par une infinité de raisons, que tout ce qu'il pouvait faire sans communication serait comme le soleil de mars, qui émeut et ne résout pas; que ce grand corps de l'Empire, ayant le temps de se reconnaître, ferait les derniers efforts, et que ses périls présents, ranimant tous les États qui le composent, rendraient, si l'on ne profitait des moments précieux, tout à fait impossibles des projets dont l'exécution était in-



faillible dans le moment présent. Mais M. de Vendôme, qui n'avait jamais assez de troupes pour ne rien faire, et le maréchal de Tallard, qui voulait faire prendre une place à M. le duc de Bourgogne, furent crus malgré les raisons solides du maréchal de Villars.

L'électeur de Bavière prit le château de Rotenberg [98] et s'assura de tous les passages du Tyrol.

Le 28 juin, le maréchal de Villars apprit que le prince de Bade était campé avec toutes ses forces dans la plaine de Languenau [99]. Il prit toutes les précautions possibles pour empêcher l'ennemi de lui pouvoir dérober un passage sur le Danube. Pour cela, il envoya un corps à hauteur d'Ulm, et des partis continuels le long de ce fleuve. Il avertit en même temps l'électeur de l'inquiétude où il était pour Augsbourg et pour Ratisbonne. De ces deux grandes villes, la dernière était gardée par les troupes de ce prince, mais en petite quantité. Et, pour la sûreté de l'autre, l'électeur n'avait que deux conseillers pour otages de la fidélité des ha-

bitants. Le maréchal fit tous ses efforts pour engager ce prince à y mettre au moins 500 hommes de pied, qui fussent maîtres d'une porte de la ville, laquelle pouvait se garder contre le dedans et le dehors ; il lui fit sentir que cette précaution suffisait, puisque, tant que cette riche bourgeoisie aurait à craindre que les Français ne pussent entrer par une porte, si elle en livrait une aux impériaux, elle ne voudrait pas s'exposer à voir une bataille dans la rue des Orfèvres, où elle avait de grandes richesses. Mais ces remontrances furent inutiles, et les ministres de l'électeur, vendus à ceux de l'empereur, l'empêchèrent toujours de suivre le conseil du maréchal de Villars.

Le dernier juin, le prince de Bade vint camper avec toutes ses forces sur la petite rivière de Brents. Le maréchal de Villars était très avantageusement campé, sa gauche à Lauingen, petite ville sur le Danube, fermée de très bonnes murailles de cinq pieds d'épaisseur avec un double fossé, sa droite à Dilingen, autre ville plus consi-

dérable sur le Danube, et dont les murailles étaient meilleures encore que celles de Lauingen. Un petit ruisseau couvrait le front de son camp presque entier.

Les ennemis publiaient qu'ils venaient attaquer le maréchal de Villars, qui, de son côté, le désirait fort, étant bien assuré de la bonté de son poste. Aussi, pour leur en donner l'envie, le jour d'après qu'ils furent campés en présence, il occupa et fit retrancher la nuit un petit village au delà du ruisseau qui couvrait son camp. Ce petit village, quoique séparé par le ruisseau, était flanqué par la droite et par la gauche des retranchements de son camp, en sorte que, pour l'attaquer, il fallait que les ennemis marchassent en bataille sous le feu du mousquet de tous ses retranchements. Mais, comme ils publiaient qu'ils voulaient attaquer, il fut bien aise de les y provoquer en occupant un poste en avant.

Pendant ce temps-là, un colonel, nommé La Tour [100], que le maréchal de Villars avait en-

voyé à Donavert pour étendre les contributions, averti que 100 houssards des ennemis enlevaient les bestiaux de Donavert, sortit de la ville avec 150 chevaux pour les reprendre. À peine fut-il éloigné de mille pas qu'il fut investi par près de 2,000 hommes des ennemis. Il n'eut que le temps de s'enfermer dans un cimetière avec 50 hommes du régiment de Champagne et sa cavalerie. Les ennemis l'attaquèrent; il leur tua plus de 100 hommes et les obligea à se retirer. Toutes les troupes du roi avaient des succès heureux.

L'électeur marcha à Inspruck. Il envoya des détachements pour occuper Trente [101], et un autre pour attaquer Bregents et pour établir des communications assurées avec la France.

Cependant, le maréchal de Villars renouvelait ses vives instances auprès du roi pour déterminer MM. de Vendôme et de Tallard à soutenir la guerre de l'Empire, tant il était persuadé que, si elle était suivie avec tous les moyens qui dépendaient des généraux du roi, on forcerait l'empe-

reur à la paix. Cette vérité est démontrée si clairement dans toutes les dépêches du maréchal de Villars [102], et par l'événement, que l'on ne peut s'étonner assez qu'elle n'ait pas fait une vive impression. Au lieu de s'y rendre, les fautes auxquelles la faiblesse du ministre donna quelque lieu causèrent enfin la plupart des malheurs d'une guerre, qui n'a fini qu'en 1714, et qui pouvait être terminée dans cette année 1703.

Le prince de Bade marcha, le 3 juillet, avec toute son armée à la portée du canon de celle du maréchal de Villars, et, après avoir demeuré en bataille près de trois heures, il rentra dans son camp. Les prisonniers et déserteurs disaient qu'afin de pouvoir attaquer avec succès, on attendait le corps commandé par le marquis de Bareit.

L'électeur de Bavière prit encore trois châteaux très forts dans le Tyrol, et, par ces conquêtes, la Bavière se trouva hors de toute inquiétude pour les contributions que les impériaux pouvaient imposer généralement partout.

Le 13 juillet, le marquis de Bareit approcha de Donavert avec un corps de 10,000 hommes, et mena avec lui des pièces de batterie tirées de Nuremberg.

Plusieurs généraux de l'armée du roi présentèrent le maréchal de Villars de repasser le Danube; mais il connaissait trop bien l'importance et la bonté de son poste pour se déterminer à un parti si faible. Outre que, par sa situation, il occupait quatre villes qui lui donnaient de grandes subsistances, et qu'il aurait fallu les abandonner aux ennemis, dont les forces augmentaient tous les jours, le maréchal eut lieu de croire, dès le 16 de juillet, qu'ils ne songeaient plus à l'attaquer, puisqu'ils commençaient des retranchements, ce qui marquait un dessein de se séparer.

Sur cela, il fit de nouvelles instances à l'électeur pour l'engager à s'assurer d'Augsbourg autrement que par les deux otages, et pour faire venir à Ratisbonne les troupes qu'il avait très inutilement dans le Haut-Palatinat. L'électeur le crut

sur le second point, mais il fut impossible de gagner le premier. Le maréchal de Villars fit remonter le corps que commandait M. de Légal [103] au-dessus d'Ulm pour défendre le passage de l'Iller, Il lui envoya le sieur du Héron, brigadier de dragons, homme d'un très grand courage, de beaucoup d'ardeur, soutenue d'ambition, et qui, élevé conseiller au Parlement de Rouen, avait plus d'esprit de guerre que l'on n'en pouvait attendre de son peu d'expérience.

Le maréchal de Villars reçut une lettre du 24 juillet, par laquelle l'électeur lui manda que les paysans du Tyrol, soutenus de quelques troupes réglées, avaient voulu attaquer ses postes, et le couper entre Inspruck et la montagne de Brenner qu'il fallait occuper pour assurer la jonction avec M. de Vendôme, mais qu'il avait battu ces troupes ramassées et conservé la communication, attendant toujours des nouvelles de M. de Vendôme, qui, selon les apparences, avançait de son côté [104].

Par sa réponse, le maréchal exhorta l'électeur à traiter ces paysans avec la dernière sévérité, à faire brûler la ville de Hal, qui s'était révoltée la première, qui avait égorgé le comte de Verita qui y commandait avec tout ce qu'il avait de troupes, et jusqu'aux malades mêmes. La raison de guerre et toute sorte de justice exigeaient en effet que l'on fit de rigoureux exemples sur des peuples qui, soumis et bien traités, violent leurs serments et commettent les plus odieuses cruautés.

Cependant, le maréchal de Villars voyait avec une peine extrême que, depuis le 1<sup>er</sup> mai qu'il avait forcé les passages des montagnes Noires jusqu'à la fin de juillet, le maréchal de Tallard, qui avait 60 bataillons et près de 100 escadrons, n'avait rien fait. Les moments étaient précieux, et le prince de Bade, ayant abandonné le Rhin, n'était occupé qu'à chercher les moyens d'accabler l'armée du maréchal de Villars, qui, plein de confiance sur la bonté de son poste et sur la fermeté de ses troupes, donnait à l'électeur tout le



temps qu'il pouvait désirer pour assurer la communication avec l'Italie, puisque le maréchal de Tallard ne voulait pas songer à celle du Rhin avec le maréchal de Villars, dont l'armée, toujours en présence du prince de Bade, donnait lieu à des escarmouches continuelles.

Le maréchal de Villars les permettait volontiers : premièrement, parce qu'elles étaient toutes heureuses ; il y en avait même eu de si considérables, qu'un escadron de cuirassiers de l'empereur, s'étant avancé pour les soutenir, fut battu par ceux de France, qui prirent un étendard. D'ailleurs, étant bien retranché, il était bien convaincu qu'il n'embarquerait d'affaire qu'autant qu'il le voudrait. Enfin, son poste dominant la plaine où se passaient les escarmouches, il était assuré de faire perdre bien du monde aux ennemis s'ils s'en approchaient trop.

Le comte de la Tour (dont on a déjà parlé [105]) étant campé à Munderking avec un corps de 5,000 à 6,000 hommes des meilleures troupes

de l'empereur, le maréchal de Villars fut informé qu'on pouvait l'attaquer avec avantage, si l'on trouvait moyen d'avancer sur son camp avec assez de secret et de diligence pour le surprendre. Il ordonna donc à M. de Légal, campé à Offenhause sur l'Iller, de prendre des mesures, afin que M. du Héron [106], qui avait un petit corps à deux lieues de là, et qu'un détachement qu'on pouvait tirer d'Ulm, commandé par le sieur de Fonbausard [107], brigadier, marchant la nuit par des routes différentes, pussent arriver, à une heure marquée, à portée de ce camp des ennemis. Ces trois officiers généraux se conduisirent si bien qu'ils arrivèrent à une lieue de l'ennemi, sans qu'il en fût averti. Mais, le jour les ayant surpris à une demi-lieue du camp, les ennemis eurent le loisir de se mettre en bataille. On trouva même un petit ruisseau, dont ils commencèrent à rompre le pont, ce qui retarda la marche. Un lieutenant-colonel de cavalerie, nommé Bosot, très vaillant homme, et qui avait la tête de tout, fit rétablir ce

pont sous le feu de l'infanterie, et battit ceux qui le défendaient.

Cependant, du Héron se mit en bataille sur la gauche du pont, et L'Ille du Vigier, brigadier de cavalerie, forma la droite dans le temps même que M. de Légal passait avec son infanterie commandée par le marquis de Montgallard, brigadier d'infanterie. Les ennemis vinrent à la charge avec beaucoup de valeur, et le combat fut très rude et très long. Mais, enfin, la fermeté des troupes du roi l'emporta après plusieurs charges, et les ennemis furent entièrement renversés dans le Danube, que Rodemack, lieutenant-colonel du régiment de Choiseuil, passa après eux. Le brigadier du Héron, d'un mérite très distingué, à la valeur et à la sage conduite duquel on dut principalement cet heureux succès, quoique blessé d'un coup au travers du corps, et dont il mourut quinze jours après, rallia les troupes plusieurs fois et renversa enfin la droite des ennemis. M. de Légal, commandant en chef, fit très bien son devoir, mais la

joie du maréchal de Villars fut véritablement tempérée par la perte de M. du Héron, qui lui était très attaché, et dont la valeur et les talents lui étaient d'une grande utilité.

Le prince Maximilien d'Hanover, frère de l'électeur, fut tué dans ce combat, et même on ne retrouva pas son corps. On prit onze étendards aux ennemis avec deux paires de timbales, et ce corps fut entièrement défait. Par là, les desseins qu'avait faits le prince de Bade de passer l'Iller furent retardés de quelques jours, et, comme les ennemis répandaient dans l'Empire que l'armée du maréchal de Villars était assiégée dans son camp, il dit : « Je fais au moins de belles sorties, puisque, dès qu'un corps d'armée de l'empereur ose passer le Danube, à quinze lieues de moi, il est renversé dans ce fleuve. »

Ce succès, heureux déjà pour tant de raisons, l'était encore parce qu'il donnait quelques jours à l'électeur pour attendre des nouvelles de M. de Vendôme pour la communication avec l'Italie. Le

maréchal de Villars, quoique pressé par une armée de la moitié plus forte que la sienne, et commandée par le prince de Bade, ne voulait pas que M. de Vendôme ou l'électeur pussent dire : « Il ne nous a pas donné le temps d'achever une jonction si heureusement commencée. »

Il pressa encore l'électeur de s'assurer d'une porte de la ville d'Augsbourg, et ce fut pour la quatrième fois que, par sa lettre du 3 août [108], il lui répéta que, si un corps de 3,000 ou 4,000 chevaux, prenant ses derrières, ce qui était très facile, entrait dans Augsbourg, et que les paysans du Tyrol, qui paraissaient si animés contre l'électeur, y envoyaient quelques hommes, il faudrait, préférablement à tout autre dessein, reprendre cette place, et que, par conséquent, on serait forcé d'abandonner le Danube.

Le maréchal de Villars envoya, le 6 d'août, un de ses aides de camp, nommé Roideau, homme très sensé, porter au roi la nouvelle de la défaite du comte de la Tour, et pour presser encore la

marche du maréchal de Tallard. Il représentait à Sa Majesté qu'il était nécessaire que les ordres qu'elle donnerait au maréchal de Tallard fussent si précis, qu'il ne différât pas d'un moment l'attaque de Villingen; et il fit voir, par les raisons les plus évidentes, que, si l'on n'établissait pas une communication, ce qui dépendait du maréchal de Tallard depuis plus de trois mois, on perdrait l'avantage des succès précédents.

Il est aisé de juger, en effet, que l'inaction du maréchal de Tallard depuis le 1<sup>er</sup> mai jusqu'au 15 août, et celle de M. de Vendôme, dont la marche vers le Tyrol était si lente qu'on pouvait l'appeler inaction, mettaient le maréchal au désespoir, en lui faisant perdre l'occasion des plus magnifiques conquêtes. D'autant plus que la révolte de Hongrie se fortifiait à tel point, que l'on pouvait compter qu'une marche vers l'Autriche y aurait attiré 30,000 Hongrois.

Il arriva alors que les commandants que l'électeur avait mis dans les châteaux de Rotem-

berg, et de la ville d'Ehrenberg, se rendirent aux paysans du Tyrol, qui n'avaient pas une seule pièce d'artillerie. Ces châteaux étaient néanmoins excellents. Dans celui d'Ehrenberg, il y avait 40 pièces de canon de fonte et 40,000 sacs de blé ou de farine que le commandant rendit aux impériaux. On apprit, dans le même temps, que l'électeur se retirait d'Inspruck, et qu'il abandonnait le Tyrol sans aucune contribution, quoiqu'il pût aisément en tirer plus de 500,000 écus. Cette démarche était l'effet des présents faits à ses ministres et à ses généraux. Enfin, ce prince abandonna le Tyrol, et, dès là, toute espérance de jonction avec M. de Vendôme, dont l'inaction jusqu'au 20 juillet causa tout le renversement de ce premier projet. Effectivement, s'il s'était ébranlé dans le temps que l'on se rendit maître du Tyrol avec plus de bonheur qu'on ne pouvait en espérer, la jonction était aussi facile que d'envoyer un courrier de Paris à Orléans [109].

L'électeur, ayant eu avis qu'un corps de ses troupes, commandé par le comte de Tattenbach, avait été battu par les impériaux près de Schar-ding, envoya une partie de celles qui étaient auprès de lui pour couvrir la Bavière vers le Danube, et se rendit à Munich. Il manda au maréchal de Villars qu'il était forcé de s'éloigner du Tyrol, et de pourvoir à la sûreté de ses états, craignant pour Ratisbonne. Le maréchal prit toutes les mesures possibles pour mettre cette ville et toute l'étendue du Danube jusqu'au-dessus d'Ulm hors d'atteinte à l'ennemi. Mais les nouveaux ouvrages que fit faire le prince de Bade pour fortifier son camp devant celui du maréchal de Villars marquaient un dessein formé de se séparer. Le maréchal fut informé d'ailleurs que le prince de Bade rassemblait tous les chariots du pays, et avait ses ponts de bateaux sur des haquets prêts à marcher. Sur cet avis, il fit savoir à l'électeur, qui était à Munich, qu'il fallait s'attendre à un mouvement très prochain du prince de Bade ; que Ratisbonne



était en sûreté, mais qu'il craignait toujours pour Augsbourg.

Le prince de Bade s'ébranla enfin le 23 août, et suivit un détachement que commandait le comte de la Tour, qui marchait vers le haut de l'Iller. Comme ce mouvement ne pouvait regarder qu'Augsbourg, le maréchal de Villars poussa encore une fois l'électeur à s'assurer d'une porte de cette ville ; mais cette instance ne fut pas plus heureuse que les précédentes.

Dès que le prince de Bade fut séparé de l'armée qui était devant le camp du maréchal de Villars, celui-ci, voyant la sienne plus nombreuse, fit ce qui dépendait de lui pour engager cette armée au combat. Il sortit de son camp et poussa les gardes de cavalerie jusque dans les redoutes. L'ennemi se mit en bataille derrière ses retranchements, dont il ne voulait pas sortir. Il ne fut donc plus question que de tâcher à combattre le prince de Bade, qui s'éloignait avec son armée, et marchait vers le haut de l'Iller après avoir ras-

semblé toutes les forces qu'il attendait de tout l'Empire et de la Hollande.

Sur cette marche, le maréchal de Villars, qui ne pouvait que par une bataille sortir de la fâcheuse situation où le mettait l'augmentation des ennemis, cherchait les occasions de la donner. N'ayant pu l'engager avec l'armée campée et retranchée devant lui, commandée par le maréchal de Styrum, il prit les mesures qui dépendaient de lui pour combattre le prince de Bade lorsqu'il passerait le Danube ou l'Iller. Pour cela, il fit avancer au-dessus d'Ulm le corps de M. de Légal et le fit soutenir par le comte Dubourg avec 30 escadrons, trois brigades d'infanterie et une brigade d'artillerie. Il pressa encore une fois l'électeur de s'assurer d'Augsbourg [110]; c'était, comme on l'a vu, une instance renouvelée dans toutes ses lettres. Il le conjura aussi de sortir de Munich, où il pouvait facilement être ébranlé par les larmes de sa femme, de ses enfants et de tous ses peuples; car les impériaux étaient entrés dans

la Bavière du côté de Passau. Enfin, il pria ce prince de venir se mettre à la tête de l'armée du roi, dont l'envoyé auprès de lui, nommé Ricous, s'était tellement brouillé avec la cour de Bavière, que l'électeur écrivit au maréchal de Villars qu'il ne lui parlerait plus d'affaires [111].

Le maréchal de Villars manda aussi à M. le duc de Bourgogne que, par les difficultés que MM. de Vendôme et de Tallard, chacun de leur côté, apportaient à s'approcher de lui, ils avaient perdu quatre mois que les ennemis avaient employés à tirer des secours de l'électeur de Brandebourg, de celui d'Hanover, de Saxe et même de Hollande, et de régiments dont la levée n'avait été commencée que depuis qu'il était entré dans l'Empire.

Le maréchal de Villars, déterminé à combattre le prince de Bade, pressa l'électeur par divers courriers de le joindre incessamment ; les instants étaient précieux. Mais il fallait que ce prince amenât des troupes pour ne pas abandonner le camp

de Dillingen, et pour fortifier celles que le maréchal menait avec lui. Ce prince, par de mauvais prétextes, fut quatre jours à venir de Munich au camp du maréchal de Villars. Celui-ci le pria d'en partir brièvement, après qu'il y fut arrivé, pour aller joindre le comte Dubourg, qui avait déjà avancé sur la route que tenait le prince de Bade. L'électeur y consentit; mais il ne voulut partir que le lendemain, et il alla camper à trois lieues de Dillingen. Le maréchal de Villars s'approcha du comte Dubourg avec 20 escadrons, et envoya toute la nuit Verseilles, maréchal des logis de l'armée, pour hâter l'électeur de suivre, lui faisant dire que, pour lui, il répondait d'arrêter la marche du prince de Bade en s'approchant avec 50 escadrons, puisque ce prince marchait avec un grand attirail de bagages, d'artillerie et de pontons. Malgré ces vives instances, l'électeur refusa de s'avancer, et si opiniâtrement que la plupart des officiers généraux français le crurent accommodé, ou du moins traitant avec l'empereur, dont les

émisaires redoublaient continuellement leurs sollicitations pour ramener ce prince, déjà fort ébranlé par les larmes de sa femme, qui était très attachée à l'empereur.

Cependant le prince de Bade, qui pouvait être attaqué dans sa marche, passa l'Iller tranquillement, et, lorsque la tête de l'armée du roi approchait de la ville d'Augsbourg, l'électeur eut la cruelle douleur de voir la tête des troupes du prince de Bade entrer dans cette ville [112].

Les obstacles que l'électeur apportait sans cesse à l'exécution des plus grands et des plus sages projets, l'opiniâtreté avec laquelle il avait empêché d'attaquer le prince de Bade, son opposition à s'assurer d'Augsbourg quand il avait dépendu de lui de le faire, son inconstance sur le projet de marcher à Passau, qui était la perte de l'empereur, malgré le consentement qu'il y avait donné d'abord, tout cela réuni dégoûta si fort le maréchal de Villars, et à tel point, qu'il demanda son congé avec la plus grande instance, ne vou-

lant point sacrifier sa gloire à toutes les fausses démarches qu'il était forcé de faire, et à l'impossibilité de détacher ce prince des traîtres qui n'étaient chaque jour occupés qu'à le vendre à l'empereur [113].

Augsbourg occupé par l'armée du prince de Bade, le seul parti qui pouvait sauver l'armée du roi était de marcher vers Ulm pour assurer la jonction du maréchal de Tallard. L'électeur approuva ce dessein, puis en différa l'exécution et pressa le maréchal de mettre son armée entière dans la Bavière. Ce dessein, pernicieux en lui-même, ne pouvait avoir d'autre motif que de traiter avec l'empereur aux dépens de l'armée du roi. Le maréchal le rejeta hautement, et voyant l'électeur troublé lui dit : « Voulez-vous suivre vos engagements avec le roi ? » Il répondit : « Jusqu'à la mort. » — « Eh bien, lui répliqua le maréchal de Villars, il faut nous tirer par un grand coup de la situation où nous sommes. Mais gardez-moi le secret, mieux que vous n'avez fait jus-

qu'ici. Vous avez trente-trois bataillons, le roi en a cinquante ; vous avez quarante-cinq escadrons et le roi soixante : faisons deux armées. On peut se poster de manière à couvrir la Bavière avec l'une : que l'autre marche vers l'Autriche ; vous y verrez arriver trente mille révoltés de Hongrie. Alors, il faudra qu'une armée des ennemis coure à la défense de l'Autriche, et, pendant ce temps-là, M. le duc de Bourgogne, qui a pris Brisach et qui n'a aucun ennemi devant lui, entrera dans l'Empire. » À ce discours, l'électeur embrassa le maréchal de Villars et lui dit : « C'est le Saint-Esprit qui vous inspire. » Mais le lendemain, s'étant ouvert à ses traîtres, il déclara qu'il ne ferait rien de ce qu'il avait pourtant approuvé la veille. Dès lors, tous les officiers français, voyant que ce prince ne voulait prendre aucun parti, crurent qu'il s'était accommodé avec l'empereur. Ce qui confirmait cette opinion, c'est que l'électeur ne fit point sortir l'électrice de Munich, comme il l'avait dit, et que le prince de Bade fit mettre en prison un

colonel dont le détachement avait fait quelques désordres dans la Bavière. Cette attention pour un électeur, qui avait attiré les François au milieu de l'Empire, était au moins très suspecte. Dans ces affreuses situations, l'électeur donna une musique au maréchal de Villars, divertissement auquel celui-ci ne pouvait guère être sensible. En sortant de cette musique, le maréchal reçut un courrier du sr de Péry [114], qui lui mandait que l'armée commandée par le maréchal de Styrum avait quitté son camp devant celui de l'armée du roi à Dilingen, et qu'elle marchait vers Donavert. Le maréchal de Villars, depuis plusieurs jours déterminé à combattre, à quelque prix que ce fût, la première des deux armées qui lui en donnerait l'occasion, espéra pouvoir joindre celle de Styrum avant qu'elle arrivât à Donavert. Dans le moment qu'il reçut la nouvelle du sr de Péry, il donna ordre à toute l'aile gauche de sa cavalerie de monter à cheval et alla retrouver l'électeur à la musique pour lui faire part de ce qu'il venait d'ap-



prendre et de la résolution qu'il avait prise de marcher sur-le-champ pour se rendre à Donavert, ajoutant à ce prince qu'il devait regarder l'occasion de combattre comme l'unique espérance de salut.

L'électeur voulut entrer alors dans de grands raisonnements. « Monseigneur, lui répondit le maréchal, vous savez ce que je pense depuis la malheureuse situation où nous sommes. Si j'ai manqué le prince de Bade dans sa marche, ce n'est pas ma faute ; je ne manquerai pas le maréchal de Styrum. Je supplie V. A. E. de faire mettre l'armée en marche dès qu'elle aura pris du pain, et de vouloir bien me suivre à Donavert. Si elle veut faire diligence, j'espère que nous pourrons combattre demain avant midi. »

Après ces mots, il sortit de la chambre de l'électeur et trouva sa cavalerie prête à marcher. Comme elle s'ébranlait, l'électeur, ayant monté à cheval, courut à lui pour l'arrêter, et le maréchal lui dit une dernière fois : « Je ne puis sauver l'ar-

mée du roi que par une bataille : je promets bien que je n'en manquerai pas l'occasion. » En même temps, il donna ordre au marquis de Lanion, lieutenant général, de marcher dès que le pain serait délivré, et il se rendit avec ce corps de cavalerie le plus diligemment qu'il put à Donavert.

En partant, il envoya ordre au colonel La Tour, qui y commandait, d'envoyer un parti de cavalerie au-devant de l'armée ennemie, en sorte qu'arrivant à Donavert il pût être informé précisément de l'endroit où elle aurait campé.

On trouva le parti revenu avec des prisonniers qu'il avait faits, et qui avaient laissé l'armée ennemie campée à Schweningen près Plintheim [115], le petit ruisseau devant elle. C'était précisément la situation où le maréchal de Villars la désirait, puisque, si l'électeur avait fait la diligence possible pour arriver à Donavert, on pouvait espérer d'attaquer cette armée. Le 19 septembre, le maréchal se leva avant le jour, comptant de trouver le campement de l'armée arrivant

sur Donavert, mais, dès qu'il fut sorti de cette ville pour aller au-devant des troupes, il fut très surpris de n'en découvrir aucune. Il envoya Versailles, maréchal des logis général, pour en presser la marche. Mais, à sept heures du matin ne voyant encore personne, il fit partir le chevalier de Tressemanes, major général de l'infanterie [116], pour presser l'électeur. Deux heures après, son impatience augmentant, il envoya M. de Legal, maréchal de camp, et enfin le comte Dubourg, lieutenant général.

Sur les deux heures après midi, il apprit par une lettre de l'électeur qu'ayant eu bien de la peine à faire délivrer le pain, il ne s'était mis en marche qu'à huit heures du matin, et qu'au lieu de venir droit à Donavert, il marchait à Rain, petite ville sur le Lech et le Danube. Son intention était toujours de s'enfermer avec l'armée du roi dans la Bavière. Le maréchal de Villars alla à toutes jambes vers Rain, où il trouva que l'électeur faisait déjà marquer le camp ; il fit continuer

sa marche vers Donavert lui disant déterminément qu'il voulait combattre [117].

Cet inconvénient produisit l'effet que désirait le maréchal de Villars, car le maréchal de Styrum, informé que ce général n'était arrivé sur Donavert qu'avec 3,000 chevaux, et que l'armée entière avait pris la route de Rain, n'eut aucune inquiétude et même séjourna à Plinthein, en sorte que les partis qu'il avait sur Donavert ne purent l'instruire de la marche de l'armée qui n'arriva qu'à minuit.

Cependant le maréchal de Villars commença dès neuf heures du soir à faire passer le Danube et la Vernits à 3,000 chevaux, et, à mesure que les troupes de l'électeur arrivaient, elles suivirent la tête.

Il écrivit dès le soir au lieutenant général Dussion [118], commandant le corps d'armée qui était demeuré campé à Dillingen, de marcher à la pointe du jour et de s'avancer jusque sur le ruisseau d'Hochstet, laissant devant lui ce ruisseau et

la ville d'Hochstet occupée par une garnison des troupes du roi, et lui marqua qu'il espérait être à portée d'attaquer l'armée de Styrum le 20, à dix heures du matin; que, dès qu'il serait en vue de cette armée, il ferait tirer neuf coups de canon, qu'alors Dusson eût à passer le ruisseau d'Hochstet et à attaquer l'ennemi par derrière, pendant que lui-même il attaquerait leur front.

Sur les dix heures du soir, le maréchal trouva que le passage du Danube et de la Vernits le tenait un peu plus longtemps qu'il n'avait pensé. Il écrivit donc une seconde lettre à Dusson pour lui dire qu'il croyait ne pouvoir être en présence des ennemis que sur le midi, et qu'il prit ses mesures pour cela, que le signal de neuf coups de canon devait toujours être la règle pour passer le ruisseau d'Hochstet. Ces lettres furent reçues [119].

L'armée du roi arriva à vue des ennemis sur les onze heures du matin. Leur camp était tendu, ils se mirent en bataille, et l'on tira les neuf [120] coups de canon qui étaient le signal pour faire

agir M. Dusson. Mais ce général n'avait pas attendu ce signal pour passer le ruisseau d'Hochstet ; il s'avança derrière l'armée des ennemis avant que le maréchal parût, de sorte que leur seconde ligne marcha à lui, et fit repasser le ruisseau d'Hochstet aux troupes de M. Dusson avec quelque désordre. Ce général troublé retourna dans le camp de Dillingen malgré les représentations de presque tous les officiers et du commandant d'Hochstet, lequel assurait qu'il voyait de la tour arriver l'armée du roi à l'heure que le maréchal de Villars avait marquée à M. Dusson. Ainsi ce corps d'armée, qui pouvait enfermer celle des ennemis, fut entièrement inutile au maréchal de Villars, qui, ayant formé l'aile droite de cavalerie, l'appuya au bois sur la montagne, et fut très surpris, découvrant la plaine d'Hochstet, de n'y voir pas une seule des troupes de M. Dusson.

Les ennemis avaient mis 200 hommes dans le château de Schweningen. On les fit sommer ; ils répondirent fièrement. On laissa un escadron de

dragons devant ce château, et la gauche de la cavalerie se mit en bataille appuyée au Danube.

L'infanterie du roi avait fait une marche de dix lieues et arrivait à peine. Les trois bataillons irlandais, commandés par Milord Clare, avaient la tête de tout, et l'intention du maréchal de Villars était d'attendre son infanterie pour passer le ruisseau de Plintheim ; mais, ayant remarqué un assez grand désordre dans l'armée des ennemis, qu'elle s'éloignait du ruisseau, et que leur gauche de cavalerie se retirait, il passa le ruisseau avec toute sa droite et attaqua la gauche des ennemis. Elle fut entièrement rompue à la première charge. On la poussa dans les bois, et, dans le même temps, on vit sortir d'un village [121] un drapeau blanc. Quelques officiers y coururent, et on fut très étonné de trouver dans ce village la brigade d'infanterie de Bourbonnais que M. Dusson avait abandonnée en se retirant. Le maréchal de Villars appuya sa droite à cette brigade et courut à son aile gauche de cavalerie, qui se mettait en bataille

devant la droite des ennemis, où l'on apercevait le même désordre que dans leur gauche.

Pendant ce temps-là, l'infanterie des ennemis avait commencé à se retirer. Mais l'on vit six bataillons bleus qui partaient du centre pour former l'arrière-garde.

Le maréchal de Villars se mit à la tête de l'aile gauche, dont la première ligne était d'escadrons bavarois, pressant le comte d'Arco et Monasterol, qui étaient à la tête, de serrer les ennemis, qui, à la première charge, tirèrent et plièrent. La cavalerie bavaroise tira et plia de même. Le maréchal de Villars se trouva maître du champ de bataille avec MM. de Tressemanes, de Barieu, de Verseilles et avec tous ses aides de camp.

L'électeur arriva dans le moment, et le maréchal de Villars, un peu piqué du mauvais mouvement des troupes de ce prince, lui en fit quelques plaintes. Ce désordre fut réparé par la seconde ligne de cavalerie, qui était de français, et à la tête de laquelle était le comte Dubourg. Mais on per-



dit quelques moments pour suivre diligemment la fuite des ennemis et détruire leur cavalerie, qui se rallia plusieurs fois sous le feu de son infanterie.

Le maréchal de Villars crut que, les ailes de cavalerie entièrement rompues, on pouvait ébranler leur infanterie. Ainsi, il ordonna à quelques escadrons d'attaquer les derniers bataillons. Kerkado, très vaillant homme et mestre de camp de Dauphin Cavalerie, entra dans le bataillon de la droite et prit un drapeau ; mais les autres se resserrèrent, et l'on vit bien que l'on ne les romprait pas sans grande perte. Ce fut ce qui déterminâ le maréchal de Villars à faire marcher ses deux ailes de cavalerie sur deux colonnes à la droite et à la gauche de cette infanterie des ennemis, étant bien assuré qu'il en aurait bon marché avec son infanterie, qui arrivait, et son canon. Cependant, cette infanterie traversa une lieue et demie de plaine dans un très bon ordre. Comme elle entra dans un bois, le maréchal de Villars ordonna aux escadrons de gagner le devant. Six de leurs

bataillons s'arrêtèrent à l'entrée du bois, les escadrons de la Ferronaye attaquèrent, mais le feu très vif de ces bataillons les rompit. On vit deux cornettes demeurer fermes avec leurs étendards dans le bord du bois, et ces escadrons, s'étant ralliés à trente pas, revinrent à leurs étendards et entrèrent dans ces bataillons, L'infanterie du roi les joignit dans le même temps, et ce ne fut plus que fuite, désordre et grand meurtre des ennemis. La cavalerie, qui avait gagné la tête, entra de toutes parts dans ces bataillons à demi rompus. Un mérite bien rare pour les troupes de France, c'est d'avoir traversé tous les bagages des ennemis, sans que ni soldats ni cavaliers se soient arrêtés.

L'électeur, qui, depuis quelques jours, était en froideur avec le maréchal de Villars par la diversité de leurs sentiments, vint l'embrasser avec les mêmes protestations d'amitié qu'il avait faites à leur première entrevue, et lui dit que c'était pour

la seconde fois qu'il lui devait l'honneur, la vie, le salut de sa famille et de ses états.

On ramena dans les cours et le jardin du château d'Hochstet plus de 7,500 prisonniers, parmi lesquels était le lieutenant général Nasmar et grand nombre de généraux, de colonels et de capitaines. On prit 33 pièces de canon, dont 18 de vingt-quatre, un pont de bateaux sur des chariots et une quantité prodigieuse de bagages, en sorte que les troupes du roi, qui étaient nues, se trouvèrent très bien habillées, et cette victoire ne coûta pas 500 hommes. M. de Lée [122], maréchal de camp, fut blessé de plusieurs coups. Le lieutenant général Dusson arriva sur les six heures du soir ; mais le maréchal de Villars, content de la journée, ne lui marqua pas toute la mauvaise satisfaction qu'il avait de sa très honteuse conduite ; il l'excusa même dans le compte qu'il rendit au roi [123]. La vérité est qu'il ne prévoyait pas pour lors la perfidie de ce général, qui trouva moyen de faire passer un courrier, lequel devança le chevalier de

Tressemanes qui allait porter la nouvelle au roi. Dusson manda qu'il avait gagné la bataille, et, véritablement, il en courut des relations imprimées à Paris [124]. Cet homme s'imagina qu'il recevrait quelque récompense avant que l'on eût découvert la vérité.

Un des premiers officiers des armées du roi proposa au maréchal de Villars de faire périr les 7,500 prisonniers des ennemis, à cause de la difficulté de les garder et de les nourrir. Indigné de cette proposition, le maréchal répondit à cet officier qu'une aussi odieuse pensée lui faisait horreur ; que, dans l'action, il avait ordonné qu'on ne se chargeât pas de prisonniers, mais que ce qui avait échappé à la fureur du soldat ne périrait pas par les ordres du général.

La bataille gagnée, le maréchal de Villars proposa à l'électeur de profiter des premiers mouvements pour établir une communication certaine avec la France ; que, Brisac pris, le maréchal de Tallard pouvait marcher dans l'Empire, et que

toutes ces forces jointes ensemble, il fallait bien que le prince de Bade se sauvât d'Augsbourg avec sa petite armée, puisqu'on pourrait l'enfermer avec toutes ses troupes et le faire périr dans le poste où il était. Mais l'électeur s'opposa à ce dessein, en sorte que le maréchal de Villars, après une grande victoire, fut au désespoir de n'en pouvoir tirer tous les avantages certains qu'elle pouvait lui procurer.

L'électeur, qui voulut absolument remarcher vers Augsbourg, obstination qui rejetait l'armée du roi dans les mêmes embarras où elle était avant la bataille, proposa encore de mettre l'armée du roi dans la Bavière.

Le maréchal de Villars envoya un officier [125] au roi pour représenter que, comptant bien qu'il ne fallait rien omettre pour conserver l'électeur, il aurait pour lui toutes les complaisances, hors celle qui causerait certainement la perte de l'armée du roi; qu'il la trouvait infailible en s'enfermant dans la Bavière, surtout n'ayant plus au-

cune espérance des secours d'Italie, et qu'il ne prendrait un parti si dangereux que sur un ordre précis de Sa Majesté.

De son côté, l'électeur envoya au roi Monasterol.

C'était l'ennemi déclaré du maréchal; mais celui-ci ne voulut pas prendre la peine de s'opposer à ce voyage, bien déterminé à remettre le commandement de l'armée, si les dernières dépêches étaient aussi inutiles que les précédentes.

Par celle du roi, du 1<sup>er</sup> octobre, il apprit que le maréchal de Tallard avait ordre de venir attaquer Villingen. Pour cela, le maréchal de Villars fit avancer Legal avec un corps d'infanterie et de cavalerie à Meiskirk pour établir une communication avec le maréchal de Tallard auquel il envoya le chevalier de la Blandinière pour concerter toutes choses avec ce général, et, dès ce moment, il conçut de grandes espérances de mettre dans l'Empire les affaires du roi dans l'état le plus florissant, Il apprit que le peu de troupes

que les ennemis avaient laissées sur les bords du Rhin avaient ordre de venir joindre les débris de l'armée de Styrum, que le maréchal de Villars avait proposé de détruire, d'abord après la bataille, pour marcher ensuite vers le Wirtemberg.

Peu de jours après la bataille, le maréchal de Villars reçut une lettre du roi, informé des traités de l'électeur avec l'empereur. Par cette dépêche, Sa Majesté ordonnait au maréchal de prendre les mesures les plus solides pour retirer son armée de l'Empire, et de déclarer à l'électeur que le roi ne s'opposait pas à son accommodement [126].

Le maréchal de Villars cacha cette lettre, persuadé qu'une victoire aussi complète et aussi heureuse que l'était la dernière pouvait changer les dispositions de l'électeur, et voici la lettre qu'il écrivit au roi dans cette conjoncture :

3 octobre 1703.

Sire,

J'ai reçu la lettre, dont il a plu à Votre Majesté de m'honorer, du 23 septembre, laquelle est arrivée avec une extrême diligence. Votre Majesté sera bien persuadée qu'une bataille gagnée peut apporter un changement considérable dans les affaires. Cependant, sire, j'avais dépêché M. de Fretville pour avoir l'honneur d'informer Votre Majesté de la situation actuelle, et que, malgré tous les discours de M. l'électeur, je voyais toujours beaucoup d'apparence à renouer avec l'empereur des traités qui n'ont été interrompus que par les avantages des armes de Votre Majesté. Elle peut compter que, quoique M. l'électeur paraisse toujours dans la résolution de faire venir l'électrice, sa famille et ses trésors en Suisse, il est entièrement déterminé à ne pas abandonner son pays. Il ne peut, pas même pour les raisons les plus fortes, se résoudre à s'en éloigner. C'est son opiniâtreté sur cela qui m'a empêché de tirer d'une victoire complète tous les avantages que je pouvais espérer. Si M. l'électeur, en mettant ses troupes dans ses places, avait bien voulu me laisser marcher dans le Wirtemberg, j'étais sûr de faire abandon-



ner tout ce qui est derrière les lignes de Bihel ; de donner lieu à M. le maréchal de Tallard de déboucher le Fort-louis, et de venir ensuite par Etlingen et Phortseim border le Necre. Mais, sire, sur la moindre proposition qui tende à un tel dessein, le plus grand et le plus avantageux pour Votre Majesté et pour ce prince même, qui aurait infailliblement tiré le prince de Bade de ses états, il se plaint d'un abandon entier et veut absolument avoir toutes les troupes de Votre Majesté à sa disposition. Comme leur perte serait certaine sans une communication, j'ai bien résolu de ne rien faire sur cela sans les ordres positifs de Votre Majesté, ménageant toujours M. l'électeur autant qu'il m'est possible.

Je ne crois point, sire, devoir lui donner la moindre connaissance de ce que Votre Majesté me fait l'honneur de me mander en dernier lieu, ni même de lui rendre la lettre de Votre Majesté. Les ordres dont Elle m'honore sont remplis de la même sagesse qui règne dans tout ce qui part d'Elle. Mais, sire, d'autres temps, d'autres soins, et pourvu qu'il nous vienne un renfort considérable

qui prenne Villingen, non seulement j'espère que l'on pourra conserver M. l'électeur, mais même s'en passer, tenant Ulm, quand même il nous abandonnerait. J'avoue, sire, que, pourvu qu'il ne donne point ses troupes contre Votre Majesté, je croirais son accommodement plus utile que nuisible. Car, outre qu'il ne parle que de nouveaux subsides, de dédommagements de ses pertes, toutes arrivées par sa faute et la perfidie de ses ministres, c'est qu'il est certain qu'il ne fait aucun bon usage des sommes excessives qu'il tire de Votre Majesté et du roi d'Espagne. Il est convenu qu'il avait tiré par Venise et par la Suisse, dans des balles de soie, depuis deux mois, plus de 400,000 livres. Il ne donne pas une pistole à ses troupes. Je ne puis gagner sur lui que l'on travaille à Munich, ni qu'on rétablisse le petit fort des Suédois à Donnavert, pendant qu'il me parle des ouvrages de Schleisheim, qui sont repris, et n'ont été discontinués que cinq ou six jours. Son premier ministre, M. de Leydel, très bon Autrichien, aussi bien que tous les autres, empêche que l'on ne mette ordre à rien de tout ce qui regarde la

guerre, et, comme il est chargé des bâtimens de l'électeur, il consomme en dépenses inutiles, dans la conjoncture présente, le peu de fonds qui devraient être indispensablement employés pour ce qui regarde la guerre. J'avoue, sire, que je suis au désespoir dix fois par jour, et que l'on ne peut souffrir davantage par le zèle que j'ai pour le service de Votre Majesté et pour l'intérêt de l'électeur. Je reviens donc à dire que je croirais soutenir la guerre plus avantageusement pour Votre Majesté en Allemagne, indépendamment de ce prince et de ses troupes, qu'avec son secours. Car, comme par la prise d'Augsbourg il est presque enfermé, quand il aurait la moitié plus de troupes, elles ne suffiraient pas à garder ses états. S'il était capable de résolutions fermes, telles que celles de son grand-père Maximilien, que je lui ai citées, et de l'électeur de Saxe dans le même temps, dont l'un, pour s'être attaché aux intérêts de l'empereur, fut obligé d'abandonner toute la Bavière, et l'autre, pour s'être attaché à ceux du roi de Suède, sortit de toute la Saxe, M. l'électeur, sans être réduit à rien qui approchât de ces extrémités, aurait

pu nous laisser pousser des conquêtes dans le Wirtemberg et la Suabe, laissant Munich et les places de Bavière bien garnies, et ces conquêtes auraient certainement tiré le prince de Bade d'Augsbourg. Mais il est entièrement déterminé à ne pas perdre son pays de vue, et, plutôt que de s'en éloigner, il subirait les conditions les plus dures et les plus honteuses de la part de l'empereur. Votre Majesté peut compter sur cela positivement. Si Elle me permet de lui dire ce que je pense pour conserver le plus longtemps qu'il sera possible M. l'électeur, et même pour se soutenir peut-être dans l'Empire malgré lui, je croirais, sire, qu'il conviendrait de mander à M. le maréchal de Tallard de venir prendre Villingen. J'aurais soin de pourvoir à des blés vers Donauesching; car, sire, comme j'ai eu l'honneur de le mander à Votre Majesté plus d'une fois, quand on est maître de la campagne, on trouve des facilités qui manquent et doivent manquer au milieu d'un pays ennemi, lorsque ses forces sont supérieures. Il faut donc, sire, que M. le maréchal de Tallard prenne Villingen, et qu'il s'avance ensuite

vers le haut de l'Iller. J'ai déjà fait occuper les postes du Danube jusque près de là; ensuite, on pourra donner à M. l'électeur ce que Votre Majesté jugera à propos de troupes qu'il fera subsister dans la Bavière. Si j'osais achever d'exposer toutes mes vues, je croirais qu'il conviendrait au bien du service de Votre Majesté de donner ce commandement à M. le comte de Marsin; je le tiens un des meilleurs hommes de guerre qu'ait Votre Majesté. D'ailleurs, il m'a paru d'une souplesse d'esprit très propre à ménager une cour difficile, qualité, sire, qui ne domine pas en moi. Grâce à Dieu, je n'ai pourtant fait aucune faute de ce côté-là; mais j'avoue, sire, que je souffre trop des incertitudes et des faiblesses de l'électeur, surtout des perfidies de ses gens, perfidies qu'il tolère, et même, selon toute apparence, qu'il partage avec eux; j'en suis malade, aussi bien que de voir commettre des fautes capitales malgré moi, et qui peuvent m'être imputées. M. le comte de Marsin et moi, sur ma parole, penserons de même; je gouvernerai le mieux que je pourrai l'armée de Votre Majesté entre Ulm et les montagnes, et M. le

comte de Marsin celle qui sera en Bavière ; car pour M. le comte d'Arco, en vérité, sire, je ne sais qu'en croire. M. de Tressemanes a dû dire à Votre Majesté que je n'en ai point du tout été content pendant la bataille, ni des troupes de l'électeur. Je ne pus m'empêcher de dire à ce prince, dans la chaleur du combat, que j'avais eu bien de la peine à les faire charger moi-même, et qu'elles en avaient eu bien peu à se retirer sur-le-champ. Outre que M. de Marsin gouvernera mieux que personne, et l'armée de Votre Majesté en Bavière, et la cour de l'électeur, c'est que, comme je puis tomber malade, ma santé ayant été si altérée que j'ai été obligé de faire les deux dernières marches en chaise, Votre Majesté pourrait avoir sur la conduite générale de ses armées une tranquillité qui ne serait pas fondée si d'autres les gouvernaient ; c'est ce que ma fidélité m'a déjà obligé de représenter à Votre Majesté. Il conviendrait peut-être à mon intérêt particulier que ceux qui me succèdent eussent moins de réputation que M. le comte de Marsin ; mais Votre Majesté ne trouvera

jamais que ses avantages n'aillent avant tout dans mon cœur.

Je mande donc, Sire, à M. le maréchal de Tallard, lui envoyant un aide de camp très sage et très entendu pour lui servir de guide quand il aura passé les montagnes — car je m'imagine qu'il viendra par le Holgraben tomber sur Villingen — qu'il est bon qu'il mène avec lui quatre pièces de vingt-quatre de la nouvelle invention avec lesquelles Villingen n'est pas un siège de trois jours. J'envoie M. de Legal avec 1,500 chevaux à portée de ce débouché des montagnes pour préparer des farines d'imposition, comme j'en ai trouvé après les avoir traversées, Moyennant cela, Sire, je me flatte de pouvoir retenir M. l'électeur. Je n'en répondrais pourtant pas positivement, premièrement, parce que ses discours avant la bataille m'obligeaient de regarder son traité à deux heures près d'être conclu. Je sais que, la veille, il a dit deux fois à l'intendant que l'armée pouvait être tranquille; qu'il voulait qu'elle sortit de l'Empire contente de lui. Moi-même, il m'a sommé deux fois devant M. de Ricous de tenir les traités et

de lui donner de l'argent, quoiqu'il sût bien que je n'avais pas une pistole, et, en un mot, toute sa conduite d'ailleurs préparait à une déclaration prochaine. Présentement, il me parle de sa conscience ; il me dit qu'elle l'oblige à préférer le salut de ses peuples à tout ; que Dieu ne lui a pas donné des sujets pour les perdre ; que la possession des biens conquis par ses pères est bien différente des nouvelles possessions. Voilà ses derniers discours.

Avant la bataille, il m'avait dit encore que cette Flandre, que Votre Majesté et le roi son petit-fils lui avaient promise en cas qu'il perdit ses états, était un beau pays, à la vérité, mais rempli de places de guerre ; que ses revenus ne suffiraient pas pour les garder, s'il voulait être le maître des garnisons ; que, s'il en recevait d'autres princes, il n'était plus souverain.

Que Votre Majesté ait la bonté de juger, sur cela et sur sa conduite entière, du fond que l'on peut faire sur ce prince. Mais, s'il nous voit maîtres de nous soutenir en Allemagne par nos propres forces, peut-être tiendra-t-il bon, et quand même



il manquerait, ayant Villingen et mes derrières assurés, je promets à Votre Majesté, pourvu que Dieu me donne vie et santé, et que je trouve des grains, ainsi que je l'espère, étant les plus forts, nous serons maîtres pendant l'hiver des pays qui sont entre le Danube et l'Iller, et que je tâcherai de tirer contribution des pays voisins ; pour cela, Sire, Votre Majesté verra bien que l'on ne peut avoir trop de troupes.

Je crois, Sire, d'une nécessité indispensable, que M. le comte de Marsin, ou tout autre que Votre Majesté honorera du commandement de ses troupes auprès de M. l'électeur, ait la direction des subsides et des contributions, sans quoi, Votre Majesté peut compter que ces fonds-là ne seront point employés principalement pour ce qui regarde la guerre, comme ils ne l'ont pas été jusqu'à présent, ne connaissant pas à l'électeur en tout 40,000 hommes ; il ne les a pas présentement, à beaucoup près, mais il ne nous a pas accusé juste, ni sur la force, ni sur le nombre des bataillons, ayant tiré des compagnies de divers régiments sans les remplacer, lesquelles véritablement font

de nouveaux bataillons, mais rendent les autres plus faibles.

Votre Majesté a vu le commencement de ma lettre ; je viens d'avoir une nouvelle conversation avec M. l'électeur, et je dois avoir l'honneur de rendre compte à Votre Majesté de ce qu'il vient de me proposer. Il m'a dit qu'il fallait songer à prendre Augsbourg, sans quoi, il était perdu. J'ai répondu : « Comment prendre une ville sous les murailles de laquelle il y a une armée retranchée de plus de 20,000 hommes, et commencer ce siège dans le milieu de novembre ? C'est vouloir faire périr tout ce que l'on vous enverrait de troupes. Une ville dans laquelle il y a plus d'artillerie et de poudre que nous n'en pouvons rassembler, une circonvallation dans des lieux épuisés de fourrages, à tel point que nous serons obligés de nous en éloigner dans cinq ou six jours, permettent-elles de concevoir un tel dessein ? » Je l'ai conjuré de ne point faire de pareils projets ; qu'il n'y en avait pas d'autres, quand nous aurions assez de troupes pour lui en donner et nous séparer, que de faire la tête de ses quartiers d'hiver de Munich,

couverts de cette grosse ville et de la rivière d'Ille, et pousser ses troupes par Braunau vers l'Autriche, s'emparer de Passau, s'il est possible, et obliger les impériaux à partager leurs forces pendant que l'armée de Votre Majesté, se tenant entre le Danube et l'Ille, donnera de la jalousie à tout le Wirtemberg et obligera les troupes de Suabe à aller garder leurs propres états. Tout cela, Sire, ne fait aucune impression sur ce prince. J'ose donc supplier Votre Majesté de vouloir bien m'honorer de ses ordres sur tous ces cas, car je meurs de peur que, malgré les avantages qu'a remportés l'armée de Votre Majesté, l'électeur, par sa mauvaise conduite, quand il ne reprendrait pas ses traités, ne nous contraigne d'une manière à nous faire périr. J'ai communiqué à M. de Ricous ce que Votre Majesté me fait l'honneur de me mander. Je croyais qu'il aurait un chiffre pour cette lettre [127] que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'envoyer pour Son Altesse électorale, laquelle nous avons trouvé à propos de ne pas rendre jusqu'à ce que Votre Majesté, informée de la victoire que ses armes ont remportée, puisse, après l'ar-

rivée de M. le chevalier de Tressemanes, m'honorer de ses ordres. D'ailleurs, M. de Ricous m'a dit que l'électeur l'avait chargé de me dire que, si je m'éloignais de ses états, il traiterait sur-le-champ avec le prince de Bade et tâcherait de demeurer dans une exacte neutralité. Quel rapport d'un tel discours avec celui de faire sortir Mme l'électrice, et de renoncer à tout plutôt que de se séparer des intérêts de Votre Majesté ? Il y a donc une grande apparence, joignant ces derniers discours aux précédents, que ce prince négocie sourdement, et voudrait gagner du temps pour faire son traité meilleur, voir les forces de Votre Majesté en plus grand nombre pour avoir de plus favorables conditions, et l'on doit craindre que l'état déplorable des affaires de l'empereur en Hongrie ne l'oblige à les accorder telles que l'électeur les voudra. Il ne diffère que pour les rendre meilleures. M. de Ricous croit que M. de Zint, son ministre à la Diète, est dans les intérêts de Votre Majesté. Je sais qu'il n'écrit pas une lettre à l'électeur qui ne soit pour l'engager à s'accommoder avec l'empereur.

Cependant le maréchal de Tallard, qui avait toujours évité la communication, peut-être parce qu'il croyait les conquêtes assurées qu'il entreprenait plus convenables au service du roi, peut-être aussi par la crainte de joindre ses forces à celles de son ancien, maréchal de France, et par conséquent de se trouver sous ses ordres, persuada la cour que la victoire remportée par le maréchal de Villars le tirait de toute inquiétude et qu'il fallait profiter de ce temps-là pour faire le siège de Landau. Il s'en fit donner l'ordre, ôta toute espérance de jonction et marcha à Landau.

L'électeur proposa pour la quatrième fois au maréchal de Villars de s'enfermer dans la Bavière, mais ce général demeura ferme dans sa résistance. Jugeant enfin qu'il était d'une indispensable nécessité de se mettre en état ou de marcher vers Villingen, si, comme il le pouvait encore espérer, le maréchal de Tallard suivait les ordres qu'il avait eus d'y marcher, ou d'empêcher que les débris de l'armée de Styrum ne joignissent le

prince de Bade, il résolut de s'approcher de Memmingen, afin de pouvoir attaquer les troupes qui revenaient vers l'Iller. Il représenta plusieurs fois à l'électeur la nécessité de prendre ce parti, et l'électeur refusa toujours d'y consentir.

Mais enfin le maréchal, déterminé à faire ce qu'exigeait la raison, alla chez l'électeur à l'heure de l'ordre et commença par lui dire : « Est-il possible que tout ce que j'ai eu l'honneur de représenter à Votre Altesse électorale ne lui fasse aucune impression et que je sois assez malheureux pour ne pouvoir lui persuader les seuls bons partis qui puissent nous rendre maîtres de la guerre ? » L'électeur lui répondit qu'il croyait son dessein plus raisonnable. « Je dois donc, répliqua le maréchal, déclarer le mien à Votre Altesse électorale. C'est que l'armée du roi marchera demain matin vers Memmingen. » À cette parole, l'électeur jeta son chapeau et sa perruque et dit qu'il avait commandé l'armée de l'empereur avec le

duc de Lorraine, assez grand général, et qu'il n'avait jamais été traité ainsi.

Le maréchal répondit que feu M. de Lorraine était un grand prince et un grand général, mais que, pour lui, il répondait au roi de son armée et qu'il ne s'exposerait pas à périr par les mauvais conseils que l'on s'obstinait à suivre, et, là-dessus, il sortit de la chambre. Deux heures après, l'électeur l'envoya prier de venir chez lui par le comte Sanfré, un de ses lieutenants généraux, brave homme et fidèle à son maître, quoique marié richement dans les états de l'empereur. Le maréchal, entrant dans la chambre, dit à l'électeur : « Votre Altesse électorale a-t-elle quelques ordres à me donner ? » L'électeur répondit : « C'est vous qui me les donnez et c'est à moi de les suivre. » Le maréchal répondit avec tout le respect possible, et l'électeur ajouta : « Je marcherai avec vous, puisque vous le voulez, et j'irai où il vous plaira. » — « Votre Altesse électorale, répliqua le maréchal de Villars, verra dans cette occasion, comme en

plusieurs autres, que je prends le seul bon parti. » Et, en effet, l'armée du roi n'eut pas fait deux marches vers Memmingen que le prince de Bade abandonna Augsbourg, pour gagner le haut du Lech et assurer, s'il pouvait, la jonction des troupes qu'il attendait [128].

Le maréchal de Villars fit attaquer plusieurs postes que les ennemis avaient commencé à évacuer sur l'Iller, et prit deux bataillons des troupes de Styrum dans la ville de Kempten, très riche abbaye.

L'électeur, ravi de ces heureux succès, en parlait au comte Dubourg et au marquis de Druy [129], lieutenants généraux, sans apercevoir le maréchal de Villars qui était derrière lui : « Il faut bien remercier Dieu, leur disait-il, du bon parti que nous avons pris, et sans lequel nous étions perdus. »

Le maréchal de Villars, l'entendant toujours remercier Dieu, s'approcha de lui et lui dit : « Monseigneur, il faut toujours rendre grâce à



Dieu, la première cause de nos bonheurs, mais ne ferez-vous jamais aucune réflexion favorable sur les causes secondes ? Vous me faites périr de tristesse : jamais je ne puis prendre un bon parti que par force, témoin la bataille d'Hochstet, et celui-ci. Comme les plus sages dans la guerre ont encore besoin de fortune, le général d'armée qui a un supérieur s'expose trop, quand il faut toujours combattre ses sentiments et l'ennemi. Votre Altesse électorale devrait un peu mieux me connaître et se souvenir de ce qu'elle a eu la bonté de me dire après mon entrée dans l'Empire et sur le champ de bataille d'Hochstet. »

Cependant le maréchal de Villars, ayant très instamment supplié le roi de lui accorder son congé, il manda à Sa Majesté qu'il croyait le comte de Marsin plus propre que tout autre à commander son armée auprès de l'électeur. Elle lui fit l'honneur de lui répondre : « Je vous envoie le successeur que vous vous êtes choisi. Cependant je vous laisse le maître de demeurer et de

renvoyer le comte de Marsin, qui a ordre de se rendre à Schaffouse le jour que vous lui marquerez ou de revenir ; désirant cependant que votre santé vous permette de demeurer à la tête de mon armée [130]. »

Le maréchal manda au roi que l'électeur lui marquait une grande amitié, sur laquelle cependant il ne comptait pas, et une grande crainte de le voir partir ; Mais que son expérience ne lui permettait pas d'espérer de changer l'esprit de ce prince, à qui d'ailleurs Monasterol écrivait qu'il n'avait qu'à ordonner, que le roi le laissait le maître de l'armée et du général [131]. Le maréchal de Villars était piqué de voir les impostures de ce pernicieux ministre, dont la fin dévoila dans la suite toute la vie. Effectivement, après avoir volé de plusieurs millions l'électeur son maître, après l'avoir trompé dans toutes les occasions, se voyant prêt à périr dans les prisons, il s'empoisonna à Munich.

Le maréchal de Villars, ayant donc son congé dans sa poche, voulut faire une dernière épreuve de son pouvoir sur l'esprit de l'électeur, et cela dans une occasion qui aurait été pour le roi et pour ce prince aussi importante que toutes les précédentes.

Le maréchal de Villars, campé à Memmingen après avoir pris Kempten et plusieurs postes sur l'Iller, tenait le prince de Bade dans une situation très embarrassante.

Le débris de l'armée de Styrum, fortifié par divers secours envoyés du Rhin, se tenait sur le haut du Danube, sans oser s'approcher.

Le prince de Bade était avec ses troupes auprès de Reichelbrod [132], couvert d'un ruisseau et comptant toujours que l'électeur se rapprocherait du Lech.

Dans cette situation, le maréchal de Villars, marchant à lui avec grande diligence, pouvait le défaire entièrement ou le forcer de se retirer vers le Tirol ou la Suisse. Il alla donc le soir trouver

l'électeur pour lui exposer sa pensée, et lui dit : « Le prince de Bade, informé de tout ce qui se passe chez vous, à marché pour rejoindre toutes ses forces ; il sait le malheur que j'ai de vous déplaire, que je veux m'en retourner, et j'ose sans vanité assurer Votre Altesse électorale qu'il en a grande envie. Voulez-vous bien me donner une marque de confiance, qui vous sera pour le moins aussi utile que tout ce que j'ai fait jusqu'à présent pour votre service ? Marchons cette nuit au prince de Bade. Nous le détruirons à coup sûr, ou nous le forcerons à se retirer dans le Tirol ou chez les Suisses. Nos forces sont unies ; l'armée du roi désire une action et voici la plus éclatante qui ait jamais été entreprise. Au nom ce Dieu, faites-moi la grâce de me croire. »

L'électeur refusa de donner les mains à cette proposition, et le maréchal de Villars finit la conversation par lui dire : « Hé bien ! je prends congé de Votre Altesse, car j'ai mon congé dans ma poche. » L'électeur très étonné assura le ma-

réchal qu'il ne consentirait jamais qu'il se retirât [133]. « Je viendrai demain, dit le maréchal, saluer Votre Altesse électorale à la pointe du jour et lui dire adieu. » Toute la nuit se passa en voyages du comte de Sanfré, très honnête homme et assez dans la confiance de l'électeur, pour tâcher de retenir le maréchal de Villars. Il employa tous ses efforts pour y réussir et jusqu'aux larmes, aussi bien que plusieurs officiers généraux des troupes du roi. L'électeur lui fit dire qu'il ne donnerait pas d'escorte, qu'elle devait être au moins de 2,000 chevaux et qu'elle serait fort en péril, parce qu'il fallait approcher des troupes de Styrum. Le maréchal lui manda que, l'armée étant à ses ordres, il ferait monter à cheval et marcher l'escorte qu'il croirait nécessaire. Il commanda en effet 3,000 chevaux et alla, dès la pointe du jour, chez l'électeur qui n'oublia rien pour faire changer sa résolution. Mais il demeura ferme dans celle qu'il avait prise, et, en partant, il dit à l'électeur : « Je souhaite que Votre Altesse électorale

se trouve après mon départ dans des situations aussi heureuses que sont celles où je la laisse. Oubliez ma personne et le malheur que j'ai eu de vous déplaire. Souvenez-vous de mes conseils. Vous êtes environné de gens qui vous vendent à l'empereur. Tous vos sujets sont au désespoir de la guerre, et dans le fond ils ont raison ; car les peuples paient bien cher la gloire de leur souverain. La vôtre aussi bien que vos intérêts ont pu être poussés loin, quoique, si vous me permettez de le dire, vous ayez commencé cette guerre dans une conjoncture très dangereuse, puisque, lorsque vous avez surpris Ulm, Landau était pris et que l'armée du roi, sur laquelle vous vous remettiez de votre salut, était retranchée dans les contrescarpes de Strasbourg. C'est là que je l'ai prise, et, après une bataille aussi surprenante qu'heureuse, après les Montagnes Noires forcées sans votre secours, vous avez pu marcher à Vienne et donner la loi à l'empereur. Vous êtes présentement maître du Danube, étendez-vous,

prenez Passau. Employez votre argent plus utilement qu'à faire bâtir Schleissheim et Ninfembourg. Ayez la bonté de vous souvenir que vous m'avez parlé de la nécessité d'achever ces belles maisons, lorsque je vous ai proposé de fortifier Sterneberg [134], ce fort sur Donavert que le grand Gustave nous avait appris être un poste si important.

« Voilà les conseils que je dois au zèle que j'ai pour le service du roi et au caractère de vérité d'homme de bien que Dieu me fera la grâce de conserver toute ma vie. » L'électeur embrassa le maréchal de Villars après ce discours et pleura de dépit ou de douleur. Le maréchal de Villars, en traversant son camp, trouva tous les soldats et les cavaliers en pleurs hors de leurs tentes, entre autres les comtes de Clare et de Nettancourt, dont les marques de douleur étaient violentes, aussi bien que leurs murmures contre l'électeur [135].

Le 19 novembre, le maréchal de Villars se rendit à Schaffouse, où il avait mandé au comte

de Marcin de venir attendre de ses nouvelles. Il lui remit l'escorte et lui laissa une partie de ses équipages avec son premier secrétaire, nommé d'Auteval, pour le mettre au fait de bien des choses, dont il convenait pour le service du roi que le comte fût exactement informé.

Il faut observer ici qu'en même temps que le maréchal de Villars prit la résolution de quitter l'armée d'Allemagne, fatigué des obstacles continuels que l'électeur de Bavière opposait à ses projets, le prince Eugène, que l'on laissait manquer de tout en Italie, prit aussi le parti de revenir à Vienne [136]. Il s'y trouva assez heureusement pour empêcher l'empereur Léopold de quitter la capitale de l'empire, précisément lorsque le maréchal de Villars était déterminé à en faire le siège. Il est certain qu'il n'y avait alors dans cette ville pour la défendre que quelques recrues qui y passaient pour aller rejoindre leurs régiments.

« Il est bien vrai, dit le prince Eugène à l'empereur, que le péril est grand, mais, si Votre Ma-



jesté quitte Vienne, elle détermine par sa retraite un dessein que l'ennemi n'a peut-être pas formé. » Ce raisonnement était si solide que, si l'empereur avait suivi sa première résolution, le maréchal aurait infailliblement déterminé les incertitudes de l'électeur et par là réduisait l'Empire aux plus grandes extrémités.

Le maréchal trouva à Schaffouse un courrier du cabinet avec des lettres du roi qui lui destinait le commandement d'une des armées d'Italie. Le duc de Savoye avait alors donné quelques soupçons de sa fidélité. Monseigneur de Vendôme s'était brouillé avec ce prince dès les commencements de la guerre, et nous avons vu que le maréchal de Villeroy avait eu de très médiocres égards pour lui. Cependant, il est certain, et Pheypeaux, ambassadeur du roi auprès de lui, le déclara hautement auprès de son parent monseigneur de Pontchartrain, chancelier de France, et devant le maréchal de Villars, que, lorsqu'on arrêta ses troupes, il n'avait manqué en rien à la fi-

délicité envers le roi. À cette occasion, il faut dire un mot de la conduite que l'on avait tenue avec ce prince.

Le roi, voulant se l'assurer, ordonna à son ambassadeur de lui offrir le Milanais au lieu de la Savoie qui devait demeurer au roi. L'offre était magnifique ; aussi le duc en parut très satisfait à la première proposition et dit : « Vous me donnerez bien Final, car encore faut-il que je puisse voir la mer. » Phelypeaux répondit que, dans ses instructions, il n'était pas parlé de cette place. On ne sait pas bien par quelle fatalité le roi changea de sentiment. Mais, le jour d'après la première conversation de l'ambassadeur, il reçut un courrier qu'on se flattait apparemment pouvoir atteindre le premier, et qui révoquait les ordres précédents.

Le duc de Savoie, informé que l'ambassadeur avait reçu un second courrier, ne fut pas surpris qu'il eût manqué de venir le jour d'après pour continuer la conversation commencée sur le Mi-

lanez. Mais, deux jours s'étant passés sans que l'ambassadeur eût paru à la cour, le duc en eut avec raison quelque inquiétude et envoya savoir de ses nouvelles. Enfin l'ambassadeur parut le troisième jour, et au premier abord le duc lui dit : « Reprenons la conversation. Vous avez bien vu que j'ai été content de la première proposition. » Phelypeaux répondit avec un air très gourmé et qui lui était assez naturel : « Votre Altesse royale ne l'a pas approuvé, puisqu'elle a demandé le marquisat de Final. » — « Il est vrai, je vous l'ai demandé, répondit ce prince, mais je n'ai pas dit que je n'écouterai rien sans cet article. Reprenons la matière. » — « Qui demande plus, répliqua Phelypeaux, n'accepte pas le moins. » — « Monsieur, répartit le duc de Savoye, vous avez reçu un courrier avant-hier, vous n'êtes pas venu ici depuis trois jours, y a-t-il du changement ? » Phelypeaux parut embarrassé ; le duc lui dit : « Les bonnes volontés ne sont pas longues chez vous. » Et il se tut. Depuis ce temps, les défiances augmentèrent et

elles allèrent au point que l'on arrêta les troupes du duc de Savoye qui servaient dans l'armée du roi en Italie et les autres qu'il avait en France. Le duc de Vendôme le traita même en ennemi et marcha avec l'armée du roi vers le Piedmont.

Ce fut dans ces circonstances que le roi destina au maréchal de Villars le commandement de l'autre armée qui était opposée à celle de l'empereur, commandée par le feld-maréchal comte Guido Staremberg.

Le maréchal de Villars, par la connaissance qu'il avait de la situation de l'armée qu'il devait aller commander, trouvait les dispositions mauvaises. D'ailleurs, commander dans des pays où M. de Vendôme avait la première direction ne lui parut pas un emploi convenable. Il supplia le roi de le dispenser et il s'en retourna à la cour où il arriva à la fin de novembre.

Le courtisan était persuadé que le maréchal, ayant quitté le commandement de l'armée assez contre les intentions de Sa Majesté [137]. Elle se-

rait plus occupée de cette apparence de faute et de toutes celles qu'on lui imputait sur ses divisions avec l'électeur qu'Elle ne le serait des grands services qu'il avait rendus et de ceux qu'il avait pu rendre, et dont l'inexécution ne pouvait lui être attribuée. Le courtisan, dis-je, s'attendait que le maréchal de Villars serait mal reçu à la cour, mais l'esprit de justice du roi trompa leur espérance. Le roi lui marqua beaucoup de bonté. Il alla à Marly où il lui fit donner un logement, quoiqu'il n'y en eût pas de destiné pour lui, puisqu'il n'était pas attendu ; et, comme depuis le long temps que le maréchal n'avait été à Marly il y avait de grandes augmentations de beautés, le roi se fit un plaisir de les lui montrer et de faire aller toutes les eaux et toutes les fontaines faites depuis cinq ou six ans.

Cependant le maréchal de Tallard, qui avait formé le siège de Landau, eut tout le succès qu'il pouvait espérer. Le prince de Hesse qui amena

une armée de Flandres fut battu [138] et sa défaite fit rendre Landau déjà pressé.

Cette campagne, quoique glorieuse pour la France, aurait eu des suites bien différentes, si, au lieu de s'arrêter au siège de Landau, le maréchal de Tallard avait voulu marcher dans l'Empire. Ce qui faisait dire au maréchal d'Harcourt, lorsqu'on délibéra si l'on marcherait à Villingen, ou si l'on entreprendrait le siège de Landau, qu'il valait mieux manquer Villingen que d'assiéger Landau : voulant marquer par là l'extrême importance dont il était de s'étendre dans l'Empire et de marcher à Vienne, pendant que toute la Hongrie était soulevée.

Le maréchal de Villars ne voulut pas relever les fautes que l'on avait faites, en ne donnant pas des ordres assez précis à M. de Vendôme et au maréchal de Tallard. On n'était occupé que des succès. C'était M. de Chamillart qui avait fait les fautes et les ministres ne les avouent jamais.

Cependant il n'était question d'aucun emploi pour le maréchal de Villars. Le maréchal de Villeroy, en Flandres, M. de Vendôme, en Italie, et le maréchal de Tallard, sur le Rhin, laissaient le maréchal de Villars dans l'inaction. Un jour, le maréchal de Villeroy lui dit, dans la chambre du roi : « Quand vous vous reposez après deux si belles campagnes, c'est demeurer sur la bonne bouche. » — « Je ne sais, lui répondit le maréchal de Villars, si le roi me laissera sans commandement. Si cela arrive, j'aurai quelque ennemi à la cour qui s'en réjouira. Mais les ennemis du roi s'en réjouiront encore davantage. »

N'ayant donc rien à faire, il alla passer quelques jours dans une terre de la maréchale de Villars en Normandie [139]. Il y avait alors une révolte en Languedoc où les huguenots, sous le nom de camisards, avaient pris les armes dès l'année précédente. On y avait envoyé le maréchal de Montrevel. Mais les désordres augmentaient, les troupes du roi avaient été défaites en plusieurs occasions, et singulièrement dans une où près de 500 hommes des vaisseaux avaient été taillés en pièces. Les rigueurs dont on usait contre ces révoltés avaient aigri leurs esprits. Ce n'était plus, d'une part, que meurtres, incendies, églises renversées, prêtres massacrés et, de l'autre, liberté entière accordée aux troupes de tuer tout ce qu'elles trouveraient avoir l'air de camisards. Dans ces excès de désordre, le roi ne crut pas le maréchal de Montrevel propre à le faire cesser, et le maréchal de Villars, à son retour de Normandie, trouva que le commandement de ces provinces lui était destiné. Il en reçut l'ordre du roi



même, qui lui dit avec bonté : « Des guerres plus considérables à conduire vous conviendraient mieux, mais vous me rendrez un service bien important, si vous pouvez arrêter une révolte qui peut devenir très dangereuse, surtout dans une conjoncture où, faisant la guerre à toute l'Europe, il est assez embarrassant d'en voir commencer une dans le centre du royaume. »

On donna peu de jours au maréchal de Villars pour se préparer à partir et, pendant ce court intervalle, il s'informa autant qu'il lui fut possible de l'état des affaires de Languedoc. Il apprit qu'on exerçait les plus grandes cruautés contre ces fanatiques et que, par la rigueur des supplices, on leur inspirait un désespoir qui les portait à ne plus craindre la mort. Ces inhumanités, auxquelles le maréchal de Villars a toujours été très opposé, lui firent imaginer des routes toutes contraires, et, en prenant congé du roi, il lui dit : « Si Votre Majesté me le permet, j'agirai par des moyens tout différents de ceux que l'on emploie,

et je tâcherai de terminer par la douceur des malheurs où la sévérité en tout me paraît non seulement inutile, mais totalement contraire.» — «Je m'en rapporte à vous, lui répondit le roi, et vous croyez bien que je préfère la conservation de mes peuples à leur perte que je vois certaine si cette malheureuse révolte continue [140].»

Le maréchal de Villars partit dans la fin d'avril 1704 et ne s'arrêta que peu de jours dans ses terres de Lyonnais et de Dauphiné. Il fut reçu avec de grands honneurs à Lyon et dans les principales villes du royaume, encore remplies du bruit de ses récentes victoires. Le vice-légat d'Avignon vint le recevoir à son château hors la ville, avec la cavalerie consistant dans une compagnie. Celui qui la commande avec le titre de général (c'était pour lors le frère du cardinal Maldequin [141]) a pour privilège de ne jamais monter à cheval. Le hasard fit que le maréchal alla descendre à Beaucaire où M. de Basville [142] et les principaux du Languedoc vinrent le recevoir. À

son arrivée, on lui montra une prophétie de Nostradamus, très claire, qui marquait que le général qui entrerait dans le Languedoc par Beaucaire dissiperait les révoltés et rétablirait entièrement le calme dans la province.

Il crut, en arrivant, devoir parler lui-même à tous ces fanatiques, et, pour cela, il commença un voyage dans les pays les plus révoltés, faisant assembler les peuples de cinq ou six villages dans un. Il leur fit les discours les plus capables de les guérir de la fureur qui les portait à leur perte certaine. Dans le temps qu'il tâchait de ramener ainsi par la douceur ceux qui venaient l'entendre, il cherchait avec une grande activité ceux qui avaient les armes à la main, et on en tua un assez grand nombre. Un gentilhomme d'Uzès, nommé d'Aygalliers [143], homme d'esprit, proposa au maréchal de Villars de donner les armes à un nombre de nouveaux convertis, que lui-même avouait s'être très peu convertis, mais qui, du reste, étaient gens de bien et d'honneur, bons ser-

viteurs du roi, et cependant tous les jours exposés à leur ruine par la fureur des fanatiques. M. de Basville trouvait dangereux d'armer des gens qui, eux-mêmes, s'avouaient huguenots. Mais leur franchise, la connaissance que le maréchal avait d'ailleurs de leurs personnes, de leurs qualités et de leurs biens lui fit juger qu'il pouvait prendre confiance en eux. Enfin, il ne voulut négliger aucun moyen de faire promptement cesser la révolte en parlant lui-même à tous les peuples, et en faisant marcher toutes les troupes jour et nuit pour joindre ceux qui ne se soumettraient pas. Il ordonna ces mouvements contre l'opinion de toutes les troupes qui voulaient supposer impossible de joindre des gens qui avaient une infinité de retraites. La vérité est que la province était remplie de petits commandants qui craignaient tous la fin de la guerre, et qui n'étaient occupés qu'à établir dans leur district et leur autorité, et quelques petits monopoles. La sévérité du maréchal de Villars ranima ces gens-là. Il en fit des-

tituer quelques-uns, et, par là, fit craindre aux autres la même destinée, s'ils ne servaient pas plus vivement.

Le 4 mai, le maréchal de Villars, ayant séparé ses troupes en plusieurs petits corps de 500 hommes, se mit lui-même à la tête d'un de 300 pour faire voir aux lieutenants généraux et aux maréchaux de camp que, lorsqu'un maréchal de France se mettait à la tête de 300 hommes seulement, ils pouvaient bien se contenter de détachements plus forts que celui-là. Il le fit à dessein, parce que quelques-uns de ces messieurs disaient qu'ils ne voulaient pas hasarder leur réputation avec si peu de troupes.

Il en fit cinq de celles qui étaient à Uzès. Il ordonna la même chose aux garnisons de Sommières, de Nîmes et de Lunel. Les commandants de Genouillac, de Montvert et de Saint-Germain sortirent dans le même temps. Il mena avec lui M. de Basville, qui, quoique intendant et homme de robe, était très hardi. La course fut extrême-

ment rude, et par des pays horribles. On joignit trois troupes de rebelles et on tua presque tout. La troupe de Cavalier passant par un village, nommé Moussac, demanda du pain, disant qu'ils n'avaient pas mangé depuis deux jours. Pressée par le besoin, elle voulut se révolter contre Cavalier, qui leur dit : « Ceux qui veulent abandonner Dieu, je les abandonne. Laissez-moi seul avec mes armes, je défendrai sa cause jusqu'à la mort. » Dès lors, sa troupe diminua considérablement, et la poursuite vive que l'on fit, jointe aux exhortations, fit revenir un grand nombre de ces rebelles.

Les nouveaux convertis, armés sous la conduite du sieur d'Aygalliers, sortirent d'Uzès, et l'on mit tout en usage pour presser les fanatiques de toutes parts et de toute manière [144].

Le succès répondit aux espérances que l'on pouvait avoir de tous les moyens qu'on employait, et, le 16 mai, Cavalier, avec tous ses principaux officiers, vint dans le jardin des capucins de Nîmes se soumettre au maréchal de Vil-

lars [145]. Il ne parlait que d'avoir recours à la clémence du roi, et protestait que lui et ses gens se trouveraient heureux de pouvoir sacrifier leur vie pour son service dans ses armées. Le maréchal de Villars fut surpris de trouver tant de fermeté et même de sens dans un jeune paysan de vingt-deux ans [146]; car le maréchal savait avec quelle hauteur ce chef de rebelles menait ceux qui le suivaient. Il les faisait tuer avec un empire souverain, et la mort auprès de lui était le prompt et infailible châtiment de la désobéissance à ses ordres. « Je crois, disait-il au maréchal, ne leur commander rien que de juste, et devoir punir sur-le-champ ceux qui me désobéissent. »

Pendant que cette négociation avançait, il arriva une aventure très propre à relever le courage des fanatiques. M. de Tournon, brigadier d'infanterie, qui commandait dans les hautes Cévennes, en partit pour venir trouver le maréchal de Villars, sans en avoir reçu aucun ordre de lui, et sans nécessité. Son escorte, de 200 hommes de pied

et de quelques compagnies de miquelets, fut attaquée par une troupe commandée par Rolland et fut entièrement défaite. Son lieutenant-colonel, nommé Courbeville, et quatre capitaines furent tués sur-le-champ.

Tout cela n'empêcha pas que Cavalier ne promit de ramener tous ces gens. On lui donna pour rendez-vous général le bourg de Calvisson, et l'on eut soin d'y faire trouver tous les vivres nécessaires.

Cavalier tint parole et se rendit à Calvisson avec près de 1,000 personnes, dont plus de 800 étaient armées. Rolland fit difficulté de suivre l'exemple de Cavalier ; mais, tous les jours, il revenait des camisards, et on leur permettait l'exercice de la religion en attendant leur départ, qui fut fixé au 1<sup>er</sup> juin. Pendant ce temps-là, le sieur d'Aygalliers travaillait toujours et très utilement à gagner les restes des révoltés. Il en revint près de 1,800 à Calvisson, où il faisait faire leurs prières, à la fin desquelles il y en avait de très dé-



votes pour le roi, pour la famille royale et pour le maréchal de Villars, tous priant Dieu avec zèle qu'il leur fit la grâce d'apaiser la juste colère du roi [147].

Quelques-uns de ces fanatiques voulant faire des miracles, une grande fille, qui, apparemment, avait sous les pieds de ces drogues qui endurcissent contre les flammes, se promenait sur des fagots allumés en priant Dieu, si ce feu la respectait, que ce prodige convertit les ennemis de l'Éternel. On leur permit les prières, mais on leur défendit les miracles, parce que les peuples ne discernent pas aisément les faux, et que les catholiques de ce pays étaient disposés à y ajouter quelque foi. Enfin, tout se disposait à faire partir, au 1<sup>er</sup> juin, les rebelles rendus.

Cependant, les ennemis de l'État, voyant cette révolte presque éteinte et les fanatiques prêts à sortir du royaume, mettaient tout en usage pour la ranimer. Ils firent passer un argent considérable et gagnèrent Ravanel, lieutenant de Cava-

lier. Cet homme, lorsque tous ces gens étaient en prière, le 28, commença à trembler, dit qu'il était inspiré ; que Cavalier les trahissait ; que Dieu lui avait révélé que l'on devait les égorger tous. Cavalier courut à lui et allait le tuer ; on les sépara, mais tout s'enfuit.

Cavalier courut après et promit de périr ou de les ramener. Le sieur d'Aygalliers et ses gens agirent aussi, et le maréchal de Villars, d'un côté, avec ce qu'il put ramasser de troupes, marcha pour les ramener ou pour les défaire. Il envoya ordre au marquis de Lalande [148] d'en user de même. On fut informé certainement qu'il était arrivé à ces rebelles deux hommes de Genève avec de l'argent, et avec parole qu'il entrerait un corps d'armée en Dauphiné pour les soutenir. Cette promesse était sans fondement ; mais les fanatiques ne raisonnent pas. Ils pouvaient savoir aussi qu'une armée navale très considérable venait d'entrer dans la Méditerranée.

Cependant, comme Cavalier était véritablement bien déterminé à se soumettre, la vivacité du maréchal de Villars à suivre ceux qui s'étaient retirés de Calvisson en fit revenir la plus grande partie, et, dès le 2 juin, Cavalier ramena près de 50 hommes à cheval et plus de 500 à pied. Le maréchal, qui ne voulut plus s'exposer à la folie de ces gens-là, les fit tous enfermer dans l'île de Vallabrègues pour y attendre, pendant quelques jours, ceux qui reviendraient encore, et les faire tous marcher vers l'Allemagne.

On avait proposé de les envoyer servir dans les armées du roi en Portugal. Mais cette marche d'hérétiques, au travers des pays catholiques, effraya les fanatiques, et l'on ne trouva rien de plus convenable que de les faire passer du côté du Rhin.

Le maréchal recommença ses poursuites et fit marcher cinq détachements sous les ordres de M. de Lalande et des brigadiers. Pour lui, il partit avec 700 hommes pour percer toutes les Cé-

vennes et ne donner aucune relâche aux autres chefs des rebelles, qui étaient Rolland, Maillet, Mauplat, Ravanel, Castanet, Jouany et plusieurs autres. Enfin, toutes les espèces de moyens furent employées : argent, discours, poursuites très vives, mouvements des nouveaux convertis ; rien ne fut oublié de ce qui pouvait ramener ou détruire ces fanatiques.

Cavalier, qui agissait de très bonne foi, alla au milieu d'une troupe très nombreuse commandée par Rolland, dont la mère vint lui dire : « Tu ne me tueras pas, car je suis ta mère. Veux-tu nous faire tous périr et ruiner ton pays ? » Ces fanatiques assemblés, ébranlés et prêts à se soumettre, Ravanel se laisse tomber de cheval, reste un quart d'heure comme pâmé à terre, et, tremblant, s'écrie : « Dieu nous ordonne de tuer ce traître de Cavalier. » En même temps, on l'environne, et, s'il n'avait pas été très bien monté sur un des chevaux du maréchal de Villars, et en état de percer la foule, il était mort.

Il revint sans avoir pu gagner cette troupe de rebelles. Le maréchal de Villars le fit sortir de la province avec tous ceux qu'il avait rassemblés, et demanda pour lui une pension de 500 écus, persuadé que, pour terminer cette révolte, il fallait continuer ses premières maximes, c'est-à-dire récompenser ceux qui ramenaient les rebelles et pardonner à tous ceux qui se soumettaient, les faire sortir de la province et poursuivre avec la plus grande ardeur ceux qui demeuraient opiniâtres.

Rolland envoya le nommé Maillet, le premier après lui, au maréchal de Villars. C'était un jeune homme très bien fait, et ayant l'air d'un homme de condition. Il dit au maréchal que les révoltés étaient composés de trois sortes de partis ; que les premiers, et en petit nombre, n'étaient entêtés et attachés à leur révolte que par des motifs de religion, gens qui méprisaient tous les périls, la faim, la misère, la mort même ; que le second, qui faisait le plus grand nombre, connaissait la folie de son

opiniâtreté; qu'il sentait bien qu'à la fin il faudrait périr, et qu'il ne demandait qu'à finir; qu'enfin, le troisième était une autre espèce de gens accoutumés au meurtre et au brigandage, et n'ayant en vue que la continuation du désordre. Qu'ainsi, il fallait tâcher de tenter les premiers par les récompenses; que les seconds se soumettraient et que les troisièmes ne méritaient aucune considération.

Cependant, les ennemis envoyaient sur les côtes, par une flotte sur la Méditerranée, divers bâtimens, dont quelques-uns étaient chargés de religionnaires avec des armes. On disposa la milice et le peu de troupes que l'on avait, de manière qu'aucun de ces bâtimens ne pût aborder ni mettre de gens à terre.

Ces mouvemens nécessaires pour assurer la tranquillité du côté de la mer suspendirent pour quelques jours ceux que l'on faisait pour chercher et détruire les camisards qui ne se soumettraient pas.

Pour ne pas perdre la suite des affaires, nous exposerons ici, et en peu de mots, l'état des guerres qui se faisaient alors.

La ligue, voyant que rien n'était plus propre à la diviser que la guerre de l'Empire, eut pour objet principal d'y porter toutes ses forces. L'Empire menacé, qui pouvait aisément être divisé et soumis, si l'on avait soutenu le maréchal de Villars, fut ranimé par ses périls à la première campagne. Tous les princes firent de nouveaux efforts, et l'on abandonna toute autre vue pour aller au secours de l'Empire. L'Italie n'était plus défendue par les impériaux. Le duc de Vendôme prenait toutes les places du duc de Savoye l'une après l'autre, et, piqué personnellement contre ce prince, il détruisait ses peuples et ses places à mesure qu'il s'en rendait le maître.

Le duc de Marlborough marcha dans l'Empire avec les principales forces de la ligue. Le prince Eugène sortit de Vienne et rassembla toutes les troupes de l'empereur, laissant au prince Ragotski

liberté entière de pousser la révolte de Hongrie aussi loin qu'il le pouvait désirer.

Enfin, les armées navales d'Angleterre et de Hollande étaient d'abord dominantes dans la Méditerranée.

Durant ces agitations, le roi eut, par la bonté de Dieu, un arrière-petit-fils que l'on nomma duc de Bretagne, et ce bonheur fut suivi d'une victoire de l'armée navale de France sur l'armée ennemie, que l'on aurait pu entièrement détruire, si l'on avait profité des premiers moments de cette victoire [149].

Après de si heureux événements, il en survint qui causèrent une grande consternation, comme nous le verrons dans la suite. Mais reprenons les suites de la petite guerre des fanatiques. Elle fut poussée si vivement que l'on poussait tous les jours un nombre assez considérable de ces malheureux à se soumettre en rapportant leurs armes.



Cavalier écrivit à Rolland et aux autres chefs, et leur manda les favorables traitements qu'il recevait de la bonté du roi, afin de les engager à profiter de la même clémence. On crut encore devoir joindre à tous les autres expédients employés pour finir la révolte celui de faire arrêter les pères et mères qui avaient des enfants parmi les fanatiques, et cette sévérité en ramena plusieurs. Les partis qui marchaient incessamment trouvèrent aussi plusieurs troupes de camisards, dont plus de quarante furent tués dans l'espace de huit jours. Les puissances ennemies de la France n'oubliaient rien, comme nous l'avons dit, pour entretenir cette révolte, et n'épargnaient aucune dépense pour la fomenter, ou même pour l'accroître. Plusieurs de leurs frégates chargées de fanatiques, d'armes et d'argent, suivant les côtes de Languedoc, quelques-unes abordèrent sur celles de Catalogne, moins exactement gardées que ne l'étaient celles de Languedoc, et ces troupes essayèrent de percer les Pyrénées pour entrer dans

cette province. On en arrêta une vingtaine, qui furent mis dans les cachots de Perpignan; les autres répandirent des libelles horribles contre le roi. Le président Riquet [150] en envoya quelques exemplaires au maréchal de Villars. Un abbé de la Bourlie [151], qui fit plus de bruit dans la suite sous le nom de marquis de Guiscard, et qui se tua enfin en Angleterre après avoir tué le comte d'Oxford, avait part à ces libelles. Outre ces tentatives pour soutenir la révolte de Languedoc, les ennemis firent passer des émissaires en Dauphiné et en Rouergue pour faire prendre les armes dans ces provinces à ce qu'ils pouvaient rassembler de fanatiques et de religionnaires, qui comptaient tous que les armées navales d'Angleterre et de Hollande n'étaient entrées dans la Méditerranée que pour les soutenir.

Le maréchal de Villars fit une course le 9 août, et ordonna la même chose à tous les commandants. Mais les rebelles, séparés par petites troupes de 8 et de 10, étaient cachés dans les bois,

et même dans les villages, où les paysans leur gardaient une très grande fidélité. Les sieurs de Lalande et de Plane firent tuer quatre ou cinq de ces misérables trouvés les armes à la main. La représaille fut faite sur-le-champ, et ils tuèrent quatre soldats du régiment de Menou auprès de leur quartier. Cependant, la vivacité avec laquelle on les cherchait produisit son effet, et le maréchal, ayant été averti que Rolland, avec sept de ses principaux confidents, était venu dans le château de Castelnau voir la demoiselle de Castelnau, qui était sa maîtresse, donna sur-le-champ tous les ordres possibles pour l'y prendre.

Il y avait, à une lieue de ce château, quelques brigades d'officiers irlandais, des officiers du régiment de Haynault et un détachement de 30 dragons. Ceux qui, depuis six semaines, épiaient Rolland, avertirent à point nommé, et toutes ces petites troupes de gens à cheval, composées de 15 ou 20, poussèrent à toutes jambes à la porte du château. Rolland et les siens n'eurent que le

temps de monter sur leurs chevaux et furent joints à 500 pas du château. Rolland fut tué dans un chemin creux, cinq des autres furent pris et menés à Nîmes, où ils furent jugés par M. de Basville et condamnés à être roués vifs. Un de ceux-là, nommé Maillet, avait été envoyé par Rolland au maréchal de Villars pour ménager son accommodement. Il avait demeuré trois jours dans sa maison à Anduse, et était connu de tous ses domestiques. La fermeté avec laquelle ces hommes reçurent leur arrêt de mort et marchèrent au supplice était surprenante. Maillet, surtout, y alla avec un air riant ; il parla aux gens du maréchal, les chargea d'assurer leur maître de ses respects, leur dit qu'il connaissait sa bonté ; qu'il était persuadé que sa mort et celle de ses camarades lui ferait de la peine, et qu'il allait prier Dieu pour lui. Cet air riant ne l'abandonna pas un seul moment. Il pria le prêtre qui l'exhortait de le laisser en repos ; il encouragea ses camarades, et plusieurs coups du bourreau ne l'empêchèrent pas de par-

ler jusqu'au dernier soupir avec une constance inébranlable, et continuant toujours de faire signe au prêtre de s'éloigner. Ce qu'il y a de vrai, c'est que presque tous ces gens-là montrèrent le même courage, et que l'on était obligé de faire battre les tambours, durant leur supplice, pour empêcher les peuples d'entendre leurs discours. Le maréchal de Villars voulut, par l'inutilité de l'extrême rigueur, que, dans la suite, ceux qui seraient condamnés à la mort, l'ayant justement méritée, ne fussent plus exposés à de longs tourments. Il crut devoir ôter au peuple un spectacle plus propre à fortifier les huguenots entêtés qu'à les convertir.

Trois jours après que les camarades de Roland eurent été exécutés, le commandant du bataillon de Soissonnais, averti que Catinat, un des chefs des rebelles, était à une lieue de Calvisson, sortit la nuit, tomba sur sa troupe de gens de cheval, la surprit pied à terre et en tua neuf; mais Catinat se sauva blessé. Ces deux mauvaises

aventures en ébranlèrent plusieurs, et le maréchal de Villars reçut le même jour des nouvelles, de sept différents endroits, que des troupes de dix et de quinze se soumettaient en rapportant leurs armes.

Le 20 août, le maréchal de Villars reçut des nouvelles de la victoire de l'armée navale du roi commandée par l'amiral comte de Toulouse. Le comte de Villars, chef d'escadre [152], fut de sentiment de suivre la flotte des ennemis, qui, n'ayant derrière elle que les côtes d'Espagne ennemies, pouvait être entièrement défaite.

Ce succès acheva d'intimider les fanatiques, et, tous les jours, il en revenait un très grand nombre qu'on faisait sortir du royaume, surtout les prédicants.

Le maréchal de Villars, voyant la plaine tranquille par la mort de Rolland et de ses lieutenants, par la défaite de Catinat et par la soumission de Jean de Lussan avec toute sa troupe, n'eut plus rien à craindre du côté de la mer et partit pour les

Cévennes, où il y avait encore quelques troupes de rebelles.

Peu de jours après son arrivée à Alais, il apprit le malheureux succès de la bataille d'Hochstet, dans le même terrain où, l'année précédente, il avait défait l'armée de l'empereur. La connaissance parfaite qu'il avait de tous les pays où l'on faisait la guerre lui avait donné de très vives inquiétudes depuis la perte de Donavert [153].

On voit, dans toutes ses dépêches des années 1703 et 1704, qu'il regardait ce poste comme un des plus importants, et que le Danube, partagé par les ennemis, mettait l'électeur dans une fâcheuse situation.

La disposition des armées de France, commandées par les maréchaux de Tallard et de Marcin, sous l'autorité de l'électeur de Bavière, parut dangereuse au maréchal de Villars, et leur ordre de bataille était très défectueux. Au lieu de fermer la gauche aux montagnes, la droite étant appuyée au Danube, et de s'en tenir à bien défendre le

ruisseau de Plintheim, qui séparait les armées, ils mirent le gros de leur infanterie à la droite et à la gauche, et dégarnirent leur centre, par lequel les ennemis pénétrèrent, et séparèrent les armées. Celle du maréchal de Marcin se retira en assez bon ordre, mais presque toute celle du maréchal de Tallard fut défaite. Vingt-sept bataillons et quelques régiments de dragons se rendirent prisonniers de guerre sans tirer, ce qui fit répondre au maréchal [154] à une lettre écrite sur l'embarras de l'officier général qui commandait cette infanterie, et qui pouvait la sauver avec un peu de fermeté, ces deux vers de Corneille :

..... *qu'il mourût,*  
*Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.*

Ces mauvaises nouvelles étaient très propres à relever le courage abattu du peu de rebelles qui étaient sur le point de se soumettre.



Cependant, le maréchal de Villars leur envoya le sieur d'Aygalliers, qui persuada aux nommés Mauplat, La Salle, Castanet, tous chefs des rebelles, de se retirer. Il en revint près de trente bien armés, qui demandèrent à sortir du royaume. On en tua près de trente dans diverses courses que faisaient tous les détachements qui traversaient les Cévennes, et l'on n'employait à la négociation que le temps qu'il fallait absolument donner aux troupes pour se reposer. Cette vivacité eut son effet. Castanet, un des plus fameux prédicants, rendit, et le maréchal de Villars, ayant été informé que la troupe de Ravanel, composée de 300 personnes, était dans les bois de Saint-Benezet, le sieur de Courten, lieutenant-colonel suisse, y marcha la nuit, l'investit, et les troupes ne faisant aucun quartier, tout fut tué, excepté Ravanel, qui se sauva presque seul. Cette défaite fut suivie de la soumission de Catinat, un des chefs des rebelles, et de presque tous les autres.

Dans ce même temps, 60 camisards de la paroisse de Santeuil rapportèrent leurs armes, demandèrent leur ancien curé et la permission d'être reçus à faire leurs devoirs de bons catholiques.

Comme il ne restait plus de chefs de rebelles que le nommé La Rose, plutôt voleur et assassin que fanatique, et qui même demandait pardon, le maréchal de Villars, après avoir fait conduire vers Genève tous ces malheureux, manda au roi que Sa Majesté pouvait faire servir ailleurs les troupes qui étaient en Languedoc, et que, puisqu'Elle ne lui avait pas fait l'honneur de l'employer cette campagne à détruire celles des ennemis ou à conserver les siennes, il avait au moins le bonheur de lui en rendre qui avaient été bien tristement occupées, puisque c'était contre ses propres sujets, et dans le centre du royaume qu'elles venaient d'agir.

La dissipation des fanatiques du Languedoc était d'autant plus nécessaire que cet abbé de

la Bourlie formait une révolte très dangereuse en Rouergue. Un gentilhomme, ami de cet abbé, ayant rassemblé trente ou quarante de ces rebelles, tous bien montés et bien armés, qui commençaient à s'assembler et à faire du ravage, le maréchal de Villars y envoya quelques troupes, et l'on étouffa ce désordre dans sa naissance, même sans attendre les ordres du roi. Ensuite, le maréchal renvoya toutes les troupes de la marine en Provence, afin de pouvoir armer tous les vaisseaux et toutes les galères que l'on voudrait mettre en mer.

Ce La Rose dont on a parlé ci-devant demanda à un gentilhomme, nommé M. de Fresquet, une conférence, disant qu'il voulait se soumettre, lui et ses camarades. Ce pauvre gentilhomme se rendit au lieu marqué ; à peine fut-il entre les mains de La Rose qu'il fut assassiné.

L'horreur de ce nouveau crime fit redoubler les ordres pour suivre cet assassin, et l'on en vint à bout en peu de jours. Le chevalier de Froulay en

fit tuer ou brûler quinze dans une maison où ils s'étaient retranchés, et, deux jours après, Jouanny se rendit avec 46 hommes bien armés.

Le maréchal de Villars retourna à Uzez pour faire désarmer les cadets ou camisards blancs. C'était une espèce de volontaires que le maréchal de Montrevel avait mis sur pied pour faire la guerre aux fanatiques. Mais on ne tira aucun secours de cette milice, qui, loin d'être utile, se remplissait de voleurs très dangereux. Ainsi on les renvoya tous dans leurs villages avec défense d'en sortir.

Le 11 octobre, La Rose, le dernier chef des rebelles qui fût encore suivi de quelques gens armés, en ramena près de soixante, et par sa soumission la révolte fut entièrement étouffée.

Le maréchal de Villars envoya presque toutes les troupes en Piémont ou par terre, en traversant le Dauphiné, ou par les galères du roi qui les embarquaient à Antibes.

Les camisards, tous soumis et désarmés, demandaient avec justice qu'on les protégéât contre leurs compatriotes que la fureur ou le zèle aurait portés à les massacrer tous ; car il est vrai que l'esprit des peuples du Languedoc est très dangereux, et, pour en donner un exemple, ces cadets, dont on a parlé, eurent l'insolence d'apporter dans la ville d'Uzès, où étaient le maréchal et l'intendant, trois têtes au bout des piques. Ces crimes furent punis sur-le-champ, mais, malgré la punition, il était nécessaire pour contenir de pareils esprits de retenir encore quelques troupes jusqu'à ce que tout fût généralement désarmé, fanatiques rebelles et fanatiques catholiques.

Toute la province calmée, le maréchal de Villars voulut entretenir quelques évêques [155] et grands vicaires sur la manière dont les curés gouverneraient à l'avenir les consciences qui ne seraient pas bien soumises, quoique ces hérétiques n'eussent demandé aucune grâce sur la religion. Les évêques et les curés convinrent de bonne foi

que, de cent nouveaux convertis, il n'y en avait pas deux qui le fussent sincèrement.

Néanmoins, il fallait les marier et les curés refusaient d'administrer le sacrement de mariage à ceux qui ne communiaient pas. Ces gens-là, tout au contraire, voulaient se marier et ne pas communier. M. de Basville était d'avis que l'on les mariât toujours, sans trop insister sur la nécessité de la communion. Le maréchal de Villars pensait aussi qu'une hérésie établie depuis plusieurs siècles ne se détruit pas dans la seconde et troisième génération; que la patience et la sagesse étaient préférables à un zèle indiscret qui révoltait les esprits et n'en ramenait aucun; mais il n'y eut rien de décidé sur cela à la cour.

Cependant tous les rebelles achevaient de se soumettre, et non seulement ils rapportaient leurs armes, ils indiquaient encore tous les endroits où il y en avait de cachées. Ainsi le maréchal de Villars, laissant un très petit nombre de troupes dans

les Cévennes, fit marcher vers le Rhône toutes celles qui devaient sortir de la Provence.

Il arriva le 14 une aventure assez surprenante à Alais. Le sr de Mandaiors [156], seigneur de la terre du même nom, maire d'Alais et subdélégué de l'intendant, ayant réputation d'homme sage et d'avoir beaucoup d'esprit, qui avait même fait imprimer des livres remplis d'érudition, et qui avait fait une harangue au maréchal de Villars estimée très belle, cet homme, dis-je, se trouva chez l'évêque d'Alais [157], lorsqu'il interrogeait une fille qui prophétisait. Cette fille dit au prélat d'un air modeste mais ferme : « Ne vous lasserez-vous jamais de persécuter les véritables enfants de Dieu ? » Et puis elle lui parla une langue que personne n'entendit [158]. On la fit enfermer sans la maltraiter, et le sr de Mandaiors, maire de la ville, l'alla visiter ; en la voyant, sa pitié fut bientôt suivie d'inclination, et quelque temps après il remit toutes ses charges entre les mains de son fils et alla trouver l'évêque d'Alais. Il lui dit que,

par le commandement de Dieu, il avait connu cette prophétesse, qu'elle était enceinte et que l'enfant qui en devait naître serait le véritable sauveur du monde. Le maréchal de Villars ne voulut pas faire arrêter publiquement un homme de considération, se donnant pour prophète au milieu d'un peuple qui voulait croire prophète tout misérable imbécile qui osait en prendre le titre. On conseilla seulement à la famille du sr de Mandaiors de le mener dans son château à la campagne et d'empêcher qu'il ne sortit.

Pour ne pas perdre de vue les affaires générales, il est bon de dire ici quelque chose des progrès du prince Eugène et de Marlborough. Les Français hors de l'Empire, l'électeur de Bavière se rendit à Versailles. En voyant la maréchale de Villars chez le roi, il vint à elle et lui dit : « Tous mes malheurs viennent de n'avoir pas cru M. le maréchal de Villars. Je dois cet aveu à toutes les obligations que je lui ai, à tout ce qu'il a fait de grand et à tout ce qu'il aurait fait encore, si l'on ne nous



avait pas brouillés et s'il avait bien voulu demeurer avec nous. »

Ce prince demeura peu de jours à la cour et alla prendre possession des États de Flandres. Le maréchal de Villeroy repassa le Rhin avec toutes les troupes. Il avait le temps de se placer à la petite Hollande, pour empêcher les ennemis de passer le Rhin à Philisbourg. Il pouvait les forcer à descendre jusqu'à Mayence, et la saison était si avancée qu'en apportant quelque obstacle au passage du Rhin, il pouvait venir ensuite se placer derrière Landau, la Kiche devant lui, et par ce moyen empêcher très aisément que le siège ne se fit. Mais, au lieu de prendre quelque parti, on laissa les ennemis entièrement maîtres de la campagne, et ils placèrent leur armée commodément sur la Lutter. Le roi des Romains, qui vint prendre Landau pour la seconde fois, mit son quartier dans la ville de Weissembourg où la reine des Romains vint le trouver. On y représenta des opéras pendant que les généraux de l'empereur

pressaient le siège et que Marlborough occupait Trèves, la basse Saare et faisait attaquer Trarbach.

Landau capitula le 24 novembre et l'on apprit en même temps que l'électrice de Bavière avait remis à l'empereur toutes les places de guerre et toutes les troupes de l'électeur son mari; que l'empereur avait promis de donner à cette princesse quatre cent mille florins par an pour sa subsistance; qu'il imposait des contributions dans tous les états que l'électeur avait abandonnés et qu'on y mettait vingt mille hommes en quartier d'hiver.

Le 4 décembre, le maréchal de Villars fit l'ouverture des États du Languedoc par un discours qui fut extrêmement goûté. Les harangues de l'archevêque de Narbonne et de M. de Basville, intendant, marquaient les obligations que lui avait la province de l'avoir délivrée, sans effusion de sang et sans levée de deniers extraordinaires, d'une guerre dangereuse, qui, en peu de temps, aurait causé sa ruine entière.

Pour le dire en passant, la séance des États du Languedoc est la plus belle du royaume. Celui qui les tient, et qui occupe la place du roi, est sur un trône élevé de quatre marches, ayant à ses pieds son capitaine des gardes. Dans une très grande salle est élevé un théâtre, qui occupe trois des côtés de cette salle. Les trois archevêques et les vingt évêques de la province sont à la droite du trône ; le lieutenant général, l'intendant et les commissaires du roi sont à la gauche, ensuite les 23 barons ou ceux qui les représentent. Dans le milieu de la salle, en bas, est le tiers état, et tout cela est fermé par une balustrade. Le reste de la salle est rempli de tout le peuple. Mais il y a derrière les barons et les évêques des échafauds où placent les dames et les personnes distinguées [159].

Le maréchal de Villars obtint des États tout ce que le roi pouvait désirer. La demande s'en fait par un second discours, après lequel on s'assemble chez le commandant par commissaires

pour les intérêts du roi et de la province. Le maréchal prit ensuite séance à la cour des Aides et à la chambre des Comptes, où le premier président lui donna sa place. Cette séance se passe encore en harangues.

Le maréchal de Villars reçut une lettre du 16, et de peu de lignes, de la main de M. de Chamillart, par laquelle il apprit que le roi lui destinait le commandement de ses armées sur le Rhin et sur la Moselle, où il paraissait que les ennemis devaient porter leurs principales forces. En même temps, le ministre lui recommandait de tenir secrète cette intention de Sa Majesté. Il est certain que le maréchal de Villeroy comptait sur ce commandement.

1705.

Une autre lettre de M. de la Vrillière, datée du 1<sup>er</sup> janvier 1705, apprenait au maréchal de Villars que dans le chapitre de l'Ordre, qui avait été tenu ce jour-là, le roi l'avait déclaré chevalier de ses ordres.

Le 2 janvier, Salles, le dernier des rebelles qui eût encore les armes à la main, se rendit avec la plus grande partie de sa troupe. Sept qui n'avaient pas voulu suivre son exemple furent pris la nuit du [160] au ... janvier et tous sept condamnés à être pendus sur-le-champ. Dans le même temps, on apprit que Ravanel était mort des blessures qu'il avait reçues dans sa dernière défaite.

Alors le maréchal de Villars écrivit au roi que Sa Majesté pouvait compter la révolte terminée et que les dernières racines en étaient coupées ; en sorte qu'il n'était plus question que de remettre tous ces peuples à leurs travaux ordinaires, tant pour la culture de la terre que pour les manufactures, et de rétablir les curés dans leurs églises, en leur recommandant plus de sagesse avec des esprits encore révoltés contre la religion, bien que soumis à l'autorité du roi et rentrés dans l'obéissance.

Le 6 janvier, le maréchal de Villars reçut par un courrier des ordres du roi pour se rendre incessamment à la cour. Aussitôt il envoya commander dans les Cévennes le marquis de Lalande, auquel il avait procuré quelques semaines auparavant le gouvernement de Neuf-Brisach. Pour le commandement de la province, il le laissa au comte de Peyre, qui en était lieutenant général.

En arrivant, le maréchal de Villars alla descendre chez M. de Chamillart, ministre de la

guerre, qui le mena sur-le-champ chez Mme de Maintenon où le roi était. Sa Majesté lui dit : « M. le maréchal, je suis très content de vous et, afin que vous n'en doutiez pas, je vous fais duc. Ce petit compliment vous persuadera de ma reconnaissance pour vos grandes actions et pour les services très utiles que vous m'avez rendus. » Après ces mots, le roi lui fit l'honneur de l'embrasser et ajouta : « Je vous destine l'emploi le plus important du royaume, puisque je vous confie la défense d'une frontière contre laquelle mes ennemis tournent toutes leurs forces. Nous nous en entretiendrons. Allez-vous-en à Meudon apprendre à Monseigneur la grâce que je viens de vous accorder [161]. »

On peut juger qu'après ceci les compliments des courtisans furent, à l'ordinaire, aussi vifs que peu sincères ; car les grâces que les seuls services attirent ne sont pas de leur goût ; ils sont bien plus disposés à approuver celles qui viennent par les cabales.

Le maréchal de Villars crut devoir donner une partie du temps qui lui restait avant la campagne à connaître une frontière sur laquelle il n'avait pas encore fait la guerre, et il prit congé du roi sur la fin de janvier pour se rendre à Luxembourg, dont il visita tous les postes que des armées pouvaient occuper depuis cette place jusqu'à Sarlouis.

Les ennemis ne pouvaient avoir que trois objets, le siège de Sarlouis, celui de Thionville ou d'engager une bataille. Le maréchal de Villars devait, en cherchant les moyens d'empêcher l'un et l'autre siège, se placer de manière que, si l'ennemi voulait une bataille, comme la raison de guerre le demandait, il ne la pût donner sans grand désavantage.

À peine avait-il passé huit jours sur la frontière que deux partis assez considérables des ennemis furent défaits, l'un de 500 hommes par M. de Balivière [162], qui commandait à Thionville, l'autre de 300 par La Croix [163]; et le géné-



ral Butler, ayant attaqué le château de Bliscastel, fut obligé de se retirer après y avoir perdu près de 200 hommes ; un nommé du Vernon défendit ce château avec beaucoup de fermeté [164]. Ces commencements parurent d'heureux présages pour l'ouverture de la campagne.

Le maréchal de Villars visita le pays entre Luxembourg et Sarlouis et reconnut les lieux où il pouvait placer son armée, mais il cacha soigneusement à tout le monde les remarques qu'il avait faites. Il manda seulement au roi et au ministre qu'il espérait opposer des obstacles assez considérables aux grands projets que formaient les ennemis ; et, en attendant l'ouverture de la campagne, il fut bien aise de leur faire voir que l'on les cherchait. Le maréchal de Villars, revenu à Metz, donna tous les ordres nécessaires pour presser le rétablissement des troupes et régler la marche de celles qui devaient fortifier une frontière dont les ennemis s'approchaient tous les jours.

Ce fut alors qu'en faisant un état de son bien au roi, il supplia Sa Majesté, avec les plus vives instances, de prendre généralement tous ses revenus pendant tout le temps que la guerre durerait, et de lui permettre d'être le premier à donner cet exemple du secours que lui devaient tous ses bons sujets pour soutenir une guerre si dangereuse. Il ne voulait se réserver que les appointements ordinaires de général pour en soutenir la dépense, disant que ce n'était point par les tables ni par les équipages magnifiques que les généraux devaient se faire considérer, et que personne ne lui saurait mauvais gré de voir une table très frugale, quand on saurait qu'il aurait pressé le roi d'accepter tous ses revenus [165].

Le roi lui marqua une très vive reconnaissance de ses sentiments et le remercia d'avoir voulu donner un exemple qui ne serait pas suivi.

Sur la fin de février, le sr Protin, ministre du duc de Lorraine, vint à Metz trouver le maréchal de Villars, de la part de son maître, pour lui

rendre compte de ce que le ministre de ce prince lui mandait de la Haye, sur la permission par lui demandée pour les Lorrains de débiter leurs denrées aux deux partis ; ce qui avait été accepté par le sr Heinsius. Il ajouta que les alliés ne permettraient pas qu'aucune de leurs troupes entrât en Lorraine, si la France voulait retirer celles qu'elle avait à Nancy. Le maréchal de Villars dit au ministre lorrain que les ennemis occupaient Trèves ; qu'ils y rassemblaient des magasins et un grand appareil de guerre, qu'ainsi ils faisaient une proposition peu raisonnable ; mais que, s'ils voulaient être écoutés, il fallait qu'en proposant au roi de retirer ses troupes de Nancy, ils offrissent de retirer les leurs de Trèves ; qu'à l'égard de l'offre qu'ils faisaient de ne pas faire entrer leurs troupes en Lorraine, le général des armées de France y pourvoirait.

Le maréchal de Villars reçut, le 5 mars, un ordre du roi pour se rendre auprès de Sa Majesté. Il partit le 7 et ne fut que dix jours dans son

voyage. Dès qu'il fut arrivé, il eut l'honneur d'entretenir le roi et de l'informer de ce qu'il pouvait juger des projets des ennemis, aussi bien que des obstacles par lesquels il comptait les traverser. Il est certain que, depuis Cologne jusqu'à Coblents et en remontant le Rhin et la Moselle, tout était couvert de leurs bateaux chargés de tout l'appareil nécessaire pour faire de grands sièges et pour la subsistance de leurs armées. D'ailleurs, ils étaient dans une intelligence parfaite avec le duc de Lorraine, mais elle était tenue fort secrète.

Le 9 avril, Verrue se rendit au duc de Vendôme. Ce siège, qui dura près de cinq mois, coûta des sommes immenses et beaucoup d'hommes. Le duc de Vendôme s'obstina à l'attaque d'une place très bonne et qui avait une communication libre avec le camp de Crescentino, ce qui aurait fait durer le siège des années entières. À la fin, il se rendit à la raison, qui était qu'il valait mieux attaquer Verrue par le camp que le camp par Verrue. Dès que ce camp fut emporté, Verrue capitula.

Le maréchal de Villars proposa le sr de Bohan [166], ancien colonel du régiment de Turenne et l'un des meilleurs officiers d'infanterie, pour commander dans Longwie, et le sr de Marcé, très brave officier, pour commander dans Sarlouis. Ces deux maréchaux de camp eurent l'un et l'autre leurs ordres pour se rendre à leur destination. Le maréchal ne fut que six jours à la cour, pendant lesquels il régla avec le roi tout ce qui pouvait regarder l'ouverture de la campagne, tant pour les troupes qui devaient former son armée que pour les généraux qui devaient servir sous lui.

À peine les pluies, qui avaient fait déborder les rivières de la Saare et de la Blise, furent-elles cessées qu'il marcha avec huit ou dix mille hommes pour attaquer les quartiers que les ennemis avaient au delà de la Saare et prit les Deux-Ponts où l'on fit deux cents prisonniers. On y trouva beaucoup de bagages. La ville de Hombourg fut prise aussi [167], et l'on aurait poussé

plus avant dans les quartiers ennemis les plus éloignés, si les pluies n'avaient recommencé violemment, en sorte que l'on ne put repasser la Saare que sur le pont de Saint-Jean de Sarbrück et que les plus petits ruisseaux mêmes ne se pouvaient passer à gué.

Le 23 avril, il apprit l'arrivée de milord Marlborough à la Haye. Il alla visiter Sarlouis, où il trouva M. de Choisy, gouverneur, peiné de ce que le roi renouvelait les anciens ordres de soutenir des assauts au corps de la place. Le maréchal lui dit que les Turcs ne songeaient jamais à défendre aucun dehors, négligeant même cette manière de fortification ; qu'ils avaient fait lever le siège de Bude, attaqué par toutes les forces de l'Empire commandées par le duc de Lorraine et par trois électeurs ; qu'il fallait des dehors pour lasser un ennemi et le rebuter enfin par des assauts infructueux. Cette conduite n'a été pratiquée ni par les gouverneurs français ni par ceux des ennemis : la défense de presque toutes les places attaquées

pendant cette guerre ayant mérité des punitions plutôt que des récompenses.

Le maréchal de Villars fit connaître, par ses lettres du 2 mai [168], tout ce qu'il pensait sur les divers projets que les ennemis pouvaient former, en cas que toutes les forces qu'amenait le duc de Marlborough se joignissent à celles du prince de Bade, et la nécessité qu'il y avait que le maréchal de Marcin concertât ses mouvements de manière que le prince de Bade ne pût se mettre entre l'armée du maréchal de Villars et celle du maréchal de Marcin qui était en Alsace. Il régla aussi toutes les marches de manière qu'à tout événement leur jonction fût sûre. Enfin il crut devoir demander au roi ses ordres, ou pour chercher une bataille, ou pour ne la donner qu'en se procurant tous les avantages des postes. Voici la dépêche qu'il écrivit sur ce sujet, le 5 mai 1705, à M. de Chamillart, ministre de la guerre :

Je vois, Monsieur, par la lettre dont il vous a plu de m'honorer, le 30 du mois dernier, les avis que vous avez que le prince de Bade et milord Marlborough doivent agir de concert pour l'exécution de leurs projets sur la Saare. Vous me priez de vous dire ma pensée sur cela; mes dépêches précédentes ont prévenu cette question et j'ai eu l'honneur de vous informer de tout ce qui se pouvait imaginer et des divers partis que l'on pouvait prendre, si les ennemis unissaient leurs forces pour le siège de Sarlouis, et les projets que nous pouvons former, si au contraire les ennemis faisaient leurs principaux efforts en Flandres. Je ne puis maintenant rien ajouter à ma dépêche du 2.

Vous me faites l'honneur de me dire, Monsieur, que, si M. de Bade et M. de Marlborough joignaient leurs forces pour le siège le Sarlouis, en ce cas ils abandonneraient Landau. Je dois prendre la liberté de vous demander si, en ce même cas, vous croyez que le roi ordonnât à M. le maréchal de Marcin d'en faire le siège: car de marcher simplement aux lignes de Wissembourg ce serait prendre une peine inutile. Les ennemis ne songe-



ront pas à les défendre et se contenteront de jeter dans Landau et dans Philisbourg le peu de troupes qu'ils auront laissées dans ce pays-là.

Quant à la marche des ennemis vers la Saare, elle ne sera pas difficile. Celle de M. le prince de Bade à Sarbruck est très belle. Pendant que milord Marlborough marchera entre la Moselle et la Saare droit à moi, lui seul ne me fera pas quitter mon poste, mais si, pendant que milord me fera tête, M. de Bade marche à la Nied après avoir passé la Saare à Sarbruck, alors je n'ai plus que les postes du côté de Sierk et je suis forcé de quitter une partie de la Nied, jusqu'à ce que, M. le maréchal de Marcin m'ayant joint par un tour assez grand, je sois assez en force pour marcher aux ennemis, les resserrer et enfin leur disputer le terrain par une sage conduite. Les ennemis prendront le parti que je viens de dire, s'ils cherchent un combat, et je dois éviter de le donner avec des forces inégales. Il peut arriver aussi que M. le prince de Bade fortifiera M. de Marlborough de la plus grande partie de ses troupes et se contente-

ra de faire croire qu'il a des desseins, quand il s'en tiendra à celui de conserver ses lignes.

Pour ce qui regarde les vivres des ennemis, la marche de M. le prince de Bade, s'il vient sur la Saare, est courte; il en portera suffisamment et sans peine pour le temps qu'il sera sans joindre milord Marlborough, après quoi, ils les tireront conjointement de Trèves.

Quant à la subsistance des chevaux, elle sera médiocre jusqu'à ce qu'ils soient sur la Nied qui commencera à leur fournir des herbes.

Si M. le maréchal de Marcin arrive sur Sarbruck avant le prince de Bade et lui défend le passage de la Saare, notre situation sera fort différente, car alors je donne la main à M. le maréchal de Marcin et nous pouvons espérer de défendre la Saare.

Pour cela, Monsieur, il ne faut pas être retenu par la crainte d'abandonner les lignes d'Hague-nau. Il faut seulement que le Fort-louis, Strasbourg et Phalsbourg aient des garnisons suffisantes.

Ce que j'ai l'honneur de vous dire, Monsieur, est la première réflexion que j'ai faite quand le roi m'a honoré du commandement de cette armée. J'eus soin de la représenter à Sa Majesté, et à vous aussi, Monsieur, lorsque je revins de Languedoc. J'espère, avec l'aide de Dieu, que, si les ennemis font quelque fausse démarche devant moi, je saurai bien en profiter. S'ils sont assez imprudents pour m'attaquer dans de bons postes, ou si je puis entreprendre sur eux, sans commettre légèrement les forces de l'État, je n'en perdrai pas l'occasion.

Je vois, Monsieur, que les vaines frayeurs que l'on voulait avoir de manquer d'hommes, de chevaux et d'argent n'ont plus aucun fondement par les sages précautions de Sa Majesté et par la force avec laquelle vous exécutez ses ordres. Nos armées sont bonnes, bien payées, et enfin nous avons le temps et l'argent. Il n'est plus le cas où je vous demandais moi-même s'il fallait chercher à combattre. Vous comprendrez aisément, Monsieur, que, s'il pouvait arriver que les armées ne fussent pas payées, elles pourraient se ruiner et se dissiper sans combat, auquel cas il vaut mieux ha-

sarder une bataille. Il y a des occasions où il est de la sagesse de la chercher, quand même on la donnerait avec désavantage. Il y en a d'autres où, paraissant toujours chercher le combat, il faut cependant plutôt manquer une occasion que de ne se la pas donner la plus favorable qu'il est possible. Je suis persuadé que milord Marlborough se présentera. S'il le fait aussi imprudemment qu'il l'a fait la dernière fois en Allemagne, j'espérerais de la bonté de Dieu de bien profiter de sa témérité. Voilà proprement ce que j'appelle fausse démarche. S'ils n'en font pas d'autre que de se mettre, comme l'on dit, en place marchande, c'est-à-dire qu'il n'y ait ni avantage ni désavantage à attaquer, c'est à vous, Monsieur, à voir ce que vous estimez convenable à la situation actuelle des affaires du roi, et à Sa Majesté à me donner ses ordres.

Je ne les ai pas attendus pour combattre à Fridlingue, car il n'y avait alors d'autre parti à prendre que de chercher le combat, comme les ennemis n'en avaient d'autre que de l'éviter. Mais j'ai vu souvent Sa Majesté ordonner à ses généraux de

chercher l'ennemi et le combat. Tels furent les ordres que reçut M. de Luxembourg avant la bataille de Fleurus. J'ai vu la lettre de M. de Louvois, Elle portait deux fois ces mots : « Et Sa Majesté s'attend qu'avec l'armée qu'elle a mise sous votre commandement, vous ne manquerez pas la première occasion de combattre. » Si Elle me l'ordonne ainsi, la première occasion pour moi sera dès que milord Marlborough passera la Saare. Il y avait toujours ordre de combattre en Allemagne toute la dernière guerre.

Je crois, Monsieur, avoir l'honneur de vous exposer bien nettement la matière et avoir raison de désirer vos instructions. Ce n'est point par inquiétude, mais pour connaître mieux les véritables intérêts de Sa Majesté. Je n'attendrai pas ses ordres pour profiter d'une fausse démarche, ni pour empêcher autant que je le pourrai l'investiture d'une place. Mais, si je ne le puis qu'en donnant une franche bataille, je crois, Monsieur, qu'il est de la sagesse de vous demander ce que veut Sa Majesté. Je vous répète encore que ce n'est point pour avoir des ordres qui puissent me disculper en cas

d'événement. La bonté du roi est trop connue et j'ose me flatter que mon ardeur pour son service l'est aussi. Je n'ai aucune timidité d'esprit et, avec l'aide de Dieu, je prendrai hardiment les bons partis; mais, si je dois chercher une bataille à terrain et avantage égaux, et à forces à peu près égales, c'est sur quoi Sa Majesté doit voir ce qui lui convient et me rendre la justice d'être bien persuadée qu'elle n'a pas un sujet plus zélé ni plus dévoué que je le suis, ni vous, Monsieur, personne qui soit avec plus d'attachement, etc.

P. S. J'apprends par tous les avis que le prince de Bade est arrivé le 30 à Rastat et que les ennemis sont déjà campés en divers endroits, On voit leurs tentes autour de Trèves. Par le temps horrible qu'il fait, on doit être bien aise de les voir déjà en campagne. Je suis persuadé que M. le maréchal de Marcin est bien assuré que rien ne presse, puisqu'il est encore à Paris. Pour moi, je vais après-demain m'établir à Thionville pour être plus près des nouvelles.

Le 5 mai, l'empereur Léopold mourut. Son règne fut très glorieux et rempli de grands événements. C'était un prince très éclairé et, quoiqu'il n'eût jamais été à la guerre, il avait cependant montré dans toutes les occasions une grande fermeté. Sa bonté fut quelquefois estimée faiblesse, suivant par sagesse la pluralité, lors même qu'elle était contraire à son avis, qui était presque toujours le meilleur.

Le maréchal de Villars reçut un courrier du maréchal de Villeroy avec des lettres du 5 mai, qui lui apprenaient que toutes les troupes anglaises commençaient à s'ébranler et à s'approcher de la Meuse. Le maréchal Toop ayant fait plusieurs voyages vers le prince de Bade, on ne pouvait mettre en doute que ce ne fût pour concerter tous les mouvements des deux généraux et pour agir en même temps avec toutes les forces de la ligue. Comme toutes les troupes des ennemis à Trèves grossissaient tous les jours, le maréchal de Villars fit avancer à Sirk le sr du Ro-

sel, lieutenant général, avec la tête de l'armée, et fit marcher une autre tête de troupes à Bouzonville pour placer ses troupes entre Sarlouis et Thionville et pouvoir les mettre ensemble, dès que les ennemis approcheraient de Trèves avec le gros de leurs forces.

Cependant, comme les pluies avaient recommencé très violemment, les mouvements des ennemis furent suspendus du côté du Rhin et du côté de la Flandre. Sur cette suspension, le maréchal de Villeroy jugea que les forces de la ligue regardaient la Flandre, et le maréchal de Villars reçut ordre du roi de prendre des mesures pour y envoyer du secours. Ce général écrivit en même temps une lettre fort étendue sur les divers desseins que les ennemis pouvaient former vers la Flandre, persuadé cependant que les retards de leur marche vers la Moselle n'avaient d'autre cause que l'impossibilité de marcher, lorsque tous les pays sont inondés. Effectivement, il n'était pas vraisemblable que les dépenses ex-



cessives de la ligue pour remplir Trèves de magasins, pour y faire des camps retranchés, pour couvrir tout le Rhin de bateaux et de munitions immenses de vivres et de guerre n'eussent pour objet la Moselle et la Saare, frontière du royaume certainement la plus faible et qui, une fois pénétrée, donnait à l'ennemi la Lorraine très favorablement disposée pour la ligue.

Le 17 mai, toutes les incertitudes cessèrent par les nouvelles arrivées de toutes parts que toutes les forces ennemies de Flandre et d'Allemagne marchaient pour se joindre vers la Moselle.

Sur ces avis, le maréchal de Villars marcha en avant, paraissant vouloir faire la moitié du chemin pour chercher une action, et prit ses mesures pour avancer vers l'ennemi lorsqu'il s'approchait, sachant bien par la connaissance du pays qu'il se placerait de manière que, si l'on voulait l'attaquer, le poste serait avantageux pour lui. Mais il comprit en même temps qu'il devait éviter un com-

bat où l'avantage du poste serait égal, les ennemis ayant 40 bataillons plus que lui, pendant que les maréchaux de Villeroy et de Marcin conservaient autant qu'il leur était possible toutes leurs troupes, et cela, disaient-ils, pour donner de l'inquiétude aux ennemis vers la Flandre et le Rhin ; comme si la raison de guerre eût permis de penser que le prince Louis de Bade et Marlborough, ayant formé dès le commencement de l'hiver les projets les plus grands et les plus dangereux pour la France, eussent pu par de médiocres inquiétudes être détournés de les exécuter.

Le 23 mai, l'on apprit que les ennemis s'approchaient de l'armée du roi, et les ordres de la cour ayant déterminé les maréchaux de Villeroy et de Marcin à faire des détachements assez considérables de leurs armées, afin que celle du maréchal de Villars approchât un peu des forces de celle qui marchait à lui, il manda au roi qu'il faisait ouvrir tous les passages, afin de pouvoir

marcher aux ennemis, et les combattre s'ils voulaient faire un siège devant lui.

Il apprit le 29 mai que toutes les troupes anglaises étaient arrivées à Trèves, et que le duc de Marlborough était allé de Coblenz conférer avec le prince de Bade à Creutznach. Il était bien naturel que ces deux généraux voulussent encore concerter leurs mouvements deux jours avant que d'entrer en action.

Le même jour, les partis du maréchal de Villeroy prirent un courrier de l'électeur de Brandebourg avec des lettres du prince au duc de Marlborough; par ces lettres l'électeur paraissait informé des projets, et faisait son compliment d'avance sur les succès. Les lettres étaient en chiffres.

Le 30 mai, le maréchal de Villars apprit que les armées ennemies avaient passé la Saare et campaient au deçà de Sarbourg [169]. Tous les avis leur donnaient plus de 80,000 hommes effectifs.

Le 4 juin, l'armée ennemie, après avoir passé la Saare par une marche forcée, vint camper en présence de celle du roi. L'envoyé du duc de Lorraine qui s'était rendu auprès du duc de Marlborough revint ce même jour, et fit beaucoup de compliments de la part de ce général au maréchal de Villars, lui marquant qu'il espérait voir une belle campagne puisqu'il avait à faire à lui et qu'il marchait à la tête de 110,000 hommes [170].

Le maréchal de Villars, voyant l'armée ennemie s'étendre devant lui, étendit un peu sa droite, mais sans vouloir faire le moindre retranchement, parce que son poste était naturellement bon et que les retranchements diminuent quelquefois l'ardeur des troupes.

Il apprit le 5 juin, par une lettre du maréchal de Marcin, que le prince Louis marchait à la Moselle avec la plus grande partie de ses troupes. Les généraux ennemis employèrent les deux premiers jours à reconnaître la situation de l'armée du roi, et le maréchal de Villars avança un corps

d'infanterie et de dragons pour engager une action, bien assuré de pouvoir retirer ce corps, mais ayant un extrême désir d'obliger l'armée ennemie à s'approcher de la sienne. Le 9, il fit attaquer leurs gardes de cavalerie et, content de son poste, il n'oublia rien pour porter l'ennemi à quelque mouvement.

Il reçut alors une lettre du roi fort étendue sur les entreprises que pouvaient faire ses armées de Flandre. M. l'électeur de Bavière, secondé par M. le maréchal de Villeroy, proposa d'attaquer Huy, Liège et Limbourg. Le maréchal de Villars manda au roi [171] que de tels projets n'empêcheraient pas le prince de Bade et le duc de Marlborough de suivre ceux qu'ils avaient formés avec toutes les forces de la Ligue, et qu'il suppliait Sa Majesté de lui pardonner la liberté qu'il prenait de lui dire que la raison de guerre voulait que, quand toutes les forces ennemies menaçaient la frontière du royaume la plus faible, toutes celles du royaume marchassent à la défense; que son

armée de Flandre était encore composée de 86 bataillons, lorsque les ennemis n'en laissaient que 34 retranchés sous Mastricht, c'est-à-dire qu'ils abandonnaient tout, excepté la défense de cette place ; que, si on lui avait envoyé de bonne heure les secours proportionnés aux forces des ennemis, il aurait pris des mesures différentes ; que tout ce qu'il avait pu faire avec des forces inférieures, c'était de se bien poster et d'arrêter les ennemis depuis quinze jours, quoiqu'apparemment ils eussent compté de l'emporter en arrivant, ou du moins de le faire reculer, ce qu'il aurait fait s'il eût suivi la pensée de plusieurs de ses officiers généraux ; qu'enfin les ennemis, n'ayant pu réussir dans ce premier dessein, rassemblaient tout. Le maréchal ajoutait qu'il avait déjà éprouvé plus d'une fois que l'on ne déférait à ses conseils que lorsque l'on était convaincu que ceux des autres, qui d'abord étaient plus favorablement reçus, ne se trouvaient pas si bien fondés.

Cependant, quoiqu'il fût assez tard pour lui envoyer des secours, le roi les ordonna, et il marcha quinze bataillons et vingt escadrons de l'armée de Flandre, avec douze escadrons de celle du Rhin. Le maréchal en les attendant ne put que fortifier les garnisons de Luxembourg et de Sarlouis. Les ennemis continuèrent à rassembler leurs forces, et elles allaient à 100,000 hommes au moins, pendant que le maréchal n'en avait que 55,000 au plus.

Le prince de Bade arriva à Trèves le 15 juin. Le 16 et le 17, l'ennemi fit les dispositions d'une attaque. On distribua la poudre et les balles, et, sur le refus d'attaquer que fit le prince de Bade, comme le publia le duc de Marlborough, toute cette nombreuse armée, n'ayant pu ébranler celle du maréchal, décampa la nuit du 18. Il est constant que l'armée de la Ligue était du double plus forte que celle du maréchal de Villars, mais aussi le poste de ce général était excellent. Le prince de Bade, dans la crainte assez fondée de

ne pas réussir, refusa absolument d'attaquer, et le duc de Marlborough, de même que les autres généraux, furent bien aises de rejeter sur lui le dérangement du grand projet dont ils s'étaient flattés dans toute l'Europe. En effet, par cette retraite, les vastes desseins des ennemis qui menaçaient Sarlouis et Thionville, et qui par de telles conquêtes, ayant la Lorraine pour eux, s'ouvriraient l'entrée du royaume, furent entièrement détruits.

Ce fut un grand événement [172], et auquel l'Europe entière ne s'attendait pas. Le duc de Lorraine, qui concevait de grandes espérances des conquêtes dont les ennemis se flattaient, avait un envoyé auprès du maréchal de Villars et un autre auprès du duc de Marlborough.

Ce dernier envoyé, arrivant à la pointe du jour dans le quartier général de Marlborough, y trouva les houssards français, et leur dit sans les connaître qu'il avait un passeport du général. Les houssards le trouvant signé Marlborough le dé-



pouillèrent et le menèrent au maréchal de Villars dans le temps que l'autre ministre de Lorraine était auprès de lui. Le maréchal dit à ces deux envoyés : « Vous voyez, par la différence de vos situations et de votre équipage, celle que vous devez mettre entre vos amis ; assurez votre maître qu'il n'en peut jamais avoir de meilleur que le roi. »

Le maréchal reçut des lettres du roi, datées du 18, par lesquelles Sa Majesté ordonnait au maréchal de Marcin de le joindre. Cet ordre ne fut donné que sur la connaissance que le roi eut que le prince de Bade joignait le duc de Marlborough, et ces derniers ordres de la cour auraient été inutiles si, par la situation avantageuse que le maréchal de Villars avait prise, les projets des ennemis n'avaient été déconcertés.

Le 18, le duc de Marlborough, après avoir passé la Saare et la Moselle, manda au maréchal de Villars que le prince de Bade lui avait manqué de parole et ne l'avait pas joint le 10 comme il

le devait ; qu'au surplus, il le priaît d'avoir assez bonne opinion de lui pour croire qu'il ne se serait pas retiré sans action, si le général de l'Empire n'avait pas rompu tous ses projets, et qu'il envoyait un lieutenant général à l'empereur pour s'en plaindre. Tous les généraux ennemis, sans ménager les termes, se plaignaient hautement de cette trahison, et envoyèrent un trompette au maréchal de Villars pour lui dire qu'il ne voulait pas qu'il ignorât leurs sentiments, et qu'ils le priaient de les faire connaître à son maître. De telles explications si publiques de la part du duc de Marlborough et de ses lieutenants étaient une espèce de manifeste contre le prince de Bade, dont la conduite n'était pourtant pas si blâmable, la bonté du poste que le maréchal de Villars avait pris soin d'occuper pouvant rendre dangereux le succès d'un combat.

Le maréchal disposa ses troupes, afin que les ordres du roi les trouvassent prêtes à suivre ceux qu'elles recevraient. Il proposa d'aller attaquer

Trèves et tous les postes que les ennemis occupaient sur la Saare, de prendre Hombourg, de fortifier Bitche et de faire ensuite le siège de Landau. Mais il lui arriva dans cette occasion ce que l'on a déjà vu, et ce que l'on trouvera dans toute la suite de la guerre, c'est qu'aussitôt qu'il avait réparé un malheur et mis les affaires dans une disposition favorable à exécuter de grands projets, le crédit des autres généraux à la cour faisait préférer leurs petits desseins à toute l'utilité de ceux qu'il proposait. Ainsi la retraite des forces ennemies lui attira des ordres de renvoyer en Flandres la plus grande partie de ses troupes. Mais le roi lui marqua une grande satisfaction de sa conduite, et lui destina le commandement de l'armée du Rhin [173].

Dans le moment, le maréchal prit la résolution d'aller attaquer les lignes de Wissembourg et, s'il était possible, de pousser ensuite les ennemis jusqu'à Spirbach, afin de pouvoir faire le siège de Landau si le roi le désirait. Pour cela, il

concerta avec le maréchal de Marcin les mouvements que devaient faire leurs troupes, et prit des mesures pour se joindre le 1<sup>er</sup> juillet. En mettant l'armée en marche pour ce dessein, il crut, par quelques mouvements de troupes sur Trèves, devoir essayer d'ébranler le corps que les ennemis y avaient laissé sous les ordres du général Opach. Celui-ci, à la première approche des comtes Dubourg et de Druy, abandonna Trèves avec précipitation, y laissa quelques pièces de canon, jeta dans la Moselle toutes les munitions de guerre et de bouche et repassa diligemment la rivière pour se retirer vers Coblentz.

Le maréchal de Villars, marchant à pied à la tête de l'infanterie, eut une attaque de goutte, et, n'ayant pu se donner le repos nécessaire pour la dissiper entièrement, il en fut incommodé pendant presque toute la campagne.

Toutes les mesures prises pour joindre les troupes du maréchal de Marcin, celles que commandait le maréchal de Villars arrivèrent le

2 juillet à Vert [174]. On séjourna un jour, et le troisième, ayant fait une marche forcée, on arriva le 4 à la pointe du jour sur les hauteurs de Wissembourg, dont les retranchements étaient défendus par 5 ou 6,000 hommes. Le reste de l'armée ennemie devait y arriver le jour d'après, mais la marche avait été retardée de trois jours par le mouvement que le maréchal de Villars avait fait vers Trèves; ce qui avait persuadé aux ennemis que ce général avait pour premier objet d'attaquer Trèves et Sarrebourg. Tous leurs généraux, comptant que Trèves était son premier dessein, comptèrent d'arriver à Wissembourg avant lui. Ce corps de 6,000 hommes qui défendait les lignes fut défait et les hussards le poussèrent jusqu'à Landau. On ne fit que 600 prisonniers et 7 officiers seulement. Mais les ennemis avouèrent qu'ils avaient perdu plus de 1,500 hommes, beaucoup d'équipages et d'argent, les hussards ayant eu plus de 15,000 livres en or.

On prit les châteaux de Sels, de Rederen et de Hatten [175], avec les garnisons à discrétion.

Le maréchal ayant été à cheval pendant toute l'action de Weissembourg, malgré d'assez grandes douleurs de goutte, il lui fut impossible d'y monter le jour d'après, et par conséquent d'y continuer l'attaque du camp retranché de Lauterbourg, dont le maréchal de Marcin et les autres généraux lui déclarèrent l'accès entièrement impossible.

Le maréchal de Villars envoya ordre de raser tous les retranchements que les ennemis avaient faits à Trèves, lesquels étaient très solides. Comme il vit des difficultés insurmontables au siège de Landau, il proposa celui de Fribourg [176] et ordonna au même temps au marquis de Refuge [177], après avoir rasé Trèves, de prendre Hombourg.

Il apprit alors par les lettres du maréchal de Villeroy que les lignes de Flandres avaient été forcées le 19 juillet par Marlborough, près l'ab-

baye d'Heileissem, que la gauche de l'armée du roi avait été battue, que l'on y avait perdu douze pièces de canon ; que le marquis d'Alegre [178] et le comte d'Horn [179] avaient été pris, et que l'on regardait comme une espèce de miracle que l'armée entière n'eût pas été défaite.

Cette nouvelle affligea fort le maréchal, et plus peut-être que ses confrères ne l'auraient été, s'il lui était arrivé quelque disgrâce de son côté. L'armée du roi, à la tête de laquelle était l'électeur de Bavière, se retira derrière Louvain.

On remarquera en passant que le maréchal de Villars avait toujours été fort opposé à cette manière de tourner la guerre en défense de lignes ; il l'estimait très dangereuse, et, en effet, l'expérience a fait voir que les lignes ont toujours été forcées.

Le 25 juillet, on battit un parti de 200 chevaux des ennemis tous tués ou pris.

Le même jour, un parti des houssards français, ayant fait prisonniers quelques impériaux,

en pendirent un, sur ce qu'on leur dit que le général Thingen avait fait pendre un de leurs camarades, et mandèrent au général des impériaux qu'ils traiteraient les prisonniers comme on traiterait les leurs. Le maréchal de Villars, informé de cette cruauté, fit chercher le capitaine houssard qui l'avait ordonnée, afin de l'envoyer au général Thingen pour en faire la justice qu'il trouverait à propos. Mais ce capitaine se sauva.

Dans le même temps, le général ennemi, informé de l'action des houssards français, mit entre le confesseur et le bourreau un capitaine prisonnier, et manda au maréchal de Villars que, si on ne lui faisait pas justice de l'action des houssards, le capitaine serait pendu. Le maréchal ne pouvait envoyer le capitaine houssard qui s'était sauvé, mais à sa place on trouva les deux houssards qui avaient pendu le prisonnier ennemi, il les fit remettre au prévôt pour les envoyer le jour d'après. Ils se sauvèrent la nuit, et le malheureux capitaine français, qui était toujours dans la mau-



vaie compagnie du confesseur et du bourreau, aurait été pendu si l'on n'avait amené au maréchal de Villars un houssard qui venait de voler et tuer des paysans. On l'envoya au général Thingen qui renvoya sur-le-champ le capitaine français.

Le 27 juillet, Hombourg fut pris. Par cette conquête, les évêchés de Metz et de Toul, avec tous les pays qui étaient au-delà de la Saare, et qui payaient contribution aux ennemis, furent délivrés de cette fâcheuse situation.

Le malheur arrivé en Flandres attira au maréchal de Villars des ordres d'y envoyer des détachements considérables de troupes, et, dès lors, il ne fut plus question de nouvelles entreprises de son côté ; il prévint seulement que bientôt il serait réduit à une défensive embarrassante, et de nouveaux ordres reçus le 7 août l'obligèrent encore d'envoyer des détachements en Italie.

Dans les mêmes temps, l'armée des ennemis se fortifiait, et le prince de Bade, qui la vit en état

d'agir et d'approcher celle du roi, se rendit dans son camp [180].

Le 12 août, le maréchal de Villars attaqua les postes que les ennemis avaient sur la petite rivière de Rench [181], et tout fut emporté. Leur infanterie se jeta dans la petite ville de Liechtenau qui fut emportée de même. On leur tua plus de 200 hommes et l'on revint avec un pareil nombre de prisonniers. Le sr des Eddes, brigadier de nos dragons, y fut tué.

Cependant l'armée impériale fut augmentée de toutes les troupes palatines, et tous les détachements que les ennemis devaient envoyer en Flandres la rejoignirent. Ainsi elle se trouva de plus de 70,000 hommes, et l'on vit par des états fidèles qu'elle était composée de 104 bataillons et de 160 escadrons, ce qui la rendait de beaucoup supérieure à celle du maréchal de Villars. Une si grande supériorité du côté des ennemis n'empêcha pourtant pas que ce général ne reçût des

ordres de la cour, du 19 août, pour envoyer encore huit bataillons et dix escadrons en Flandres.

Le 25 août, le prince de Bade marcha à Souls avec une armée très considérable. Il était à deux lieues d'Haguenau. Les lignes de la Mutter, en comprenant le terrain qu'il fallait garder pour conserver le Fort-louis, avaient douze lieues d'étendue. Ainsi, l'ennemi, campé dans le centre avec ses forces entières, menaçait tout, et le maréchal de Villars ne voulut pas s'exposer au péril qu'avait couru le maréchal de Villeroy pour s'être étendu le long des lignes de Flandres.

Il lui était arrivé que sa gauche fut battue, et ce fut par la faute des ennemis, qui se contentèrent de ce premier succès, que l'armée entière ne fut pas détruite.

Le marquis de Silly [182], voyant le prince de Bade arriver sur la ligne, fit revenir les troupes de Paffoven [183] et d'Ingwiller et se retira sur Haguenau.

Le 30, le maréchal de Villars marcha en bataille aux ennemis, qui firent avancer quelques escadrons pour soutenir leurs gardes. Elles furent chargées et poussées jusque dans leur front de bandière. Ils se mirent en bataille derrière un petit ruisseau qui leur donnait un bon poste, et où le maréchal de Villars ne crut pas devoir attaquer une armée plus forte que la sienne. On leur prit un très grand nombre de chevaux et plus de deux cents bœufs de Hongrie.

Sur la nouvelle qu'il arrivait un convoi aux ennemis, le maréchal de Villars détacha trois lieutenants généraux avec des corps de 5,000 à 6,000 hommes choisis pour l'attaquer, et tous revinrent sans oser l'entreprendre [184]. La goutte, qui alors ne permettait pas au maréchal de Villars de monter à cheval, sauva ce convoi. Mais il fut bien mortifié de voir les officiers de son armée si peu entreprenants.

Cependant, le 11 septembre, l'armée du prince de Bade fut augmentée de toutes les

troupes de Prusse et de 4,000 hommes de celles de Saxe ; ainsi, avec le corps que les ennemis avaient devant les lignes de Bihel et celui qui était sous Lauterbourg, le prince de Bade pouvait compter avoir 30,000 hommes [185] plus que le maréchal de Villars.

Cette supériorité ne permettait aucune situation avantageuse à l'armée de France, et l'ennemi pouvant dans une marche de nuit se mettre derrière le ruisseau de Brompt, le maréchal de Villars se serait trouvé enfermé. Il marcha donc le 13 pour mettre ce ruisseau devant lui, et par là les ennemis eurent la liberté de faire le siège de Haguenau. Le maréchal voulut en retirer les troupes, mais le sr de Pery qui commandait dans cette place l'assura si fortement qu'il trouverait les moyens de n'être pas prisonniers de guerre, qu'il l'abandonna à la conduite de cet officier général. L'armée ennemie vint camper le 16 septembre sur la Zorn, sa droite à Brompt et sa gauche à Weier-sheim.

Le 2 octobre, le maréchal fit attaquer la nuit un petit camp que les ennemis avaient près du château d'Ocfelt [186], et tout fut tué. Ainsi il ne négligeait aucune des petites entreprises, les importantes ne lui étant pas permises par la trop grande supériorité de l'armée ennemie.

On envoya le sr de Streiff [187], maréchal de camp, avec 3,000 chevaux et 500 hommes de pied pour pénétrer les montagnes noires et pour étendre les contributions le plus loin qu'il serait possible. Cet officier général battit 1,200 hommes qui gardaient la gorge de Valkirk. La petite ville de Drusenheim, défendue par un nommé Conche, se rendit, et la garnison fut prisonnière de guerre. [24 septembre].

Haguenau tint jusqu'au 8 octobre, et le sr de Pery qui y commandait, voyant la place ouverte, demanda à capituler. On le voulut avoir prisonnier de guerre ; mais il prit si bien ses mesures que la nuit il força les gardes ennemies qui étaient sur le chemin de Saverne, où il ramena toute sa gar-

nison après avoir fait perdre aux ennemis plus de 2,000 hommes pendant le siège [188]. Ainsi le maréchal de Villars, que presque tous les officiers de son armée avaient pressé d'abandonner Haguenau dès le 11 septembre, se sut bon gré d'avoir gagné près d'un mois dans une saison si avancée ; en sorte que la supériorité des ennemis, qui était de près de 30,000 hommes, comme nous l'avons dit, ne leur valut que les murailles très mauvaises de Haguenau.

Le maréchal de Villars, attentif à reconnaître le mérite des officiers, supplia le roi de récompenser, par la dignité de lieutenant général, la fermeté et la bonne conduite du sr de Pery, et Sa Majesté lui accorda cette grâce.

Le 21, les officiers de jour mandèrent au maréchal que l'armée impériale marchait à lui. Il s'avança avec dix escadrons pour reconnaître ses mouvements, et trouva que c'était seulement mille chevaux des ennemis qui venaient recon-

naître son camp. Il les fit repousser, et tout se retira après une légère escarmouche.

Le 27, l'armée impériale décampa et marcha vers Paffoven après avoir fait quelques détachements, mais médiocres, vers l'Italie.

Le maréchal de Villars, de son côté, fortifia la garnison de Hombourg et mit cette place en état de ne pas craindre un siège. En même temps, il fit ses dispositions pour être en état d'agir si les ennemis éloignaient trop leurs quartiers d'hiver, et pour suppléer à un grand nombre de chevaux morts dans la cavalerie ; il en fit mettre deux mille des vivres sur une ligne, et derrière ces chevaux tous les cavaliers qui avaient perdu les leurs, ayant devant eux leurs selles et leurs bottes. Outre cela, il prit tous les chevaux d'équipage à commencer par les siens, ne s'en réservant que deux de main. Il y joignit tous ceux des officiers généraux, et même dans l'infanterie, et par ce moyen il remonta près de 4,000 cavaliers qui devenaient en état de servir dans l'occasion. Cette



disposition ne laissa pas de persuader à un ennemi supérieur en forces qu'il ne pouvait pas se séparer sans s'attendre à une action. Cependant le maréchal reçut des ordres de la cour d'envoyer 30 compagnies de grenadiers à Nice, Il paraîtra surprenant, et il l'est en effet, qu'au lieu de le fortifier de troupes, la cour lui en ôtât tous les jours.

Le 7 novembre, l'armée ennemie continua à s'éloigner, et les troupes de Brandebourg, qui devaient aller prendre leurs quartiers d'hiver en Bavière, puis ensuite marcher en Italie, passèrent le Rhin.

L'armée impériale alla camper le 40 entre Haguenau et Bicheviller, et le 14 l'armée du roi alla se placer derrière la Bruche, depuis Strasbourg jusqu'à Molsheim.

Les ennemis ayant renvoyé un corps près Hombourg, le maréchal de Villars en fit marcher un à peu près pareil pour soutenir cette place. Les pluies et les neiges commençaient à rendre toutes sortes d'entreprises bien difficiles. Le 23, le

maréchal commença à séparer l'armée et à renvoyer les chevaux d'artillerie. Il congédia les officiers généraux et demanda permission au roi d'aller à la cour. Mais ce ne fut qu'après avoir visité tous les postes de la Saare, et la ville de Hombourg qu'il fit mettre en état de soutenir un siège. Il fit occuper aussi le château de Bitché, qui, par sa seule situation, était presque imprenable, et fit raccommorder le poste de la Petite-Pierre qui était un assez bon château.

Il partit de Metz après avoir donné tous les ordres pour la distribution des troupes dans les quartiers d'hiver, et les postes des officiers généraux pour y commander.

Ainsi finit la campagne de 1705. Sur la fin de cette année, le roi d'Espagne disposa toutes ses forces et celles de France pour faire le siège de Barcelone, dans les commencements de 1706, aidé des secours de l'armée navale de France.

Dans les premiers entretiens que le maréchal de Villars eut avec le roi, Sa Majesté lui ordonna de faire divers projets tant pour l'offensive que pour la défensive en Allemagne, et elle se détermina enfin à faire attaquer, le 1<sup>er</sup> mai, les lignes de la Moutter, ou bien le camp retranché sous Haguenau, les ennemis ayant travaillé à s'y faire un poste plutôt qu'à défendre la ligne de la Moutter.

Le maréchal concerta tous les mouvements dès Paris, et, pour cacher aux ennemis son véritable dessein aussi longtemps qu'il serait possible, le maréchal de Marcin disposa les troupes de l'armée de la Moselle, comme si elles eussent dû attaquer Traerbach, et le maréchal de Villars

celles d'Alsace, comme pour marcher à Fribourg. Le dernier avril, les troupes de la Moselle, après divers mouvements, devaient se rendre à Saverne, celles d'Allemagne à Strasbourg où le maréchal de Villars se rendit le 29 avril et, le 1<sup>er</sup> mai, il marcha aux ennemis comme on l'avait résolu. En approchant de leurs retranchements, le maréchal de Villars trouva 1,200 chevaux qui furent entièrement défaits et peu rentrèrent dans leurs retranchements qui furent emportés en arrivant et avec une très médiocre résistance des ennemis. Le maréchal de Marcin n'en trouva aucune de son côté, et toutes les troupes ennemies se retirèrent derrière les inondations qui couvraient Drusenheim et la plaine du Fort-louis.

La nuit du 1<sup>er</sup> au 2, le maréchal de Villars envoya la Billarderie, maréchal général des logis de l'armée [189], prier le maréchal de Marcin d'attaquer, de son côté, les postes des ennemis, pendant qu'il attaquerait du sien. Le maréchal de Marcin manda qu'il ne le pouvait pas. On envoya encore

Regemorte, très habile ingénieur, et qui avait une connaissance parfaite des eaux qui paraissaient très étendues, et le maréchal de Marcin fit encore les mêmes difficultés. Enfin le maréchal de Villars y alla lui-même, et, comme toutes les troupes du maréchal de Marcin étaient en bataille, le maréchal de Villars les ayant vues en passant, dit, en joignant le maréchal de Marcin : « Monsieur, je viens de voir une belle armée et qui paraît bien disposée à combattre. » Le maréchal de Marcin lui répondit tout haut : « Elle est trop belle pour que je la fasse noyer dans 56 inondations qui me séparent des ennemis. » Cette réponse entendue des troupes pouvait les intimider, ce qui fit que le maréchal de Villars dit au maréchal de Marcin : « Il faut que nous ayons une petite conversation ensemble, s'il vous plaît. » Et ils entrèrent dans une maison.

Cet entretien peut faire connaître le caractère des deux généraux. Le maréchal de Villars dit au maréchal de Marcin : « Vous voyez que les enne-

mis montrent peu de vigueur, puisqu'ils n'ont pas défendu les lignes de Haguenau. Il faut profiter de leur terreur. J'ai cru que vous voudriez bien attaquer, car nous sommes sûrs de réussir en faisant agir tout ce que nous avons.» Le maréchal de Marcin proposa un conseil de guerre. Le maréchal de Villars lui dit : « Les conseils de guerre sont bons quand on veut une excuse pour ne rien faire. » Il ajouta que les deux armées étaient également sous ses ordres, mais que la déférence qu'il avait pour un confrère l'avait porté à demeurer à son aile. Le maréchal de Marcin répondit comme persuadé que le maréchal de Villars ne demeurerait à l'attaque de sa droite que parce que celle de sa gauche était la plus difficile. « Puisque vous le pensez ainsi, lui répliqua le maréchal de Villars, trouvez bon que je fasse commander mille grenadiers. » et il en donna l'ordre. Dès qu'ils furent arrivés, il dit : « Marchons. » Les généraux de l'armée de Marcin murmuraient, et le maréchal de Villars, ayant fait marcher devant

lui vingt grenadiers, qui véritablement avaient de l'eau au-dessus des reins, entra le premier dans l'inondation. Un des généraux de Marcin dit tout haut: «Où nous mène-t-on?» Le maréchal de Villars lui imposa silence d'un ton à se faire obéir. Il est vrai qu'il y avait demi-quart de lieue d'eau à passer et très haute, quelques chevaux perdant pied. Mais à peine en eut-on traversé les deux tiers, que les escadrons des ennemis qui paraissaient à l'autre bord s'ébranlèrent, firent une mauvaise décharge et s'enfuirent. Le maréchal dit au maréchal de Marcin dès qu'il fut sur la terre: «Vous voyez, Monsieur, que ce que l'on veut croire impossible n'est pas même bien difficile.»

Le maréchal de Marcin fut un peu honteux. En même temps, le maréchal appela le comte de Broglie [190], très bon officier général, et que, dans la suite de ces mémoires, nous verrons servir avec une grande distinction, et lui dit: «Marchez à Lauterbourg.» En effet, la terreur des en-

nemis les avait portés à l'abandonner, mais, revenus de cette consternation, ils y rentrèrent par une porte lorsque le comte de Broglie y entraît par l'autre. Ils plièrent d'abord, et l'on demeura maître de cette ville.

Le maréchal de Villars fit en même temps attaquer un fort que les ennemis avaient à la tête de leur pont sur le Rhin, près de Statmaten, et qui était défendu par 500 hommes. Après quelques volées de canon, pour rompre les palissades, le marquis de Nangis, à la tête des grenadiers, monta le premier à l'assaut et tout fut pris ou tué. Environ 100 soldats qui s'étaient jetés dans une grande barque la firent tourner par la quantité de gens qui y entraient en foule, et leur multitude fut cause qu'ils se noyèrent tous.

Le château d'Hatten fut pris et la garnison à discrétion.

Le maréchal fit attaquer en même temps Drusenheim et Haguenau.



Le même jour que les retranchements, dont nous avons parlé, furent emportés, le maréchal de Marcin s'éloigna du maréchal de Villars avec son armée. Celui-ci lui envoya le comte de Vivant, maréchal de camp, pour lui représenter tout ce qu'un début de campagne si heureux promettait de grands succès; qu'après la prise de Drusenheim et d'Haguenau, que l'on allait attaquer en même temps et qui ne tiendrait pas plus de cinq à six jours, il dépendait d'eux de faire le siège de Landau ou de Philisbourg; qu'il lui donnait le choix de commander ou l'armée du siège, ou celle d'observation; qu'il croyait de la plus grande conséquence pour le service du roi de pousser la guerre en Allemagne, où il n'y avait rien que de grand à faire et peu de péril pour l'événement.

Le maréchal de Marcin ne se rendit pas à ces raisons et voulut s'en retourner avec ses troupes vers la Flandre. Le maréchal de Villars envoya donc à la cour Laurière, aide-major général, pour

représenter toutes les raisons qu'il y avait de tourner le fort de la guerre vers l'Allemagne et de demeurer sur la défensive en Flandres. Mais le malheur de la France voulut qu'il ne fût pas cru et que le maréchal de Villeroy hasarda la malheureuse bataille de Ramillie, la plus honteuse de toutes les défaites et celle dont les suites furent les plus funestes pour la nation, par l'épouvante qui se répandit dans toutes les troupes et parmi tous les généraux qui commandaient dans toutes les meilleures places de la Flandre espagnole et française.

Suivons les opérations de l'armée d'Allemagne. Drusenheim fut pris le 6 mai avec la garnison prisonnière de guerre [191].

Haguenau se rendit le 10 avec sa garnison composée de 2,000 hommes prisonniers de guerre. On prit près de 50 pièces de canon, dont 30 de 24, avec une quantité prodigieuse de poudre et de toutes les munitions de guerre qui pou-

vaient servir aux ennemis pour l'attaque de quelque'une de nos places.

Les prisonniers de guerre faits dans toutes les places, forts et postes allaient à près de 4,000 hommes, et, pour leur échange, on retira le reste de ceux que l'on avait perdus dans les aventures malheureuses des maréchaux de Tallard et de Marcin. Les munitions de bouche et de guerre que les ennemis avaient dans tous leurs postes sur le Rhin, surtout à Drusenheim, étaient si abondantes que les rivières étaient blanches des farines que les ennemis y avaient jetées. On trouva dans Haguenau 30,000 sacs d'avoine.

Il fallut se contenter de ces succès, le roi n'ayant pas voulu permettre le siège de Landau ni celui de Philisbourg que le maréchal de Villars avait proposés. Il ne put donc former d'autres projets que d'étendre les contributions jusqu'à Mayence et dans tous les pays qui sont entre le Rhin et la Moselle.

Le maréchal de Villars fit travailler à des retranchements le long de la Lutter, la droite à Lauterbourg et au Rhin, la gauche à Weissembourg et aux Montagnes.

Le 9 mai, le maréchal mena l'armée sur le Spirbach et envoya des partis jusqu'auprès de Coblenz.

Le maréchal de Marcin eut l'ordre de marcher en Flandres, et le prince de Bade rassembla, dans les environs de Mayence et le long du Rhin, toutes les troupes de l'Empire.

Le maréchal de Villars, informé le 1<sup>er</sup> juin que les troupes de Hesse étaient campées en deçà du Rhin, près de Mayence, marcha avec 3,000 chevaux vers Mayence. À son approche toutes les troupes repassèrent le Rhin, et le maréchal, ne voyant plus d'ennemis entre le Rhin et la Moselle, proposa une seconde fois le siège de Landau avec ses seules forces et sans aucun secours des troupes du maréchal de Marcin. Mais les mauvaises nouvelles que l'on apprit en même temps

de la levée du siège de Barcelone et de la malheureuse bataille de Ramillie ne permirent à la cour d'autres résolutions que de tirer des troupes de l'armée du Rhin et de se mettre sur la défensive en Flandres et en Allemagne.

Le maréchal de Villars proposa encore de forcer un passage sur le Rhin, au-dessous des lignes de Stoloffen, par lequel il prenait ces lignes à revers et pouvait se mettre en état de rentrer dans l'Empire dans la conjoncture la plus favorable, puisque l'on savait que le duc de Wirtemberg était mécontent, que la Bavière était prête à se révolter et que la Hongrie était sur le point de s'accommoder si l'on n'excitait aucun trouble dans l'Empire [192]. Pour persuader à la cour de suivre ses projets et faire voir qu'il avait plus de troupes qu'il n'en fallait pour les exécuter, le maréchal renvoya neuf escadrons en Flandres et qui étaient vers Hombourg.

Il reçut de nouveaux ordres d'envoyer en Flandres ce qu'il avait de meilleures troupes [193].

Il représenta que si celles de Hesse et de Westphalie, qui repassaient sur le Rhin au lieu d'aller en Italie, retombaient par le Haut-Rhin sur Huningue, on s'exposerait à voir percer la frontière du royaume par l'endroit le plus dangereux, puisque, la barrière du Rhin une fois forcée, les ennemis trouvaient la Lorraine et la Comté, les deux provinces du royaume les plus dangereuses, surtout la Lorraine [194].

Le 27 juin, le maréchal de Villars reçut du roi des ordres qui lui firent une très grande peine. Sa Majesté lui donnait le commandement des armées d'Italie, sous M. le duc d'Orléans, qui allait prendre celui que M. de Vendôme quittait pour aller en Flandres [195].

Le maréchal de Villars avait déjà refusé un pareil commandement, parce que, trouvant toutes les dispositions de M. de Vendôme mal digérées, il se voyait réduit à les suivre, ou à prendre sur lui de changer tout ce qu'avait fait un général ai-

mé du roi, et pour lequel le ministre de la guerre avait de très grands égards.

Les mêmes raisons faisaient craindre une seconde fois cet emploi au maréchal de Villars, et elles étaient fortifiées de plusieurs autres. Il fallait gouverner la guerre sous un jeune prince qui avait une cour difficile à ménager. D'ailleurs, M. de Vaudemont, gouverneur du Milanez, grand courtisan, avait un commerce très vif avec M. de Chamillart, dont le gendre, M. de la Feuillade, faisait le siège de Turin. Il l'avait commencé par une conduite que le maréchal de Villars estimait fausse, qui était d'attaquer plutôt la citadelle que la ville. Toutes ces raisons le portèrent à envoyer divers courriers pour engager le roi à le dispenser du commandement que Sa Majesté lui avait destiné. On croit devoir mettre ici deux lettres entières du maréchal de Villars, parce qu'elles sont très propres à faire connaître son caractère de vérité. La première, du 19 juin 1706, est adressée à Mme de Maintenon en ces termes [196]:

Madame,

Il est bien certain que la très vive douleur dont je suis pénétré est causée par celle que je vous connais. Vous aimez le roi, vous aimez le royaume et vous souffrez plus que personne de ses malheurs. Servez-vous, Madame, de votre courage. Que Dieu nous conserve la santé de notre grand Roy, qu'il nous conserve la vôtre et tout ira bien. Mais, Madame, ne faudrait-il pas, quelquefois du moins, croire les gens heureux, si on ne veut pas les estimer habiles ? Je sais que, dans les conjonctures où le présent nous accable, je ne devrais point vous fatiguer du passé ; mais aussi comment le taire, puisqu'il peut redresser pour l'avenir ?

On a toujours été disposé à mal interpréter les plus sages résolutions que j'ai prises. Après le siège de Kell, on désapprouva fort que j'eusse repassé le Rhin, parti néanmoins indispensablement nécessaire pour se donner les moyens et le temps de pénétrer en Bavière. Tant que j'ai été dans l'empire, on ne m'a jamais cru ni du côté de M. l'électeur ni du nôtre. Je voulais le siège de Vienne dès le 2 mai. M. le prince Eugène a



dit à trois généraux de M. l'électeur de Bavière, qui me l'ont appris eux-mêmes, en présence de Mgr l'évêque de Metz et de M. de Saint-Contest, que l'Empereur était perdu si l'on m'avait cru. Je voulais ensuite le siège de Fribourg, et M. de Tallard ne voulait aucune conquête qui pût établir aucune communication avec moi. Je lui rendais les autres bien faciles, puisqu'il ne restait pas apparence d'ennemis sur le Rhin.

Peu s'en est fallu que je n'aie été condamné sur tous les articles, avec un prince dont certainement la tête n'est pas bonne. J'aurai même l'honneur de vous dire, Madame, qu'après cette heureuse bataille que je donnai malgré M. l'électeur, je n'eus pas la consolation de pouvoir trouver dans les lettres de Sa Majesté qu'il lui eût paru que je me fusse trouvé dans cette bataille. Je ne vous parle de cela, Madame, que pour vous faire observer que l'on sacrifiait tout à M. l'électeur, car, d'ailleurs, les grâces dont il a plu à Sa Majesté de m'honorer sont d'assez grands témoignages de la satisfaction qu'elle a bien voulu marquer de mes services.

L'année dernière, j'ai vu le Roi, vous, Madame, et M. de Chamillart entièrement persuadés que j'avais eu grand tort de ne pas défendre les lignes d'Haguenau. Vous trouverez ci-joint, Madame, un ordre de bataille des troupes que le prince de Bade avait pour lors à ses ordres. Le Roi et M. de Chamillart sont bien convaincus du nombre de ces troupes, et ces mémoires viennent de gens auxquels on a confiance. Les ignorants dans la guerre et les mêmes gens qui mouraient de peur à toutes les apparences d'une action ont persuadé que je devais m'opposer à l'entrée des lignes. Il est vrai que je l'aurais empêchée pour quatre jours, mais les ignorants peuvent-ils disconvenir devant tout homme qui raisonne juste sur la guerre que, dès que je remontais la Moutter et que je m'éloignais du Rhin, le prince de Bade rassemblait toutes ses forces sur moi et qu'il n'était plus à mon pouvoir d'éviter une bataille que je donnais avec sept mille chevaux et vingt-six bataillons moins que les ennemis ? Et, d'ailleurs, quel grand intérêt de donner bataille pour soutenir Haguenau, place fortifiée contre toutes les règles de la guerre !

En dernier lieu, Madame, je chasse les ennemis de Drusenheim et de Lauterbourg, postes les plus importants, et malgré M. le maréchal de Marcin, qui s'y est opposé un jour entier (car, après cela, les cabales et le crédit des gens très occupés d'en avoir l'emportèrent toujours sur moi). M. le maréchal de Marcin, dis-je, à qui j'envoie proposer toutes les facilités de prendre Landau en peu de jours, fait partir un courrier qui devance les miens, et, avant que l'on eût su ce que je pensais sur cette entreprise, j'ai ordre de n'y pas songer. Que de malheurs n'aurait-on pas évités, Madame, si, en me laissant agir, on avait ordonné à M. le maréchal de Villeroy la sûreté et l'inaction.

Je serais bien fâché que cette manière de plainte, que je prends la liberté de vous faire, de n'être pas cru, pût vous porter à penser que je ne suis pas très content de M. de Chamillart. Je dois compter et je compte sur son amitié. J'ai reçu les plus grandes grâces sous son ministère et personne ne lui sera jamais plus dévoué que je le suis. Mais d'autres ont beaucoup plus de part à sa confiance. Ce que je désire le plus, Madame, c'est

que vous ne croyiez pas mal placées les bontés dont vous m'avez toujours honoré.

Je vois, Madame, que l'on rassemble encore toutes les forces du Roi en Flandres. Mais sous quel chef? Sous M. l'électeur de Bavière. Au nom de Dieu, Madame, c'est mon zèle seul qui me fait parler ainsi, que l'on évite de mettre pour la troisième fois le destin de la France entre les mains d'un prince aussi malhabile que malheureux à la guerre. Jamais le prince d'Orange n'a voulu lui confier quinze escadrons. Sa vie entière est une suite de fautes capitales pour sa conduite et pour celle de ses États. Vous me direz à qui donc confier les armes du Roi en Flandres? À M. le maréchal de Villeroy et à M. le maréchal de Marcin seuls? Oui, Madame, et que du moins ils ne joignent pas leurs trois étoiles pour décider la guerre. Je vous le demande à genoux. Que le Roi prenne bien garde aux officiers généraux qui commandent les ailes. Si M. le maréchal de Villeroy a l'une et M. le maréchal de Marcin l'autre, je les tiens bien menées. Que l'on songe à l'infanterie. Je m'offrirais, Madame, et mon zèle me ferait servir sous tout le

monde. Mais j'aurai l'honneur de vous dire, avec la même liberté, que je ne suis pas un trop bon subalterne. Vous croirez que c'est par indocilité : non, Madame ; mais je ne suis ni mon génie ni mes vues sous d'autres, à moins que je ne les compte pour rien. Aussi, je ne sais si je pourrais me flatter d'être d'une grande utilité sous ce prince et sous le maréchal de Villeroy. Tout ce qu'il y a de trop libre dans cette lettre, pardonnez-le, Madame, à mon zèle pour le Roy, à mon très respectueux attachement pour vous et à l'envie d'être un peu justifié sur des fautes que l'on m'a imputées très injustement, peine trop dure à souffrir à qui ne sait être que bon serviteur du meilleur et du plus grand maître du monde.

La seconde lettre, datée du 27 du même mois [197], adressée à M. de Chamillart, ministre et secrétaire d'État de la guerre. Voici de quelle manière elle était conçue :

Je vois, Monsieur, par la lettre dont vous m'honorez du 22, que Sa Majesté veut bien me destiner pour aller servir dans son armée de Lombardie, sous Mgr le duc d'Orléans. Je reconnais, Monsieur, que c'est une grande distinction pour moi et une marque très flatteuse des bontés et de la confiance dont Sa Majesté m'honore. Mais je sortirais de mon caractère, si je ne prenais la liberté de vous représenter sur cela tout ce qui me paraît être du bien du service.

Oserais-je vous supplier de vous ressouvenir de la première destination dont il plut au Roy de m'honorer pour le même emploi ? J'ai eu l'honneur de vous dire que j'aurais changé toutes les dispositions de M. de Vendôme et que je me serais mis quelques lieues plus loin, préférant abandonner quelques villages de plus aux Impériaux, pour me faire une barrière qu'ils ne pussent pas forcer. Peut-être que, par une telle conduite, j'aurais empêché l'entreprise surprenante de M. de Staremberg, que l'on aurait toujours traitée d'imaginaire, s'il ne l'avait pas exécutée. Mais j'aurais été blâmé de n'avoir pas suivi la pensée de M. de Vendôme

et d'abandonner quelques villages aux ennemis. On n'aurait pas manqué de dire qu'en me conformant au projet de celui qui m'avait devancé, j'aurais forcé les Impériaux à se retirer, faute de subsistance, au-delà du Pô.

Présentement, M. le duc de Vendôme a fait toutes ses dispositions, lesquelles je crois être très sages ; mais, quelque respect que j'aie pour ses projets, chacun a sa manière de faire la guerre et j'avoue que la mienne n'a jamais été de vouloir tenir par des lignes vingt lieues de pays, et si j'avais observé sur les sièges la méthode de M. de Vauban, beaucoup plus habile homme que moi en pareille matière, je n'aurais pas pris Kell en douze jours.

Je ne regarde, Monsieur, que le bien du service du Roy et pardonnez-moi l'aveu sincère de mes défauts. Si, parmi tous les généraux, il y en a un moins propre qu'un autre à suivre aveuglément le projet d'un prédécesseur, sous l'autorité d'un prince qui a déjà de grandes connaissances de guerre et dont il faut d'ailleurs ménager la cour en gouvernant l'armée ; si, dis-je, Monsieur, vous

voulez jeter les yeux sur le moins propre à un pareil emploi, je vous avoue naturellement que c'est sur moi. Vous me retirez de celui que j'ai étudié pour le reste de la campagne, et j'ose vous dire que je ne crois pas ce changement convenable à l'utilité du service. Si la campagne d'Italie commençait, ou s'il y avait en ce pays-là quelque désordre dans les affaires, je ne vous représenterais pas tout ce que j'ai l'honneur de vous dire. Mais, Monsieur, n'est-ce pas bien servir le Roi que de se donner pour ce qu'on est ? J'attends de l'honneur de votre amitié que, si vous n'approuvez pas ma sincérité, au moins vous me la pardonneriez, et que vous voudrez bien porter Sa Majesté à la regarder avec indulgence et à faire un autre choix. J'ose, Monsieur, vous en supplier, quoique je voie dans celui du Roi les véritables marques de sa bonté pour moi et de l'honneur de sa confiance.

Une commission que j'ai regretté de n'avoir pas eu cet hiver était le siège de Barcelone. Je n'avais garde de la demander ; mais il y a gens qui savent bien que j'y aurais volé avec joie.



Encore une fois, Monsieur, si quelque chose allait mal en Italie, j'y volerais de même. Mais il n'y a qu'à conserver, et, si Sa Majesté, qui m'a dit autrefois elle-même, et avec bonté, les défauts qu'elle me connaissait, a bien voulu les oublier dans cette occasion, il est de ma fidélité de les représenter. Permettez-moi donc d'achever ici ma campagne. M. le maréchal de Marcin, outre ses grands talents pour la guerre, a tous ceux encore qui sont nécessaires pour ménager l'esprit d'un prince et celui de sa cour. De ces derniers talents-là, Monsieur, je n'en ai aucun.

Ainsi j'espère, Monsieur, que, persuadé par mes raisons, vous voudrez bien porter Sa Majesté à honorer de cet emploi quelque autre qui soit plus propre que je le suis à le bien remplir et m'excuser dans le public sur quelques attaques de goutte, qui me prit très violemment, il y a un an, dans celle même saison et qui se fait un peu sentir présentement.

Je crois ne devoir pas perdre un moment à vous dépêcher ce courrier, pour ne point retarder

les ordres que Sa Majesté pourrait donner à d'autres.

Je vous supplie très humblement, Monsieur, de vouloir bien sur tout ce que j'ai l'honneur de vous dire entrer dans mes raisons et les appuyer avec bonté. Je suis, etc. Signé : Duc de Villars.

Le 1<sup>er</sup> juillet, le maréchal de Villars apprit que le prince de Bade remontait le Rhin. Comme il avait une grande quantité de bateaux sur des haquets dont il pouvait faire un pont et dérober un passage sur le Rhin, on fortifia le comte Dubourg de plusieurs bataillons pour être en état de s'opposer à ce dessein. Le maréchal de Villars demeura avec le reste de l'armée et toute sa cavalerie pour la faire toujours subsister aux dépens des ennemis.

Il reçut alors deux lettres du roi datées du premier juillet. La première confirmait les premiers ordres de se rendre en Italie. Par la seconde, le roi se rendait aux raisons du maréchal de Villars et

ordonnait au maréchal de Marcin d'aller en Italie à sa place.

Ainsi, le commandement de l'armée du Rhin lui étant resté, il songea à entreprendre sur les ennemis et, en attendant, il consommait tous les grains et fourrages qu'ils avaient autour de Landau.

Le 20 juillet, après avoir fait un voyage à Strasbourg pour disposer tous les bateaux nécessaires à l'entreprise qu'il méditait et s'en être retourné en poste à l'armée campée près de Landau, il revint toute la nuit au Fort-louis. On disposa l'artillerie de la place sur les bastions qui commandaient l'île du Marquisat, et à la pointe du jour Streif, maréchal de camp, démarra avec trente bateaux chargés de grenadiers pour faire la descente dans une petite île, qui n'était séparée de celle du Marquisat que par un petit bras du Rhin. Streif fut tué des premiers coups et le maréchal de Villars envoya à sa place le comte de Broglio. Les ennemis firent marcher 2,000 hommes détachés,

soutenus de six bataillons avec leurs drapeaux, pour s'opposer à la descente. Le comte de Broglie avait un bras du Rhin si fâcheux à passer que dans les endroits les plus favorables les soldats avaient de l'eau jusqu'aux épaules. Les grenadiers de Navarre et de Champagne, marchant à l'envi les uns des autres, Barberay à la tête de ceux de Navarre et Pécomme à la tête de ceux de Champagne, abordèrent l'île. Les ennemis y firent une opiniâtre résistance, mais le feu du canon les ayant un peu ébranlés, nos grenadiers, commandés par le marquis de Nangis, les renversèrent. Ils furent entièrement défaits et eurent plus de 500 hommes tués sur la place. Une perte considérable de notre part fut celle de Streif, maréchal de camp, très brave officier, et que le maréchal de Villars employait souvent. Il fit rétablir tous les ouvrages à cornes de Fort-louis et par conséquent rendit à cette place une considération qu'elle avait perdue depuis la paix de Ryswick [198].

Les ennemis employèrent toutes leurs troupes à faire de nouveaux retranchements le long de la rivière de Stoloffen, laquelle était souvent guéable et pouvait faciliter l'attaque des lignes de Stoloffen. On verra dans la suite que, l'ouvrage à cornes du Marquisat rétabli, on en tira de grandes utilités.

Cependant le maréchal de Villars ne put obtenir la liberté de former aucune entreprise sur les ennemis, et les ordres qu'il reçut d'envoyer encore des troupes bornèrent tous ses desseins à fermer l'Alsace entière par les retranchements de la Lutter et à se préparer une entrée dans l'empire la campagne suivante, quand nos généraux de nos armées en Flandres se lasseraient de perdre des places, sans y mettre aucune opposition.

Le 14 août, le maréchal de Villars reçut les ordres du roi, datés du 11, de faire le siège de Landau [199]. Il fit voir très clairement qu'il ne pouvait y marcher qu'avec 25 bataillons et 48 escadrons, tandis que le prince de Bade avait près de

50 bataillons et 80 escadrons. Sur cela, on ne pouvait que plaindre le peu de connaissance du ministre de la guerre, qui ne pouvait comprendre ni par conséquent faire connaître au roi le péril de tels projets, si le général n'avait pas la fidélité d'en faire voir le ridicule. Dès le commencement de la campagne, le maréchal de Villars, après des avantages considérables remportés sur les ennemis, avait envoyé à la cour un officier général pour proposer la conquête certaine de Landau, ou même de Philisbourg, et de se tenir sur la défensive en Flandres. On ne voulut point sentir ses raisons, on lui ôta même toutes ses troupes, et cela sans autre fruit que de laisser prendre quatorze places en Flandres, après la défaite de Ramillies. Mais quand on a consommé tous les fourrages autour de Landau; quand la place est munie de tout; quand le maréchal n'a plus d'armée et lorsque celle du prince de Bade est du double plus forte que la sienne, on lui ordonne le siège de Landau. Sa réponse au roi, cependant ménagée

par rapport au ministre, en faisait voir l'impossibilité si clairement que le maréchal fut remercié de n'avoir pas suivi les ordres qu'il avait reçus.

Le 16 août, il retira toute sa cavalerie dans les retranchements de la Lutter ; il la sépara en divers quartiers, pour la commodité de la subsistance, et le 2 septembre il envoya à la cour ses projets pour l'établissement des quartiers d'hiver et la distribution des officiers généraux.

Le 13 du même mois, il fut informé par un correspondant, auquel il pouvait prendre confiance, que le prince de Bade avait reçu des ordres de l'empereur de marcher aux lignes de la Lutter et de les attaquer. Sur cette nouvelle, le maréchal de Villars dépêcha un courrier au roi et lui proposa le dessein qu'il avait de sortir de ses lignes pour donner bataille aux ennemis, supposé qu'ils marchassent aux lignes, dont la défense ne l'embarrassait point, parce qu'il était sûr de leur bonté.

On pourrait être surpris que, s'étant trouvé par l'inégalité de ses forces hors d'état de songer au siège de Landau lorsque le roi avait voulu qu'on l'entreprît, le maréchal se crût assez fort quelque temps après pour donner bataille au prince de Bade. Mais il faut expliquer ici que ce prince étant obligé de laisser une partie de son armée pour garder les lignes de Stoloffen, celle qu'il menait pour attaquer les lignes de la Lutter n'était qu'égale à celle du maréchal de Villars, et fort inférieure en qualité. Ainsi il n'y avait point de contradiction à s'opposer au siège de Landau, et à proposer de livrer bataille à l'ennemi, parce que, dans le premier cas, le prince de Bade avait toutes ses forces réunies, et que, dans le second, elles étaient nécessairement partagées. Le maréchal disait donc que, les ennemis étant obligés de laisser un certain nombre de troupes pour garder le Rhin et leurs lignes de Stoloffen, ils ne pouvaient venir à celles de la Lutter qu'avec une supériorité médiocre en nombre ; qu'il la comptait tout entière



de son côté par la qualité de ses troupes ; que, s'il était heureux, il passerait le Rhin ; qu'il emporterait sans difficulté les lignes de Stoloffen ; qu'il entrerait dans l'Empire et qu'il pourrait faire le siège de Philisbourg ; que, s'il perdait la bataille, il n'en coûterait que les lignes de la Lutter, et tout au plus celles de la ville de Lutterbourg, les ennemis n'ayant pas assez de munitions et d'artillerie pour de plus grands desseins, sans compter que la saison était d'ailleurs trop avancée pour leur permettre de former aucune entreprise, et qu'enfin Philisbourg pris, l'Empire était ouvert.

Le 14 septembre, les ennemis marchèrent avec toutes leurs forces et vinrent camper à Camdel [200], et le maréchal de Villars alla reconnaître leur armée. Il fit marcher devant lui Chervary, lieutenant-colonel de houssards, très brave homme, qui trouva cent Maîtres, les chargea et les mena battant jusque dans leur camp. Deux jours après, le courrier du maréchal, qui avait fait une extrême diligence, lui apporta des lettres du

roi qui lui ordonnaient de se borner à la défense de ses lignes et de ne se pas commettre au sort toujours incertain d'une bataille.

Le 16, les ennemis marchèrent à Hagembach, et l'on prit un de leurs courriers à l'empereur, par lequel on apprit que le général Thungen mandait que, suivant les ordres qu'il avait eus, il avait marché à nos lignes, mais qu'il n'avait pas cru devoir entreprendre une attaque, vu les dispositions que le maréchal de Villars avait faites. Quelques lettres des principaux officiers de l'armée impériale parlaient de la défaite de l'armée du roi devant Turin, nouvelle qui commença à donner de grandes inquiétudes au maréchal de Villars, bien qu'il ne pût imaginer que le prince Eugène, avec une armée si inférieure à celle du roi, eût trouvé moyen de passer tant de rivières sans obstacle.

Cependant cette mauvaise nouvelle ne se trouva que trop véritable. Le prince Eugène passa le Pô et ensuite la Doire, sans que le maréchal de Marcin tirât une seule troupe de 40 bataillons

qu'il avait au-delà du Pô. On trouva moyen de n'en opposer que 20 aux ennemis, et pour défendre le côté le moins fortifié.

Albergotti [201] commandait au-delà du Pô et devait lui-même se dégarnir, sachant bien que, les ennemis ayant passé cette rivière, il marchait à la Doire et n'avait rien à craindre. Cet officier général avait eu la principale confiance de M. de Luxembourg et de M. de Vendôme. Il avait du manège, et on lui voulait croire beaucoup d'esprit, plus sur son silence et sur ses mines que sur ses discours. Il a servi depuis cela dans les dernières campagnes de la guerre sous le maréchal de Villars, qui avait connu le faux et la malignité de son esprit, même par des expériences dangereuses, comme on le verra dans la suite. Albergotti, après le maréchal de Marcin, contribua plus que personne à la levée du siège de Turin ; malheureuse journée qui coûta l'Italie entière aux deux couronnes ; car le duc d'Orléans pensait juste sur les mouvements des ennemis, et pressa le maréchal

de Marcin de faire joindre la plupart des troupes d'Albergotti. Mais le maréchal de Marcin s'opposa de toutes ses forces à ce conseil et paya de sa vie son opiniâtreté. On abandonna tout le canon, toutes les munitions, et l'armée retira sous Pignerolles.

Le maréchal de Villars, après avoir représenté encore une fois qu'en suivant ses projets, qui étaient de demeurer sur la défensive en Flandres, l'on aurait évité les malheurs qui y étaient arrivés, fit voir par des raisons très solides que l'intérêt du roi voulait que l'on fit les efforts les plus considérables contre l'Empire, la campagne suivante.

Le prince de Bade avait reçu de très grandes mortifications de la part de l'empereur après les mauvais succès du commencement de la campagne. Les lignes forcées, Haguenau, Drusenheim et plusieurs autres petites places prises avec les garnisons à discrétion, l'artillerie destinée à faire un siège et toutes les munitions perdues, tout cela

avait donné des forces à la malignité des ennemis de ce général à la cour de l'empereur. On envoya Schlick, commissaire général, avec des ordres assez fâcheux pour le prince de Bade, et tant de chagrins joints à une santé affaiblie l'accablèrent à tel point qu'il ne voulut pas servir les derniers mois de la campagne. Il mourut enfin au commencement de l'année 1707. Ce prince avait beaucoup de valeur et l'esprit de guerre. Il avait acquis de la gloire dans les guerres de Hongrie ; mais la dernière contre la France lui avait été entièrement malheureuse.

Le maréchal de Villars envoya un lieutenant-colonel et un commissaire des guerres pour traiter l'échange général des prisonniers avec des officiers impériaux du même caractère. Les ennemis avaient d'abord été très difficiles sur cela, mais ils devinrent plus traitables, le maréchal de Villars leur ayant fait plus de 3,000 prisonniers.

L'armée ennemie campée à Hagembach [202] souffrait beaucoup par le manque de fourrage et

par la quantité de malades que causait un long séjour dans les marais. Les généraux avaient demandé un ordre au prince de Bade pour repasser le Rhin, et il les avait renvoyés à l'empereur, disant que, les derniers mouvements n'ayant pas été par ses ordres, il n'en voulait pas donner pour la séparation de l'armée à laquelle il arriva une augmentation de troupes saxonnes que le roi de Suède avait chassées de leur pays, et d'un corps de Moscovites que l'on voyait sur le Rhin pour la première fois.

Sur la nouvelle qu'eut le maréchal de Villars, par un partisan des ennemis, qu'ils avaient dessein de se saisir d'une île du Rhin au-dessus de Brisac et d'entrer dans la Haute-Alsace, il envoya ce partisan aux commandants de Brisac et d'Huningue, avec des ordres qui contenaient les mesures nécessaires pour traverser ce projet.

Le 2 novembre, les commissaires de France et de l'Empire, assemblés à Offembourg pour régler un cartel pour les prisonniers, signèrent un trai-

té que les généraux de l'empereur désavouèrent. Ainsi cette négociation fut suspendue.

Les ennemis ayant commencé à renvoyer leurs gros bagages au-delà du Rhin, le maréchal de Villars fut informé que leur armée devait repasser ce fleuve. Le 15, il disposa un assez grand nombre de troupes afin de pouvoir attaquer leur arrière-garde. Mais, sur quelques avis de ce mouvement, les ennemis demeurèrent en bataille toute la journée et marchèrent la nuit du 16 au 17. Comme ils n'avaient qu'un petit bras du Rhin à passer pour se mettre en sûreté, la nuit leur en donna une facilité entière.

Le maréchal de Villars fit occuper Hagembach et sépara l'armée entière le 17 novembre. Après avoir donné ses ordres pour les dispositions de la frontière, il alla visiter les postes de la Saare et demanda que son congé lui fût envoyé à Metz, où il devait se rendre dans les derniers jours de novembre.

Le 24 de ce mois, il fut informé de la distribution des quartiers d'hiver des ennemis. Ils avaient 45 bataillons de campagne, depuis Mayence jusqu'aux lignes de Stoloffen, et 70 escadrons. Le reste alla prendre des quartiers d'hiver en Bavière et dans les montagnes Noires.

Le maréchal de Villars fit dire secrètement aux soldats prisonniers qui étaient dans l'Empire qu'ils pouvaient prendre parti chez les ennemis. Il était bien sûr qu'ils ne perdraient pas les premières occasions de s'échapper, et d'ailleurs il voulait éviter au roi la dépense de les nourrir assez chèrement chez les ennemis. Ensuite, il fit occuper Bitche, place très importante par sa situation, et se rendit à la cour le 8 décembre.

Ainsi finit l'année 1706, la plus malheureuse qu'ait eue la France sous le règne du roi. Premièrement par la levée du siège de Barcelone, où l'on perdit plus de cent pièces de vingt-quatre, et qui pouvait enlever la couronne d'Espagne à Philippe V. Ce siège fut commencé trop tard et l'on y



fit une faute capitale qui fut d'attaquer le Montjoui plutôt que la ville.

Ensuite, la malheureuse bataille de Ramillies entraîna la perte entière de la Flandre espagnole et de plusieurs places de France, enfin la surprenante levée du siège de Turin mit le comble à nos disgrâces pour s'être obstiné encore à attaquer, d'abord par la citadelle, une des meilleures places de l'Europe, au lieu de commencer par la ville.

On ne peut se prendre de tant de malheurs à la seule fortune. Pendant que les généraux français faisaient des fautes considérables, la conduite du prince Eugène et de Marlborough fut très hardie. Ils connurent l'un et l'autre par une heureuse expérience qu'il y a dans les combats un si grand avantage à attaquer que l'on ne doit jamais y manquer, à moins que l'on ne trouve moyen d'amener l'ignorance d'un ennemi à nous attaquer dans un poste inaccessible.

L'union de l'Écosse et de l'Angleterre fut encore un des grands événements de cette année. Le

roi Guillaume qui avait formé ce dessein n'avait pu l'exécuter. La reine Anne fut plus heureuse. Les principaux articles de l'union étaient qu'à commencer au mois de mai 1707, les deux royaumes n'en feraient plus qu'un, qu'il n'y aurait qu'un Parlement sous le nom de Parlement de la Grande-Bretagne ; qu'il tiendrait ses séances en Angleterre où l'Écosse enverrait ses députés qui céderaient le pas aux Anglais, et où les décisions se feraient à la pluralité des voix, quoique l'Écosse ne pût avoir que soixante députés, et que le nombre des autres ne fût point borné.

Pierre II, roi de Portugal, mourut dans ce même temps, et son fils aîné lui succéda sous le nom de Jean IV.

1707.

Dans les premiers jours de l'année 1707, le comte de Villars [203], chef d'escadre, fit attaquer les rebelles de Minorque retranchés au nombre de 5,000 devant le fort Saint-Philippe, et les força dans leurs lignes.

Le maréchal de Berwick s'étant avancé près de Chinchila à dessein de jeter du secours dans le château de Villena sur la frontière de la Nouvelle Castille, milord Galloway et Das Minas qui en faisaient le siège marchèrent à lui et l'attaquèrent dans la plaine d'Almanza. L'action fut très vive, mais les alliés après une vigoureuse résistance prirent la fuite [204]. Il n'y eut que 13 bataillons qui firent la retraite avec assez d'ordre sur la hau-

teur de Caudeté, où ils furent enveloppés le lendemain à la pointe du jour et contraints de mettre les armes bas. Milord Galloway, qui avait reçu deux coups de sabre au visage, gagna Tortose en diligence avec les débris de l'armée affaiblie de plus de 12,000 hommes. Le duc d'Orléans marchait alors pour venir prendre le commandement général de l'armée des deux Couronnes ; mais il n'arriva que le lendemain de l'action, et il entra aussitôt dans le royaume de Valence dont la capitale lui envoya faire sa soumission.

Après cet heureux succès, il marcha en diligence vers l'Aragon. Les députés de Sarragoce vinrent se soumettre et la ville ouvrit ses portes, en sorte qu'une seule victoire enleva aux ennemis les royaumes de Valence et d'Aragon. Il en coûta à ces royaumes reconquis de grosses sommes d'argent et leurs anciens privilèges, le roi d'Espagne ordonnant qu'à l'avenir ils seraient gouvernés selon les lois de Castille.

Le maréchal de Villars, avant que de partir de la cour, avait mandé au comte de Broglio, qui commandait dans la Basse-Alsace, d'examiner tout ce qui pourrait être tenté avec apparence de succès pour attaquer les lignes de Stoloffen. Le prince de Bade y avait travaillé pendant plusieurs années et n'avait rien omis de ce qui pouvait les rendre imprenables. Il les avait commencées après la prise du fort de Kell et après l'entrée du maréchal de Villars dans l'Empire.

Ce prince, sans contredit le plus habile des généraux de l'empereur et qui commandait ses armées avec celles de l'Empire dans toute l'Allemagne, était mort au commencement de l'année, et le marquis de Bareith lui avait succédé dans le commandement.

Le comte de Broglio eut ordre du maréchal de Villars de se trouver à son arrivée à Saverne avec les autres généraux qui avaient commandé sur les frontières. Ce lieutenant général avait fait pour l'attaque des lignes de Stoloffen un projet qui pa-

rut très solide au maréchal de Villars. Ainsi il le renvoya vers Lauterbourg pour étudier mieux encore les mesures qu'il convenait de prendre, et cela avec le plus grand secret qu'il serait possible.

Il avait appris en arrivant sur la frontière que dès le premier mai les ennemis avaient fait camper leurs troupes derrière les lignes de Stoloffen ; que le marquis de Bareith était arrivé à Hailbronn, le duc de Wirtemberg à Rastat et le maréchal de Thungen à Philisbourg.

Le maréchal fit camper dès le 16 mai 50 escadrons au-delà du Rhin. La nécessité des fourrages le demandait ainsi, parce que ceux des magasins du roi étaient épuisés et que d'ailleurs cette disposition convenait au projet qu'il méditait.

Il partit de Strasbourg le 16 mai et alla joindre le comte de Broglio à Lauterbourg.

Le maréchal alla ensuite visiter les bords du Rhin, accompagné du comte de Broglio et du sr de Vivans, les seuls qui eussent connaissance du projet médité.

Le comte de Broglio avait reconnu une île du Rhin [205] à laquelle on pouvait faire arriver les bateaux. Après un bras de ce fleuve très facile à traverser, on trouvait une belle plage assez étendue sans être couverte de bois, de manière que la descente était aisée.

Le plus grand obstacle était d'en cacher le dessein aux ennemis étendus sur tous les bords du Rhin de leur côté, et ayant un pont à l'île de Daxlante [206] de manière qu'aucun bateau ne pouvait passer sans être aperçu. Le maréchal de Villars avait sur des haquets un pont de bateaux portatifs. Mais le mouvement de ce pont une fois connu des ennemis, ils faisaient marcher leurs troupes à mesure pour se placer dans l'endroit où l'on voudrait jeter ce pont. Ainsi, pour le faire marcher sans être aperçu, le maréchal fit couvrir par des broussailles certains endroits que les ennemis pouvaient découvrir, et y fit camper peu de troupes qui paraissaient se mettre à couvert par des feuillées [207].

Les chevaux qui devaient tirer les haquets furent commandés le matin et arrivèrent le soir. Les charretiers avaient ordre en certains endroits de ne pas même donner un coup de fouet et de ne pas dire un seul mot. On fit défense d'allumer les pipes la nuit, et l'on nomma des officiers sages et attentifs pour faire observer ces ordres avec la dernière exactitude.

En effet, les haquets sur lesquels étaient les soixante bateaux arrivèrent près de Lauterbourg, et il faut remarquer qu'on tenait des îles qui permettaient de les mettre dans un bras du Rhin sans que les ennemis pussent s'en apercevoir. Toute la journée qui avait précédé cette marche, on avait des ordres le long de la Lutter de laisser entrer dans les barrières tout ce qui viendrait du pays ennemi, mais de ne laisser sortir personne. On observa le long du Rhin qu'aucun petit bateau ni *vedelin* ne pût passer aux ennemis.

On embarqua sur les 60 bateaux 1,800 hommes qui abordèrent de front, la bayon-



nette au bout du fusil. Cent hommes des ennemis qui étaient sur le bord s'enfuirent aussitôt, et ce fut leur fuite seule qui avertit les généraux de ce qui se passait.

Les ennemis firent marcher 2,000 hommes pour attaquer nos gens. Mais ceux-ci, après leur descente, s'étaient retranchés sur le bord avec tant de diligence que les ennemis ne crurent pas les pouvoir emporter.

La veille de l'attaque, le maréchal donna un grand bal à toutes les dames de Strasbourg, en sorte que, tout ce qu'il y avait d'officiers, même les généraux, n'étaient occupés que de la fête. Pour lui, il appelait les uns après les autres les généraux qui devaient marcher et leur donnait ordre de ce qu'ils avaient à faire. En sortant du bal à trois heures du matin, il monta à cheval et joignit à une lieue de Stoloffen l'armée qui s'était ébranlée dès minuit.

Le sr de Pery, qui commandait vers le Fort-louis, se présenta avec un corps de troupes et

quelques bateaux vis-à-vis de Selingen [208], et le marquis de Vieuxpont [209] à l'île de Talunte [210]. Enfin, ces diverses attaques partagèrent 40 bataillons des ennemis. Il est vrai qu'il manquait plusieurs officiers généraux à l'armée du roi, mais, comme le secret et la diligence étaient nécessaires, le maréchal ne trouva pas à propos pour cela de différer l'exécution.

Le 21 mai, le maréchal de Villars marcha droit à Bihel. Il y arriva dans le même temps que le comte de Broglio attaquait le marquis de Bareith [211].

Ce général, averti de la descente des bateaux et surpris des attaques diverses et inopinées le long du Rhin, abandonna les lignes dans lesquelles l'armée du roi entra. On y trouva une quantité prodigieuse d'artillerie, de toutes sortes de munitions et plus de 50 pièces de canon.

Les pièces de 24 que le prince de Bade avait tirées de la ville d'Augsbourg furent trouvées dans les magasins de Bihel avec plus de 40 milliers de

poudre et le camp était tendu presque partout. On trouva quantité d'habillements de régiments tous complets, un pont portatif avec tous les haquets estimés plus de 100,000 francs et quantité de magasins de farine et d'avoine. Mais ce qu'il y eut de plus étonnant, c'est que ce grand et heureux succès ne coûta pas un seul homme. Il est pourtant certain que l'art et la nature rendaient les lignes de Stoloffen presque inattaquables. Elles étaient couvertes d'inondations, depuis le pied de la montagne jusqu'au Rhin.

Le maréchal de Villars fut obligé de donner trois jours à Rastat pour préparer ses vivres et pour faire travailler à un fort à Selingen, afin d'assurer le commerce du Fort-louis. Il détacha sur-le-champ Verzeilles avec 500 chevaux, qui trouva l'armée ennemie se retirant en désordre, tua beaucoup de soldats et fit un grand nombre de prisonniers.

Le 23 mai, l'armée arriva à Rastat où était le palais magnifique du prince de Bade. On le trouva

tout meublé avec plusieurs équipages de la princesse de Bade et de ses enfants. Le maréchal lui envoya tout à Etlingen où elle s'était retirée.

Après les trois jours passés à Rastat, le maréchal de Villars envoya des ordres aux villes de Stutgard, d'Heidelberg et aux régences de ces deux grandes villes de préparer chacune dix mille sacs de farine et de les faire voiturer dans les lieux indiqués sous peine des plus dures exécutions militaires. Il fut exactement obéi, et l'on voyait passer les chariots au milieu des troupes ennemies sans qu'elles osassent s'y opposer pour ne pas exposer leur propre pays à une ruine et à une dévastation certaines [212].

Le maréchal envoya des mandements pour les contributions à plus de 40 lieues à la ronde, en Franconie, en Souabe, et, comme il avait imposé des contributions à ces divers États lorsqu'il entra dans l'Empire en 1703, il demanda les années qui n'avaient pas été payées depuis que les armées du

roi en avaient été chassées après la seconde bataille d'Hochstet.

Ce qui paraissait le plus important et le plus nécessaire au maréchal de Villars était d'établir une sévère discipline dans l'armée, parce qu'il n'y a que l'ordre seul qui fasse subsister dans le pays ennemi lorsqu'on ne peut rien tirer de ses propres magasins, Il fit donc assembler les bataillons et parla aux soldats de manière que la plupart le pussent entendre. « Mes amis, leur dit-il, j'ai traversé l'Empire il y a trois ans. Vous savez que votre sagesse permettait aux paysans d'apporter au camp tout ce qui vous était nécessaire. Nous rentrons dans ce même Empire, nous ne pouvons plus compter sur nos magasins. Si vous brûlez, si vous faites fuir les peuples, vous mourrez de faim. Je vous ordonne donc pour votre intérêt, et pour celui du roi, d'être sages ; et vous voyez bien vous-mêmes l'importance qu'il y a que vous le soyez. J'espère aussi que vous comprenez les bonnes raisons que je vous dis. Je dois commen-

cer par vous instruire ; mais, si ces raisons ne vous contiennent pas, la plus grande sévérité sera employée, et je ne me laisserai pas de faire punir ceux qui s'écarteront de leur devoir. »

Ce discours fit impression sur l'esprit du soldat et l'armée demeura dans une discipline si exacte que l'on ne fut obligé à aucun exemple.

Le 27 mai, le maréchal apprit que les ennemis étaient derrière Phorzheim. Il laissa le sr de Quadts avec un petit corps de cavalerie sur la Lutter pour couvrir l'Alsace. On trouva des magasins de farine des ennemis, assez considérables, dans les petites villes d'Etlingen et de Kuppenheim.

Comme l'armée passait près d'Etlingen où était la princesse de Bade, le maréchal alla lui rendre une visite. Il la trouva dans la vive douleur de la perte d'un mari très respectable et qui l'aimait fort.

Le 29 mai, il envoya le marquis de Vivans [213] avec 1500 chevaux sur la route de Phorzheim. Cet officier eut avis que 500 chevaux

des ennemis étaient près de Dourlac. Il marcha à eux avec une partie de son détachement et, malgré une assez grande résistance de cette cavalerie qui avait un défilé devant elle, il la défit entièrement. Les comtes Garlo et Berlo, lieutenant-colonel et major, furent pris, le premier dangereusement blessé. Sept ou huit autres officiers furent aussi faits prisonniers. Le marquis d'Andezy, mestre de camp de nos troupes, et le marquis de Lagny, capitaine de cavalerie, furent tués dans cette action. Le marquis de Vivans suivit les ennemis et trouva quatre pièces de canon qu'ils avaient abandonnées.

Le dernier mai, le maréchal campé à Kretzingen [214] apprit que les ennemis étaient campés à Mulaker sur la rivière d'Ents. Il fit une marche forcée pour s'approcher d'eux et alla camper à Phorzheim où l'on trouva un très gros magasin de poudre et de bombes. Là, il sut que les opinions des généraux ennemis étaient fort partagées. Les ducs de Wirtemberg et de Dourlac voulaient at-

tendre et combattre dans le poste où ils étaient, et le marquis de Bareith, général, voulait absolument se retirer. Le maréchal de Villars, en arrivant à Phorzheim, apprit que l'ennemi avait quitté son camp à la pointe du jour et s'était éloigné de près de six lieues. L'infanterie du maréchal ne put arriver qu'à l'entrée de la nuit, et il fut obligé de séjourner deux jours pour se donner le pain nécessaire pour aller en avant.

Le 4 juin, il alla camper à Schweibertingen et le 6 à Wahingen [215] seulement avec la cavalerie et les dragons, l'infanterie n'ayant pu suivre faute de pain.

Il envoya des officiers pour rassurer les duchesses et princesses de Wirtemberg dans Stutgard, où l'on conserva tout ce qui pouvait appartenir au duc de Wirtemberg, dont le palais était tout meublé. Sa ville grande et riche fut conservée avec soin.

Le 7, le maréchal alla camper à Stutgard, laissant derrière lui les États des électeurs Palatin, de



Mayence, des princes de Bade, de Dourlac et partie du Wirtemberg auxquels il imposa de grandes contributions.

La régence de Wirtemberg convint de donner pour sa part deux millions cinq cent mille livres.

Dès le 5 juin, le maréchal de Villars avait écrit une lettre très forte et ci-jointe aux magistrats de la ville d'Ulm :

La dureté que vous avez exercée, Messieurs, contre M. d'Argelos et autres prisonniers, méritait des punitions sévères. Si je me laissais aller à celles qu'exige la justice, puisque contre toute sorte d'équité vous avez retenu M. d'Argelos et quelques autres François, malgré une capitulation faite avec M. le baron de Thungen, feld maréchal général de l'empereur ; si vous n'obéissez pas dans le moment à l'ordre que je vous donne de me renvoyer M. d'Argelos et les autres prisonniers retenus malgré la capitulation, je laisserai dans vos terres des exemples nécessaires à gens qui, aveuglés de quelque prospérité, oublient les sacrés de-

voirs des capitulations ; ce sera de mettre à feu et à sang les villes, bourgs et villages qui vous appartiennent. Faites-vous justice à vous-mêmes, et par là évitez la mienne.

La régence d'Ulm obéit à l'instant et renvoya les prisonniers qu'elle retenait.

Après la seconde bataille d'Hochstet et la prise de cette ville par les impériaux, les magistrats d'Ulm contre la capitulation avaient retenu le sr d'Argelos, brigadier d'infanterie et colonel de Languedoc, avec plusieurs officiers français qu'ils traitaient même assez durement. Les menaces du maréchal de Villars tirèrent ces messieurs de la dure prison où ils étaient depuis quatre ans enfermés.

Le maréchal de Villars détacha le marquis de Vivans avec douze escadrons à la tête du Fort-louis, pour protéger la construction d'un fort qu'il fit élever à Selingen et pour assurer les convois qu'il tira de nos magasins dans les commence-

ments. Le sr de Quadt, outre cela, était avec six escadrons et quatre bataillons sur les lignes de la Lutter pour couvrir toujours l'Alsace.

Le 10 juin, l'armée du roi alla camper à Stutgard et l'armée ennemie continua à s'éloigner. Elle quitta le camp de Schwabsgemundt [216] le même jour que celle du roi arriva à Stutgard. Le maréchal envoya des mandements pour les contributions dans toute la Souabe et la Franconie. Afin même de faire mieux obéir à ces mandements, il donna ordre au sr d'Imécourt d'aller avec 1,500 chevaux au-delà du Danube. Il passa ce fleuve au-dessus d'Ulm, et le comte de Broglio [marcha] avec un pareil nombre au-delà du Tauber, afin de soumettre par ce moyen toute la Franconie. On apprit alors que l'armée ennemie campée à Schwabsgemundt s'était encore éloignée et campait trois lieues au-delà à Bergen.

Le comte de Broglio eut ordre d'envoyer des détachements de cavalerie et de hussards dans les plaines de Hochstet. Comme le bruit s'était

répandu, qu'on avait même lu dans les Gazettes et Mémoires de Hollande que les ennemis, après la seconde bataille d'Hochstet, avaient fait élever une pyramide sur le champ de bataille avec des inscriptions à la honte des Français, ces détachements eurent ordre d'examiner soigneusement si cette pyramide subsistait et de la détruire en cas qu'on l'eût élevée. Mais ils ne trouvèrent rien qui eût donné lieu à ce qui avait été imprimé dans les nouvelles de Hollande.

Le 16, le maréchal de Villars marcha à Schorn-dorff, place appartenant au duc de Wirtemberg. Elle est entourée de six bastions bien revêtus, d'un fossé revêtu de même et soutenu d'un très bon château. Le siège d'une telle place était un peu difficile à une armée qui n'avait que quatre pièces de batteries et même fort peu de boulets. Aussi la plupart des officiers généraux s'opposèrent-ils à l'attaque.

Le maréchal de Villars, bien résolu à ne pas s'opiniâtrer à ce siège, si les ennemis étaient dé-

terminés à une bonne défense, voulut aussi essayer ce que la terreur pouvait leur inspirer. Il fit donc ouvrir la tranchée et dire à la duchesse de Wirtemberg que, si cette place attendait le premier coup de canon, elle servirait d'un exemple terrible à qui osait arrêter l'armée du roi. Les ennemis firent un assez gros feu de canon pendant deux jours. Au troisième, les magistrats sortirent pour dire que le commandant ne voulait pas se rendre. Ils trouvèrent le maréchal à la tête de la tranchée où l'on portait quantité de fascines, Il leur dit qu'il allait faire combler le fossé et que, si le commandant de l'empereur ne rendait pas la place, il ferait tout passer au fil de l'épée.

Deux heures après, la terreur des magistrats s'étant communiquée au commandant, il rendit la place. Le maréchal, en ayant fait le tour, la trouva si bonne qu'il regarda comme un bonheur de ne l'avoir pas connue, puisqu'il n'eût pas été prudent de l'attaquer. Il y trouva une très grosse artillerie et beaucoup de munitions de guerre et de vivres.

Le 20 juin, le maréchal, informé que le lieutenant général Janus était campé avec un corps de 5,000 hommes à l'abbaye de Lorch où il était retranché ayant une rivière devant lui, résolut néanmoins de l'attaquer. Mais, comme il fallait surprendre les ennemis de manière qu'ils ne pussent être soutenus de leur armée, ni se retirer si on les attaquait, il donna ordre que personne ne sortit du camp et, sans parler de son dessein, il fit commander 13 bataillons, les dragons du colonel général, et de la Vrillière, et les brigades de cavalerie de l'Isle, et de Saint-Pouanges avec MM. de Saint-Frémont et de la Chatre pour lieutenants-généraux, les srs de Vieuxpont et de Broille [217] pour maréchaux de camp, et de Nangis. Il envoya d'abord Verzeilles avec les housards, 300 chevaux et 200 grenadiers, avec ordre en approchant de l'ennemi de se placer comme si c'était une escorte de fourrage.

Le maréchal de Villars marcha à la tête des dragons. Verzeilles trouva 300 chevaux et

quelques houssards ; il les poussa jusqu'aux re-tranchements des ennemis.

La cavalerie et les dragons avaient ordre de porter des faulx et de marcher comme des fourrageurs cachant leurs étendards. Dès que l'on fut à une demi-lieue des ennemis, ces troupes se séparèrent comme pour fourrager, de manière que le général Janus, qui avait vu l'armée du roi campée sur les dix heures du matin, compta toujours que c'était du fourrage. Il laissa approcher les premiers détachements sans prendre d'autres précautions que de faire monter sa cavalerie à cheval. Le maréchal de Villars, voyant qu'il ne songeait pas à s'éloigner, fit approcher les dragons du détachement de Verseilles sans former des escadrons. Ainsi, il posta ses troupes assez près des ennemis pour qu'il ne leur fût plus possible de se retirer.

Alors il envoya ordre à tout ce qui était répandu dans la plaine de se former, fit sonner les trompettes, lever les étendards et se mit en bataille

sur le bord du ruisseau qui couvrait les ennemis. Ils marchèrent sur le bord ; le ruisseau n'était pas difficile, on le passa et on renversa les ennemis à la première charge. L'infanterie attaqua l'abbaye de Lorch et l'investit. Le général fut pris et blessé et tout son corps entièrement défait. Le maréchal de Villars se loua fort des officiers généraux, surtout de M. de Frémont, de Broglio, Nangis, Pezeux [218] et des dragons du colonel général qui avaient la tête de l'attaque.

Le 23, le maréchal de Villars, informé que l'armée ennemie était toujours à trois lieues au-delà de Schwassemundt, marcha le même jour avec la cavalerie et campa à Schwasgemundt, après avoir envoyé ordre au marquis de Hautefort de marcher avec le reste de l'armée pour le joindre. Elle n'arriva à Gemundt qu'à l'entrée de la nuit.

Le jour suivant, le maréchal, ayant appris sur les deux heures après minuit que les ennemis avaient marché la nuit, partit dans le moment avec la plus grande partie de la cavalerie pour



joindre leur arrière-garde. Elle fut attaquée et l'on défit leurs dernières troupes. Un lieutenant-colonel du régiment de Médicis fut pris avec cinq capitaines de divers corps.

On tua un assez grand nombre des ennemis, on ramena 150 prisonniers et plus de 300 chevaux.

Il arriva alors une chose assez particulière ; c'était le jour de la Fête-Dieu, le marquis de Nangis, entrant dans un village avec 800 grenadiers, trouva le curé et les habitants en procession. Le curé s'arrêta pour donner la bénédiction, les grenadiers se mirent à genoux et, la bénédiction reçue, on marcha aux ennemis sans que le curé ni la procession parussent alarmés. Il est vrai qu'on avait établi une discipline si exacte que les paysans ne prenaient plus la fuite.

Dans la situation où était le maréchal de Villars, il espérait pousser bien loin ses conquêtes. Mais il reçut des ordres affligeants pour lui d'envoyer des détachements de son armée en Pro-

vence où l'armée de l'empereur était entrée. Ainsi, le moyen de s'étendre lui fut fermé, puisque de ses quarante bataillons il était obligé d'en détacher le quart au moins pour garder les villes qu'il prenait et de ne pas demeurer sans communication avec les places.

Il avait fait passer secrètement des avis au roi de Suède, qui était avec son armée en Saxe, et lui proposait une jonction de ses forces à Nuremberg. Il faut convenir que, si ce prince eût pris ce parti, il était maître de l'Empire. Il avait fait élire roi de Pologne le roi Stanislas, et jamais prince ne pouvait se flatter avec plus d'apparence d'une grandeur sans bornes. Mais on sut depuis que son principal ministre, le comte Piper, avait été gagné par Marlborough, et qu'il porta ce prince intrépide et jaloux de la gloire d'Alexandre à entreprendre de traverser autant de terres que ce fameux conquérant, comptant à son exemple attaquer des barbares. Mais les barbares que faisait fuir Alexandre occupaient les plus riches contrées

de la terre, et ceux que chassait le roi de Suède ne lui abandonnaient que des déserts. De sorte que son armée, à demi défaite par la famine et par les rigueurs de l'hiver en traversant la Moscovie, périt enfin au siège de Pultowa. Ce prince, déjà blessé, se sauva, passa le Boristhème avec des peines infinies, se retira chez les Turcs à Bender où il essuya les plus grands périls et ne garantit sa vie que par une intrépidité dont on trouvera peu d'exemples dans l'histoire.

Un abbé vint joindre le maréchal de Villars de la part de ce prince, dont il lui apporta un portrait avec des compliments très gracieux et très flatteurs, mais il ne donna aucune espérance de jonction, ni de concert pour la guerre.

Sur ce que les ennemis attendaient des troupes de Saxe, le maréchal de Villars avait demandé qu'on augmentât les siennes, mais au lieu de le fortifier par un nouveau secours, on lui redemandait ce qu'il avait de meilleures troupes, entre autres le régiment de Navarre. Il représenta

au roi que ce qui marchait de l'Empire n'arriverait pas à temps pour sauver Toulon. Ces remontrances furent inutiles. La fatalité voulait que, dès que le maréchal avait rétabli les affaires du roi, on le mettait hors d'état de mettre à profit pour de plus grands desseins les dispositions favorables où il s'était mis. On l'a déjà remarqué dans ce qui se passa après son entrée en Bavière, après la retraite de Marlborough sur la Moselle, après les lignes de Haguenau forcées et toutes les troupes qui défendaient cette place prisonnières de guerre.

Il lui fut donc impossible de marcher plus avant dans l'Empire. Le roi même lui marqua qu'il ne le désirait pas, et confirma les ordres d'envoyer un détachement en Provence [219].

L'armée des ennemis fit un grand tour derrière les montagnes et se rapprocha de Mayence. Le maréchal de Villars marcha vers Winendal [220] et envoya vers Lauffen [221] le comte de Broglio qui trouva un corps des ennemis qui

en approchait. Il l'attaqua et en défit une partie. Le comte Fugger, lieutenant-colonel des impériaux, fut tué, et le comte de Broglio s'établit dans la petite ville de Lauffen.

Le 5 juillet, le maréchal marcha à Kretzingen et apprit que les ennemis marchaient si diligemment vers le Rhin qu'ils avaient fait près de 50 lieues en six jours. Il résolut de marcher à Heidelberg et à Manheim et sut que le duc de Wirtemberg avait quitté l'armée avec de fortes plaintes contre le marquis de Bareith, général.

Le 7 juillet, il fit partir pour la Provence les troupes que le roi avait ordonné d'y envoyer. Une armée ainsi diminuée ne pouvait plus donner une grande terreur aux ennemis. Aussi ce détachement lui fit une véritable peine. Mais il fallait se soumettre aux ordres du maître.

Il alla à Heidelberg et envoya le comte Dubourg avec 2,000 chevaux à Manheim. Si ce comte avait fait un peu plus de diligence, il serait tombé sur 1,500 chevaux avec lesquels le général Mercy

se jeta dans Philisbourg; et, s'il avait saisi, selon l'ordre qu'il en avait, l'ouvrage à cornes que les ennemis avaient de l'autre côté du Rhin, vis-à-vis de Manheim, et que le maréchal de Villars prit quelques années après, le maréchal faisait venir son pont portatif, l'établissait à Manheim, moyennant quoi il occupait Philisbourg et demeurait le maître des deux bords du Rhin jusqu'à Mayence.

Il reçut dans son camp des députés de Souabe, Franconie et de la ville d'Ulm pour traiter des contributions, et il apprit aussi que les troupes d'Hanover et de Saxe approchaient du Rhin. On comprend aisément avec quelle joie les ennemis apprirent, de leur côté, que l'armée du roi était diminuée de plusieurs détachements envoyés en Provence.

Le 18 juillet, le maréchal alla camper à Manheim, que l'électeur palatin avait commencé à fortifier. Le corps de la place était achevé, mais non les dehors. Cependant elle pouvait être dé-

fendue ; mais, quand il aurait pu s'y établir, la diminution de son armée par les détachements et l'augmentation considérable de celle de ses ennemis ne lui permettaient plus les mêmes projets. Il fut donc obligé de venir camper à Valdorff [222], où il fut rejoint par le comte de Cézanne [223], qu'il avait envoyé avec un corps de troupes au-delà du Nekre pour établir les contributions jusqu'à Francfort et le reste de la Franconie. Il envoya aussi occuper les châteaux de Hornberg [224] et de Frideristat pour soutenir les partis qui étendaient les contributions, pendant que lui-même il alla camper à Brucsal pour assurer ses convois, que les ennemis auraient pu couper par Philisbourg. Les farines qu'il avait tirées jusqu'à des pays ennemis étaient consommées.

L'armée ennemie, augmentée de plus de dix mille hommes, passa le Rhin le dernier juillet et alla camper dans la place de Philisbourg ; ainsi, il ne fut plus question pour le maréchal, affaibli par les détachements dont nous avons parlé, que

de se conduire sagement et de prendre des postes où se trouvait la sûreté avec la commodité des subsistances. Pour cela, il alla camper à Gotzau, où les députés de Wirtemberg vinrent le joindre et apportèrent le quatrième paiement de leurs contributions. Le prélat Osiander, un des principaux conseillers du duc de Wirtemberg, ayant demandé à entretenir le maréchal en particulier, lui dit que son maître songeait à se retirer, lui et ses troupes, de la ligue contre la France, et qu'il espérait le porter à exécuter bientôt un si sage dessein.

Le 15, l'armée du roi alla camper à Mulbourg [225], la droite vers Dourlac, que l'on occupa avec 1,200 fantassins, sous les ordres du marquis de Nangis.

Les ennemis marchèrent en même temps pour se saisir de cette ville, et le maréchal de Villars fut averti dans la marche que leur tête en était fort près. Cette nouvelle l'obligea à faire prendre le galop aux dragons de Fimarcon, qui étaient à la



tête de tout, et à les faire suivre par la brigade de Saint-Nicault.

Le maréchal de Villars y courut au galop et fit faire un grand bruit de timbales, de trompettes et de tambours qui persuadait aux ennemis que l'armée entière arrivait, ce que les bois dont les environs de Dourlac sont couverts ne leur permettaient pas de démêler. Aussi s'arrêtèrent-ils sur les hauteurs en deçà de Kretsingen. Sur une autre nouvelle que le maréchal reçut la nuit, savoir que l'armée ennemie se plaçait sur Dourlac, il envoya dans le moment même un détachement de grenadiers pour fortifier les premières troupes. Il arriva lui-même à la pointe du jour, le 15 août, sur la ville de Dourlac et trouva que les colonnes d'infanterie des ennemis s'étendaient pour embrasser Dourlac. Comme l'infanterie du roi était un peu éloignée, les officiers généraux qui étaient auprès de lui le pressèrent si fort d'abandonner Dourlac que, malgré lui, il donna ordre au marquis de Nangis de se retirer. Puis, faisant réflexion

que, s'il abandonnait cette ville, il se trouverait peu d'heures après dans une situation embarrassante, il dit à ces messieurs : « Vous voulez me forcer à quitter Dourlac pour éviter l'action présente, et vous ne prévoyez pas que vous aurez une autre action dans quatre heures avec grand désavantage. Ainsi taisez-vous, s'il vous plaît, et me laissez faire. » Sur-le-champ, il envoya Maupeou porter ordre à Nangis de se défendre et fit partir à toutes jambes des aides de camp pour presser la marche des troupes. Les dragons arrivèrent au galop, des officiers de Champagne apportèrent des drapeaux et les firent paraître dans le bord du bois, et cela, joint au bruit des timbales et des tambours, suspendit la marche des ennemis. Un capitaine des grenadiers de Champagne, nommé Chatillon, et qui était posté dans des jardins au-delà de Dourlac, pressant pour avoir ordre de se retirer, en reçut de contraires ; cette ferme contenance des troupes du roi fit arrêter celles des en-

nemis, qui se campèrent presque à la portée du fusil de Dourlac et firent un gros feu de canon.

Le maréchal de Villars avait placé l'armée du roi assez avantageusement pour souhaiter que les ennemis prissent le parti de l'attaquer. Il les trouva postés assez bien pour la sûreté, mais fort mal d'ailleurs, parce qu'ils étaient totalement sous son canon et très découverts, au lieu que la droite de l'armée du roi était couverte par la ville de Dourlac et par les bois qui en sont proches.

Le maréchal de Villars fit marcher, la nuit du 16 au 17, quatre pièces de 24 avec dix de 8 et fit masquer les embrasures des batteries, en sorte que les ennemis ne pussent les apercevoir et que l'on ne tirât que lorsque les troupes seraient revenues du fourrage et de la pâture, ce qui arriva sur midi. Aux premières décharges, il parut seulement quelque surprise ; à la seconde, les soldats abandonnèrent le camp sans ordre, la cavalerie monta à cheval et se retira hors de la portée, et leurs officiers généraux les ramenèrent à la tête

du camp. Ils perdirent quatre capitaines, plus de trois cents hommes et grand nombre de chevaux.

Le 49, on apprit qu'il était arrivé aux ennemis neuf escadrons et trois bataillons.

Le prince de Hohenzolern, général de la cavalerie de l'empereur, et qui était fort des amis du maréchal de Villars, avec lequel il avait fait connaissance à Vienne et dans les guerres de Hongrie, lui proposa une entrevue entre les gardes. Il y alla avec le prince Charles de Lorraine, les comtes Dubourg et d'Hautefort. Le prince de Hohenzolern y vint avec le prince héréditaire de Bareith, le comte de Vakerbart, général des Saxons, le comte d'Erlac et plusieurs autres principaux officiers. La conversation fut gaie, et il ne fut question que d'assurances réciproques d'estime et d'amitié.

La princesse de Dourlac demanda qu'il fût permis aux princes ses enfants qui étaient dans l'armée de l'empereur de la venir voir, et le maréchal de Villars le lui accorda. Cette princesse ne

voulut pas sortir de son palais, sur lequel les volées de canon des ennemis et les nôtres passaient souvent.

Le maréchal de Villars apprit alors, par une lettre de Sa Majesté, qu'elle avait eu la bonté de donner l'abbaye de Chelles, l'une des plus considérables de France, à sa sœur, précédemment abbesse de Saint-André à Vienne [226]. Madame d'Orléans, fille du régent, lui succéda peu d'années après.

Le prince de Darmstat envoya son écuyer avec de très beaux chevaux. Le maréchal le pria de l'excuser s'il ne les acceptait pas et donna pour raison qu'il avait refusé les présents que lui avaient offerts le duc de Wirtemberg et tous les États de l'Empire où il avait établi des contributions pour le roi.

Comme le maréchal de Villars avait épuisé tous fourrages dès les premiers jours du mois d'août, il songea à se retirer. Mais, parce qu'il avait à repasser une rivière très fâcheuse et que

l'armée du roi était à la demi-portée du canon de celle de l'empereur, il fallait prendre des précautions pour n'être pas attaqué avec désavantage en repassant cette rivière. Pour cela, huit jours avant qu'il résolût de marcher, il envoya ses gros bagages, sous le prétexte de conserver les fourrages, et, ayant disposé les troupes de manière que la retraite ne pût être troublée, il repassa la rivière sur neuf ponts, se mit en bataille de l'autre côté, marcha dans le même ordre dans les plaines de Mulbourg et alla camper le 30 août à Rastat.

Le comte de Valkirk, adjudant de l'empereur, ayant voulu s'approcher pour reconnaître sa marche, fut pris par nos houssards. L'armée des ennemis vint camper à Etlingen.

Le maréchal occupa la petite ville de Kuppenheim, qui était à la droite de son camp. Il fit faire quelques retranchements sur la hauteur et prit son quartier général à Rastat, ayant devant le front de son camp la rivière de Rastat.

Il avait ordonné, en entrant dans l'Empire, de faire fortifier le petit village de Selingen, qui est dans le confluent du Rhin et de la rivière de Stollfen. Ce poste était aisé à rendre bon et d'une nécessité indispensable pour assurer un passage sur le Rhin ; car le Fort-louis n'en donnait aucun, et, moyennant celui qu'il s'était ainsi procuré, le maréchal était toujours le maître de marcher dans les plaines de Rastat.

Il fit faire un pont sur le Rhin, à la hauteur de cette ville et compta que, comme on avait affaibli son armée sans nécessité, la cour connaissant de quelle utilité il était de lui renvoyer des troupes, il lui en reviendrait de Dauphiné ; d'autant plus qu'il n'y avait désormais rien à craindre pour la Provence et que les ennemis s'étaient retirés de devant Toulon [227].

Le 2 septembre, le marquis de Bareith fit proposer un échange des prisonniers, et l'on nomma pour cela des officiers de part et d'autre qui se rendirent à Offembourg. Ce général, qui devait

céder au duc d'Hanovre le commandement de l'armée impériale, en partit le 3 septembre.

Comme le duc de Wirtemberg assemblait un corps d'armée du côté de Rotevil [228], le maréchal de Villars envoya le marquis de Vivans avec 1,500 chevaux vers Offembourg pour observer le mouvement de ce corps et l'empêcher de sortir des montagnes. Le maréchal prenait ses mesures pour s'assurer des quartiers d'hiver au-delà du Rhin, si le roi le fortifiait à proportion des augmentations de troupes qui arriveraient aux ennemis. Il pouvait, en effet, mettre en état de défense Rastat, que le prince de Bade avait fortifié, et, comme tout ce pays-là, jusqu'à la hauteur de Brisac, est rempli de petites villes, toutes fermées d'assez bonnes murailles, il pouvait soutenir ses troupes et ses quartiers par cinq ponts sur le Rhin, savoir à Huningue, à Neubourg, à Brisac, à Strasbourg et à Rastat, d'autant plus que l'ennemi était obligé de mettre des armées entières



de l'autre côté des montagnes noires pour couvrir l'Empire.

On sait bien que de tels quartiers d'hiver pris sur l'ennemi exigent une attention vive du général. Aussi le maréchal, pour y réussir, demandait au roi des officiers généraux qui ne craignissent pas la peine. Il sentait combien l'activité était nécessaire au moins jusqu'à ce que les neiges eussent fermé les passages des montagnes. Cependant, le capitaine qui commandait dans le château de Hornberg se rendit honteusement aux deux premiers coups de canon des ennemis. Le maréchal de Villars supplia le roi de permettre que cet officier fût mis au conseil de guerre. De tels exemples étaient nécessaires, car, à dire la vérité, les défenses de nos places étaient indignes de la nation.

Nos partis sur les ennemis avaient de continuels avantages.

Le maréchal demanda le gouvernement de la citadelle de Strasbourg pour le sieur de Bergeret,

qui en était lieutenant du roi ; il demanda aussi l'Aide-Majorité pour le sieur Gayet, lieutenant des grenadiers, et ces deux grâces furent accordées.

Le 16 septembre, on apprit que le duc d'Hanovre était arrivé à l'armée des ennemis pour la commander, et qu'il avait été suivi d'un renfort de 3,000 hommes.

Le maréchal de Villars demanda au roi de quelle manière il devait écrire au duc d'Hanovre, électeur que le roi ne reconnaissait pas encore. Il représenta à Sa Majesté que les ducs de Wirtemberg, de Dourlac, le marquis de Bareith et le landgrave de Hesse traitaient d'égal à égal avec les électeurs, qu'il avait même vu celui de Bavière donner la main au prince de Bade ; que lui, maréchal de Villars, écrivait également à tous ces princes, que leurs lettres finissaient mutuellement par *très humble serviteur* et que le prince de Dourlac lui avait même écrit *très humble et très obéissant*. Il est vrai que ces princes mettent une

grande différence entre la qualité de duc et pair et celle de maréchal de France, et qu'ils confondent celle-ci avec celle de leurs maréchaux, laquelle n'a chez eux aucune dignité hors du commandement des armées. Le roi approuva la conduite du maréchal de Villars et lui laissa une entière liberté pour le commerce de lettres.

Le 29 septembre, on apprit qu'il était encore arrivé huit bataillons des troupes de Prusse à l'armée ennemie.

Le maréchal de Thungen, chargé par le duc d'Hanovre d'un commerce de lettres avec le maréchal de Villars, lui fit beaucoup de compliments de la part du prince.

L'électeur rassembla les généraux de son armée, qui s'y trouvèrent en grand nombre, sur l'ordre que l'empereur avait donné à plusieurs feld-maréchaux de se rendre auprès de ce prince, qui leur déclara que les Hollandais lui avaient promis dix mille hommes de leurs meilleures troupes. Le maréchal écrivit donc au roi que, si on

laissait augmenter l'armée des ennemis presque du double et que celle de Sa Majesté ne fût pas fortifiée, à la fin, elle serait obligée à repasser le Rhin.

Il est vrai qu'elle était aussi bien pour la subsistance que celle de l'empereur était mal, puisqu'elle n'avait soutenu sa cavalerie que par ses avoines, et par conséquent assez chèrement.

Le roi n'ayant pas trouvé convenable d'envoyer des troupes au maréchal de Villars pendant que l'électeur d'Hanovre recevait tous les jours de nouveaux secours, Sa Majesté forma d'autres desseins et ordonna au maréchal de repasser le Rhin à la fin d'octobre et de se rendre à la cour pour y prendre des mesures avec elle sur des desseins qu'elle avait sur la principauté de Neuchâtel [229], et dont nous parlerons bientôt.

## Notice BnF

Titre :

Mémoires du maréchal de Villars. Tome 2 / publiés,  
d'après le manuscrit original, pour la Société de l'histoire  
de France, et accompagnés de correspondances inédites par  
M. le Mis de Vogüé,...

Auteur :

Villars, Louis-Hector (1653-1734). Auteur du texte

Auteur :

Villars, Louis-Hector (1653-1734). Auteur du texte

Éditeur :

Renouard (Paris)

Éditeur :

H. Loones (Paris)

Date d'édition :

1884-1904

Contributeur :

Vogüé, Melchior (1829-1916; marquis de). Éditeur scientifique

Sujet :

France (1643-1715, Louis XIV)

Type :

monographie imprimée

Langue :

français

Langue :

Français

Format :

6 vol. : tableau généalogique ; in-8

Format :

Nombre total de vues : 412

Description :

Comprend : Correspondances inédites

Description :

Contient une table des matières

Description :

Avec mode texte

Droits :

domaine public

Identifiant :

ark:/12148/bpt6k6564080b

Source :

Bibliothèque nationale de France, département Philosophie, histoire, sciences de l'homme, 8-LB37-5063 (2)

Notice d'ensemble :

<http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb34024217k>

Provenance :

Bibliothèque nationale de France

Date de mise en ligne :

09/12/2013

## NOTES

**1** Ricous écrit de Munich à Torcy le 6 et le 10 août 1701 : « M. de Villars a été ici quelques jours : M. l'électeur l'a parfaitement reçu et lui a témoigné beaucoup de confiance et d'amitié. » — « M. l'électeur a dit au marquis de Villars (en parlant de la guerre) qu'il y rêvait tous les jours et qu'il avait déjà des projets écrits de l'épaisseur de deux doigts. » — Arch. des affaires Étrangères. *Bavière*, 43, fol. 206, 213.

**2** 1<sup>er</sup> septembre 1701

**3** Ce membre de phrase est rayé dans le manuscrit d'une main différente de celle qui a fait les corrections et suppressions posthumes que nous avons attribuées à l'éditeur anonyme de 1734 ; On serait porté à écrire que cette suppression a été faite par le maréchal lui-même, se souvenant de ce qu'il avait écrit au début de



ses mémoires t. I, p. 193) sur la modicité de son patrimoine. Il résulte de son contrat de mariage qu'en 1701, il ne possédait qu'une maison à Condrieu, le château de la Chapelle en Lyonnais et celui de Villeneuve-le-Marc en Dauphiné, habitations très modestes entourées de quelques terres d'un revenu de 6 à 7,000 livres, entièrement absorbé par les pensions à servir à la marquise de Villars et à ses autres enfants.

4 Adrien Helvétius (1661-1727), second des médecins de ce nom et grand-père du célèbre philosophe financier, avait une poudre mystérieuse contre la dysenterie qui fit sa fortune et se trouva être la racine d'ipécacuanha.

5 Ét. Berauld de Villiers-le-Morbier, entré au service en 1667, fit brillamment toutes les campagnes, était alors mestre de camp d'un régiment de son nom, fut brigadier en 1702, maréchal de camp en 1704 et mourut en 1706.

6 M. de Clérembault de Vendeuil fut tué à la bataille de Luzzara, le 15 août suivant.

7 César-Hector de Vassinhac d'Imécourt, né en 1651, mort en 1743 cavalier dans la compagnie de son père en 1672 fut successivement capitaine, lieutenant-

colonel et colonel de ce même régiment, fit toutes les campagnes jusqu'en 1704, fut maréchal de camp en 1718 et lieutenant général en 1734.

**8** Jeanne-Angélique, fille de Rocques de Varangeville, ambassadeur à Venise, et de Mlle Courtin. Sur cette intéressante personne, sa beauté, la jalousie de Villars, voir le livre de M. Ch. Giraud, *la Maréchale de Villars*, 1881.

**9** Claude de Longueil, marquis de Maisons et de Poissy, né en 1667, mort en 1715, avait épousé en secondes noces, le 27 février 1698, Marie-Charlotte Rocques, morte en 1728.

**10** Pierre de Perrien, marquis de Crenant, entré au service en 1668, combattit sous Turenne et Condé ; gouverneur de Casal en 1687, il rendit cette ville avec honneur le 4 juillet 1695. Gouverneur de Condé en 1697, lieutenant général depuis 1693, il commanda Crémone tout l'hiver 1701, fut blessé à l'épaule en sortant de chez lui, lors de la surprise de cette ville, et mourut huit jours après.

**11** Ch.-Am. de Broglie, comte de Revel, servit avec distinction sous Turenne et Condé, lieutenant général en 1688, commandait Crémone en second lors de la sur-

prise et après la prise de Villeroy et de Crenan, se mit à la tête de la garnison et chassa l'ennemi de la place ; Cordon bleu en 1703, quitta le service actif et mourut en 1707.

**12** Noël Bouton, marquis de Chamilly, et Nic. du Blé, marquis d'Huxelles, depuis maréchaux de France, étaient lieutenants généraux de 1678 et 1688 ; les trois autres étaient, comme Villars, de la promotion du 30 mars 1693. Pinart (*Chronol. milit.*) écrit leurs noms : Jean de Garde d'Agoult, marquis de Vins, Nic. Jeannot de Bartillat et Esprit de Jousseau marquis de la Bre-tèche.

**13** Le premier traité entre Max. Emmanuel et Louis XIV fut signé le 9 mars 1702, des articles additionnels furent signés à Versailles par Monastérol et Torcy le 23 juin 1702 ; mais Max. Emmanuel fit attendre deux mois sa ratification, parce qu'il était alors engagé avec l'Autriche dans des négociations secrètes dont nous avons raconté ailleurs les curieuses phases. Voy. *Le Correspondant*, 1885, 10 et 25 septembre.

**14** Joseph de Gasquet entra au régiment de Champagne en 1667 et y occupa successivement tous les grades : il ne quitta la lieutenance-colonelle qu'en 1703, étant brigadier d'infanterie depuis 1696. Maréchal de

camp en 1704 et commandeur de Saint-Louis, il mourut en 1733, âgé de quatre-vingt-treize ans.

**15** Fr.-Guil. de Marcé de la Motte eut, dans le régiment de Navarre, une carrière assez semblable à celle du précédent; il y occupa successivement tous les grades jusqu'à celui de lieutenant-colonel, et fut nommé maréchal de camp le même jour, 26 oct. 1704.

**16** La Moder.

**17** La Lauter.

**18** Villars ne cessait de signaler à la cour l'attitude suspecte du duc de Lorraine et de conseiller de prendre des mesures pour la paralyser. — Voyez à l'appendice du présent volume les extraits de sa correspondance.

**19** Ces dépêches sont au dépôt de la guerre (vol. 1582) en original, et en minute entre mes mains. Le roi et Chamillart, tout en approuvant les idées de Villars, n'osaient pas les imposer à Catinat. Pourtant le 11 août, Catinat ayant voulu appeler Villars sous Strasbourg, Villars protesta auprès du roi, qui lui donna raison, et Catinat se décida à marcher en avant. Le roi, par dépêche du 30, le félicite de ce mouvement et lui conseille de se diriger par Wörth et Reischoffen pour couvrir Wissembourg. Chamillart envoie copie de cette

dépêche à Villars avec ces mots : « La dernière lettre que le roi à écrite à M. le maréchal de Catinat vous doit faire grand plaisir ; vous vous trouverez dans les mêmes sentiments que Sa Majesté. »

**20** La jonction se fit près de Saverne le 17 août.

**21** Le 8 septembre, le lieutenant colonel Pechmann, avec quelques hommes déguisés en paysans, entra dans la ville, s'empara d'une des portes et l'ouvrit à une brigade de dragons qui occupa les principaux postes et contint la garnison surprise jusqu'à l'arrivée d'un corps d'infanterie qui la força à se rendre, après un court combat de rues.

**22** Cette arrestation parut suspecte à Catinat et au roi (*Le roi à Catinat*, 23 sept. 1702), « Je veux penser qu'il n'y a rien de faux dans la conduite de M. l'électeur, écrit Villars à Chamillart le 19 sept., mais j'ai toujours trouvé trop de confiance à la manière dont ses courriers arrivaient dans notre armée..., et ce M. de Locatelli pouvait, ce me semble, avant de tout déclarer, souffrir les premières douleurs d'une question qu'un simple gouverneur n'userait, selon toutes les apparences, faire donner à un colonel envoyé par un électeur. »

**23** Villars anticipe sur les événements pour charger les couleurs du sombre tableau qu'il fait des événements ; le désastre de Vigo n'eut lieu que le 22 octobre.

**24** Le commandement que Villars reçut, non pas après la prise de Landau, mais le 30 août, n'était pas le commandement en chef de l'armée d'Allemagne, mais celui d'un détachement chargé d'aller joindre l'électeur de Bavière. Ce détachement, primitivement composé de 30 bataillons, 40 escadrons et 30 pièces de canon, pris à l'armée de Catinat, et encore augmenté en octobre : ce n'est qu'après la victoire de Friedlingen que Villars reçut le commandement en chef de l'armée d'Allemagne, et que Catinat fut rappelé. — Voyez à l'appendice les extraits de la correspondance relative à cette période. — Voy. aussi dans la collection des « Monuments inédits de l'histoire de France » les *Mémoires militaires relatifs à la succession d'Espagne* publiés par le général Pelet, et où se trouvent reproduites toutes les principales pièces du dépôt de la guerre.

**25** Léonor-Marie du Maine, comte du Bourg, fut un des auxiliaires les plus appréciés de Villars ; lieutenant général du 29 janvier 1702, il fut créé maréchal de France en 1724, chevalier des ordres, et mourut en 1739, à quatre-vingt-quatre ans.

**26** Philippe d'Espoc y Desbordes, officier d'infanterie de grand mérite, fit toutes les campagnes à partir de 1665 ; lieutenant général du 29 janvier 1702, fut tué à Friedlingen.

**27** Yrier de Magontier de Laubanie, lieutenant général de la même promotion, a les plus beaux états de service ; il défendit Landau en 1704 pendant 69 jours de tranchée ouverte, fut créé grand-croix de Saint-Louis et mourut en 1706 des suites de ses blessures, âgé de soixante-cinq ans.

**28** Armand-Charles de Gontaut, marquis de Biron, officier d'une grande bravoure, fut lieutenant général en 1701 ; créé duc et maréchal de France, il mourut en 1736.

**29** Louis d'Ornaison, comte de Chamarande, longtemps colonel-lieutenant du régiment de la reine, maréchal de camp en 1702, fut lieutenant général en 1704, se retira en 1710 et mourut en 1725. Son fils était aussi à l'armée de Villars et commandait le régiment de la reine.

**30** Ch. César, marquis de Saint-Mauris, maréchal de camp de 1696, fut nommé lieutenant général à cause de sa belle conduite à Friedlingen, et mourut en 1704.

**31** Jules Arnolphiny, comte de Magnac, officier de cavalerie de grand mérite, fit une carrière très lente ; maréchal de camp à cinquante-six ans en 1696, il fut fait lieutenant général en 1702 à la suite de sa brillante conduite à Friedlingen, seconda Villars pendant les années suivantes et mourut en 1712.

**32** Erreur de Villars : l'île du Marquisat est à l'extrémité nord de l'Alsace, près de Fort-Louis. Voy. ci-dessous, année 1706.

**33** Ces deux officiers étaient arrivés le 20 septembre à Strasbourg, annonçant que le détachement commandé par Arco s'avancait à Stülhlingen ; Catinat leur avait remis un mémoire pour la jonction (Pelet, *Mém. mil.* II, 627). Repartis immédiatement, ils n'avaient pu ou voulu sortir de Suisse et étaient revenus retrouver Villars à Huningue. Arco était resté auprès de l'électeur qui, à ce moment, négociait secrètement avec l'empereur. « Comme il faut toujours avoir quelque pensée de politique dans les affaires des princes, ne faites-vous pas quelque attention qu'il y a quelque chose de bizarre que ces deux messieurs aient été si bien d'accord pour ne point se hasarder à passer plus avant que Schaffouse ? » (*Catinat à Villars*, 3 octobre 1702.)



34 Memmingen, sur l'Iller.

35 Les autorités de Bâle envoyèrent des députés à Villars protester d'avance contre une violation de territoire. Villars leur fit observer que les Impériaux avaient violé les premiers « la neutralité suisse en faisant descendre des bateaux pour rompre son pont ; » les députés furent obligés de reconnaître l'exactitude du fait et avouèrent que les bateaux avaient été préparés sur leur territoire. Le roi, consulté, répondit : « Il ne convient pas de se brouiller avec un canton sans en tirer une grande utilité ; vous leur ferez toutes sortes d'excuses et d'honnêtetés si vous êtes obligé de passer sur eux. » — (*Villars au roi*, 9 oct. — *Chamillart à Villars*, 14 oct. et 16 oct)

36 Villars rendit compte au roi de cette opération les 13 et 14 oct. (Pelet, *Mém. mil.* II, 404. M. de la Petitière fut tué. Il était capitaine du régiment de Crussol ; Jorreau étant lieutenant-colonel de Béarn. MM. de Biron et Dubourg se distinguèrent.

37 Nous avons déjà fait observer ci-dessus, p. 27 que cette appellation est erronée.

**38** Rendant compte de cette nouvelle ambassade le 16, Villars affirme avoir gagné la bataille de Friedlingen sans « avoir mis le pied sur les terres de Bâle. »

**39** Karl Egon, comte de Fürstenberg Moesskirch, né en 1665, s'était distingué dans les campagnes de Hongrie, commandait depuis 1693 les *villes forestières* et le corps qui avait la garde du Rhin.

**40** Le chevalier de Chamilly, sans doute fils du marquis de Chamilly, créé maréchal de France en 1703.

**41** La relation officielle de la bataille de Friedlingen est imprimée (Pelet, II, 409). Il existe en outre, au dépôt de la guerre, un billet autographe écrit par Villars au roi du champ de bataille, et à la Bibliothèque nationale (*Nouv. acq. fr.*, 496, fol. 54 un billet autographe écrit de même à l'électeur de Bavière. (Voy. à l'appendice du présent volume.)

**42** On connaît le récit malveillant de Saint-Simon (III, 319) attribuant toute la victoire à Magnac, commandant de la cavalerie, dont Villars aurait usurpé la gloire après avoir cru la bataille perdue et montré un ridicule abattement. Sainte-Beuve (*Causeries du lundi*, XIII, 60) a fait justice de ce roman : le récit de Villars, malgré les exagérations de la fin, à tous les caractères

de la sincérité ; la panique qui s'est produite dans l'infanterie victorieuse est un accident fréquent dans notre histoire militaire ; il s'explique par le tempérament spécial du soldat français ; il est pris sur le fait par Villars, qui n'en dissimule rien ; les belles charges de Magnac ont certainement contribué à la victoire et rendu possible le mouvement très hardi de l'infanterie vers les hauteurs ; mais le succès est dû à l'intelligence et à la vigueur avec lesquelles l'ensemble de l'opération a été conçu, préparé et conduit depuis le 30 septembre jusqu'à l'action finale. Villars ne chercha d'ailleurs pas à diminuer le mérite de Magnac ; il l'embrassa devant toute l'armée, et, le 17, il écrivait de sa main à Chamillart : « Je dois vous dire que M. de Magnac, avant commandé la cavalerie dans la plus belle action qu'elle fera jamais, mérite quelque élévation. » (D. G. 1582, Voy. Pelet, *Mém. mil.* II, 845.) Magnac fut nommé lieutenant général. La gloire de Villars ne fut nullement contestée sur le moment : l'armée l'acclama et la cour aussi. La correspondance non suspecte de Monastérol, que nous publierons, est formelle.

**43** Éléonore de Choiseul-Traves avait épousé, en 1699, Marie-Louise de Villars.

44 Biron s'avance à Schopfheim et Masbach poussa jusqu'en vue de Rothenhausen, lieu indiqué par l'électeur pour la jonction. Legal courut dans une autre direction avec 2,000 chevaux. (*Villars à Chamillart*, 18 octobre. — Pelet, II, 843.)

45 Le manuscrit porte, ajouté de la main de X: «Fille du roi, laquelle était accoutumée de parler souvent de vers et de comédies avec le marquis de Villars.»

46 Voy. ci-dessus, p. 27. note.

47 Villars ne se trompait pas; l'électeur négociait alors avec l'Empire, et, pour se donner le temps de recevoir la réponse définitive de l'empereur, il avait indirectement fait prier le prince de Bade de s'abstenir de tout acte hostile envers lui, et de s'attaquer à empêcher Villars de faire la jonction. (Voy. ci-dessus, p. 46).

48 Voir la dépêche de Villars au roi, écrite d'Ottmarsheim, 3 novembre. (Pelet, *Mém. mil.*, II, 429.)

49 Petite place construite par Vauban dans une île du Rhin, à la hauteur d'Haguenau.

50 Il ne résulte pas de la correspondance que l'initiative soit venue de Villars. Le roi, par dépêche du 15 novembre, lui communique son intention d'occuper Nancy et le consulte. Villars approuve résolument; Tal-

lard, au contraire, fait des objections basées sur l'état des troupes et des chemins : « Quand il gèle, les chariots vont, » répondit Villars le 20 ; « quand il pleut, les bateaux. » Le roi fit sommer le duc de Lorraine par M. de Gaullières, le 1<sup>er</sup> décembre : il se soumit à la première injonction.

**51** Lauingen, petite ville sur le Danube, au-dessus de Donauwerth.

**52** Villars ne sut qu'une jurtie de la vérité ; nous l'avons retrouvée tout entière aux archives I. R. de Vienne ; il y existe un dossier de correspondances, la plupart autographes, échangées entre Max-Emmanuel et l'empereur Léopold, du 30 septembre au 9 novembre, par l'intermédiaire du cardinal Lamberg, commissaire impérial à la Diète, et de Reichardt, secrétaire particulier de l'électeur. Max-Emmanuel offrait de se tourner contre la France, à des conditions déterminées, et, comme preuve de sa sincérité, promettait de ne pas faire sa jonction avec Villars, jonction qu'il reconnaissait ne dépendre que de lui. L'empereur trouva les conditions exorbitantes et rompit la négociation le 9 novembre. Ces pièces seront publiées. (Voyez les extraits que j'en ai donnés dans le *Correspondant*, 25 septembre 1885.)

**53** Honoré-Armand de Villars, né le 4 octobre 1702, mort en Provence au commencement de mai 1770. (Voy. *Gazette de France*, n° du 7 mai 1770, p. 295.)

**54** Pierre Ferron, chevalier, puis comte de la Ferronays, mourut brigadier de cavalerie; son fils (1699-1753) ne dépassa pas le même grade.

**55** Fils de Louis Phelypeaux, marquis-de la Vrillière, secrétaire d'État.

**56** Altenheim, à la hauteur d'Offenburg.

**57** Bibra.

**58** Hausen, dans le grand-duché de Bade, à dix lieues de Strasbourg.

**59** N. de l'Isle, marquis de Marivault, maréchal de camp le 2 février 1702, mourut lieutenant général en 1709.

**60** Louis de Lappara de Fieux, né en 1651, se distingua à la plupart des sièges importants de 1684 à 1705, gouverneur de Mont-Dauphin ça 1706, tué la même année au siège de Barcelone.

**61** Dans sa correspondance, Villars n'est pas aussi explicite: «J'ai ouï dire, écrit-il le 12 mars au roi, que M. le maréchal de Vauban avait envoyé à M. de Lappara

un plan de la manière dont il croyait que nos attaques devaient être menées. À Dieu ne plaise que je prétende désapprouver des conseils respectables comme les siens, mais, assurément, je ne les aurais pas suivis. » La lettre que Villars dit avoir ensuite reçue du roi et celle qu'il lui aurait répondu ne se trouvent ni au dépôt de la guerre, ni dans les papiers que je possède ; il n'existe que la lettre du 5, de Chamillart, à laquelle Villars répondit le 14 par la dépêche tout entière reproduite ci-dessous, p. 67.

**62** Villars fut d'un courage téméraire pendant tout le siège. Voy. à l'appendice les lettres qui le constatent.

**63** André, chevalier de Tressemanes, fut major général de l'infanterie sous Villars de 1703 à 1707, maréchal de camp en 1709, lieutenant général en 1718, et mourut en 1720.

**64** Jaques Badier, marquis de Verseilles, fut en même temps vigoureux officier de hussards et bon maréchal général des logis, c'est-à-dire chef d'état-major général. Il exerça ces fonctions de 1703 à 1728. Lieutenant général en 1734, il mourut en 1737.

**65** La lettre est au dépôt de la guerre (vol. 1675), datée du 10 mars. Villars prie Chamillart de ne trans-

mettre sa demande au roi que si Sa Majesté ne songe pas d'elle-même à lui accorder le brevet. Chamillart déclina la mission et Villars lui répondit la curieuse lettre du 22, dont il nous donne lui-même des extraits. Voy. ci-dessous, p. 73.

**66** Petit fort aujourd'hui disparu, près de Sackingen sur le Rhin, à 35 kilomètres au-dessus de Bâle.

**67** « N'est-ce pas là, Monsieur, une assez heureuse promenade ! Je dois ce succès au terrible latin que je parlai aux religieux, lesquels, après avoir porté mes dernières fureurs à la garnison, ne voulurent pas rentrer dans cette malheureuse ville dont je déplorais la ruine, très incertain de la procurer. » (*Villars à Chamillart*, 19 mars 1703.)

**68** Subdivision de 40 à 50 hommes. (Dict. milit. de la C. d. B.)

**69** Kappel, petit village en face de Rheinau.

**70** La lettre originale est au dépôt de la guerre, et nous en possédons la minute ; la forme est un peu différente des extraits donnés ici, mais les différences n'ont pas grande importance.

**71** Cette correspondance a été en partie publiée (Pelet, *Mém. milit.*, III, 530 et suiv.). Le roi, craignant



une nouvelle défection de l'électeur de Bavière, fatigué par les plaintes de Monastérol, voulait que Villars marchât malgré l'état de l'armée et des chemins. Villars n'eut pas de peine à démontrer qu'une marche sans moyens de transport suffisants, et avant que l'armée ne fût au complet, était aussi dangereuse qu'inutile. Le roi revint de très bonne grâce et finit par laisser au maréchal toute sa liberté. Saint-Simon, avec sa malveillance habituelle, a expliqué le retour du maréchal à Strasbourg par le désir de revoir sa femme. Villars avait répondu d'avance à cette absurde insinuation : « Ceux qui publient que j'ai repassé le Rhin pour voir Mme de Villars, qui ne m'a pourtant pas beaucoup occupé pendant le siège de Kell, ne songent sans doute pas... qu'il y a un esprit de prévoyance dans la guerre de campagne..., et que de ces ménagements dépend le succès. » (*Villars à Chamillart*, 27 mars. Pelet, III, 545.) Nous donnons à l'appendice des correspondances qui complètent les informations relatives à cet incident.

**72** Ferd.-Aug. de Solars, comte de Monastérol, officier piémontais au service de Bavière, fut envoyé de Max-Emmanuel à la cour de France, d'abord en 1698, puis en 1701 et pendant toute la guerre. Nous avons retrouvé à Munich une grande partie de sa correspon-

dance, et en publierons des extraits. Dans la circonstance présente, il contribua beaucoup à monter l'opinion de la cour de Versailles contre Villars: « Grâce au ciel, écrit-il le 24 à Malknecht, M. de Villars en aura le démenti, et je crois que je n'ai pas peu contribué à faire déterminer cette résolution vigoureuse. » (Archives du comte Törring. Munich.)

**73** Bühl, petite ville du duché de Bade, au pied des montagnes, à six lieues de Kehl; de Bühl à Stollhofen sur le Rhin, les Impériaux avaient élevé une ligne de retranchements qui interceptait toute la vallée, et joua un grand rôle pendant toute la guerre.

**74** César Armand, marquis de Rozel, lieutenant de cavalerie en 1664, maréchal de camp en 1696, lieutenant général en 1702, prit part à toutes les campagnes jusqu'en 1712 et mourut en 1726.

**75** Sans doute Pfaffenhofen sur la Moder.

**76** Pierre de Lannion, né en 1652, se distingua à Séné et à Fleurus; lieutenant général en 1702, servit sous Villars jusqu'en 1707, où il fut envoyé en Bretagne et devint gouverneur de Saint-Malo; il mourut en 1717.

**77** Jul.-Arm. Colbert, marquis de Blainville, né en 1664, était le quatrième fils du grand Colbert; brillant

officier, nommé colonel de Champagne après son frère le comte de Sceaux tué à Fleurus, fut nommé lieutenant général en 1702 pour sa belle défense de Kaiserswerth, et fut tué à la seconde bataille d'Hochstedt (1704).

**78** Finkbach, petit village près de Schwarzach.

**79** Monastérol, rendant compte à l'électeur de ce conseil, déclare que les généraux se sont opposés à l'attaque et ajoute: «Il y aurait eu témérité à l'entreprendre.» Villars regretta toute sa vie de ne pas avoir passé outre. Il adressa à Chamillart une lettre dépitée que l'on trouvera à l'appendice.

**80** Philippe de Clérembault de Palluau, lieutenant d'infanterie en 1672, lieutenant général en 1702, Fut tué à Hochstedt en 1704.

**81** Il y eut un du Tot, lieutenant général en 1652: son fils fut nommé maréchal de camp en 1649; il s'agit sans doute ici de son petit-fils, dont les états de services ne se sont pas retrouvés.

**82** « Si, après Kell, le roi m'avait honoré de quelque élévation, l'on se serait dit à soi-même: suivons notre génie et les véritables raisons de guerre; ne soyons pas retenus par des craintes basses: au pis aller que me feront ces misérables! Je me trouve toujours une dignité

qui établit ma famille ; sur cela on marche. Mais, avec une malheureuse petite fortune, à peine commencée, chancelante, ébranlée dans les occasions qui devraient l'affermir, on dit : ne faisons rien qu'à la pluralité des voix, et on ne fait rien qui vaille. » (*Villars à Chamillart*, 2 mai 1703.)

**83** Villars n'analyse pas exactement la pensée du roi : la dépêche du 25, qui est au dépôt de la guerre, prescrit à Villars de donner quelques troupes à Tallard pour aider au siège de Brisach, mais de s'appliquer sans relâche à la jonction, et d'en faire son principal objet... La prise des places n'est rien en comparaison ; vous êtes chargé de tout ce qu'il y a de plus important. »

**84** Jusqu'à Hausach, la vallée de la Kintzig est assez large et n'offrait pas de grandes difficultés : Hausach avait une enceinte bastionnée et un château sur la montagne ; la place ne fut pas défendue ; après Hausach on s'engagea dans la vallée de la Gutach, qui se resserre de plus en plus ; le passage d'Hornberg était très difficile ; après cette place, la route serpente dans une gorge étroite et escarpée, puis gravit les pentes rapides du Sommerau jusqu'au plateau de Saint-Georges « pendant deux lieues, écrit Villars à l'électeur de Bavière le 7 mai, le chemin est dans le fond d'un précipice, où 50

arbres abattus arrêtent sans difficulté, ou bien dans le penchant d'une montagne, où il n'y a qu'à couper les terres ; il faudrait faire un chemin sur des échafauds. »

**85** Villingen était entourée d'une enceinte à hautes tours, du moyen âge, qui subsiste encore : le baron de Wilsdorf, qui y commandait pour l'empereur, résista à toutes les sommations de Villars ; celui-ci, pressé par l'électeur, et n'ayant pas assez de vivres pour s'arrêter, essaya de l'intimidation, jeta cinquante boulets rouges dans la ville, et, n'obtenant aucun résultat, continua sa marche vers le Danube. Il existe aux archives de cette petite ville deux relations de ce siège, l'une en allemand, par le baron de Wilsdorf, l'autre en latin, par le gardien du couvent es Franciscains A. Funk ; elles ont été publiées par le professeur Ch. Roder dans les annales d'une société scientifique locale, *Verein für Geschichte*, etc., in *Donæueschingen*, IV<sup>e</sup> cahier, p. 125 et suiv. Tübingen, 1882.

**86** Le roi, par dépêche du 24 mai, l'engage « à se mettre au-dessus des petites choses » et à ne pas réclamer le traitement auquel il a droit ; il prescrit à Ricous d'« insinuer à l'électeur que la dignité de maréchal de France met en droit d'exiger plus qu'il n'a fait, » mais

lui recommande de ne pas se compromettre et de ne pas insister si Max-Emmanuel refuse.

**87** N. de Ricous ou de Ricousse, capitaine au régiment d'Enghien le 27 août 1682, envoyé du roi auprès de l'électeur de Bavière le 14 avril 1701, ne le quitta qu'après le désastre d'Hochstedt (1704), où il fut blessé. Il fut nommé par l'électeur maréchal de camp dans l'armée bavaroise ; la prétention qu'il eut de rouler avec les officiers généraux français fut la source de difficultés qui le mirent en conflit avec Villars et firent de lui un ennemi acharné du maréchal.

**88** Toute cette conversation est rapportée avec plus de détails dans une dépêche de Villars au roi du 16 mai ; elle a été imprimée dans Pelet, *Mém., milit.*, III, 582. La concordance est d'ailleurs complète entre les informations écrites sur l'heure et les mémoires écrits après coup.

**89** Bombarda était le banquier de Max-Emmanuel.

**90** Bahlingen, petite ville du Wurtemberg, à 56 kilomètres S.-O.-S. de Stuttgart.

**91** Il est difficile de savoir si Monastérol seul est responsable de l'abandon de ce projet ; la mobilité d'esprit de l'électeur et son désir d'arrondir ses états héréditaires

ditaires paraissent avoir plus de part à cet abandon que les intrigues subalternes. Vendôme, d'une part, et Tallard, de l'autre, ne surent d'ailleurs pas soutenir cette marche sur Vienne, conception de génie qui, reprise plus tard par Napoléon en 1809, produisit les grands résultats que Villars avait entrevus.

92 Kufstein sur l'Inn, à l'entrée du Tyrol.

93 Comte Nicolas Bercsenyi, principal conseiller de Rakoczy et commandant supérieur des forces insurgées. (Voy. Arneth, *Prinz Eugen*, I, 927.)

94 Villars ne parla pas de Vienne à l'électeur à ce moment il craignait trop les indiscretions de son entourage ; il n'en écrivit même pas au roi ; ce n'est que dans le courant de juin que sa correspondance laisse voir sa pensée entière.

95 Rothenberg, petite place forte de Franconie, à 25 kilomètres N.-E. de Nuremberg.

96 Publiée dans Pelet, *Mémoires mil.*, III, 622.

97 Les lettres écrites dans ce sens au roi et à Chamillart sont nombreuses et pressantes. Voy, à l'appendice celles du 21 juin.

98 Rattenberg sur l'Inn.

**99** Langenau, au bord de la vallée du Danube, à quinze kilom. au-dessous d'Ulm.

**100** « Le sr de la Tour, lieutenant-colonel de Fourquevaux, homme intelligent, que j'ai envoyé pour presser les contributions par Donavert, m'écrit qu'il a touché 80,000 francs. » (*Villars au roi*, 25 juin 1703.)

**101** Ce détachement ne dépassa pas le col du Brenner qu'il occupa sous les ordres de M. du Bordet.

**102** Presque toutes les dépêches de Villars pendant les mois de juin et de juillet reviennent sur ce sujet.

**103** René-Franç. Le Gall, excellent officier de cavalerie, né en 1656, était maréchal de camp depuis 1702, fut fait lieutenant général à la suite de l'affaire de Munderkingen et se retira après Malplaquet comme gouverneur d'Agde; il mourut en 1724 « L'officier général sur qui je me repose le plus, » écrivait Villars au roi, le 6 août 1703, « est Légal. »

**104** L'analyse que Villars donne de la lettre de l'électeur du 24 juillet n'est pas claire. L'insurrection des Tyroliens obligea Max-Emmanuel à évacuer complètement le pays. Le combat décrit le 24 juillet eut pour effet, non de lui conserver une communication avec l'Italie, mais de lui rendre une communication



avec la Bavière et de lui permettre de rentrer dans ses états.

**105** Cette parenthèse, ajoutée sans doute par un secrétaire ou copiste, est fausse. Le La Tour dont on a parlé, p. 100, était un officier français, lieutenant-colonel de Fourquevaux : celui-ci était un officier bavarois, qui avait passé au service de l'empereur et commandait un corps détaché. En annonçant sa défaite à Max-Emanuel, Villars écrit : « V, A E, apprendra avec joie que son défunt et indigne général le comte de la Tour a été battu à plate couture... J'ai été d'autant plus sensible à sa disgrâce que l'on ne peut rien ajouter à l'insolence et à la dureté dont il a usé pour nos prisonniers, les menaçant de les faire brûler. Il a été prisonnier pendant un quart d'heure et s'est échappé : en vérité, j'aurais acheté bien cher de le pouvoir envoyer à Munich. » Le combat de Munderkingen est du 30 juillet.

**106** Ch. de Caradas, marquis du Héron, né en 1667, colonel de dragons en 1688, envoyé extraordinaire à Wolfenbüttel (1697) et en Pologne (1700), rentra dans le service actif à la déclaration de guerre comme colonel des dragons d'Albert ; brigadier en 1702, il mourut des blessures reçues le 30 juillet 1703.

**107** Phil.-André Forest, sr de Fontbeausard, fit toute sa carrière dans les dragons, commanda quatorze ans le régiment de son nom; brigadier en 1702, maréchal de camp en 1704, il mourut en 1715.

**108** La lettre existe en minute dans mes archives : elle est adressée à Ricous.

**109** Non seulement Vendôme ne commença son mouvement que le 20 juillet, mais il mit cinquante jours à parvenir jusqu'à Trente, « se panadant à chaque bicoque » (Saint-Simon, III, 436), perdant un temps précieux, laissant la résistance s'organiser; il dut revenir en arrière, ayant complètement échoué.

**110** Par dépêches du 24, du 25 et du 27 août.

**111** La lettre est du 24 août et tout entière de la main de l'électeur; il demande formellement le changement de Ricous.

**112** Villars rejette entièrement sur l'électeur la responsabilité des fausses démarches qui permirent au prince de Bade de faire, sans être inquiété, son mouvement tournant par Memmingen jusqu'à Augsbourg. La faute grave, incontestable, que fit Max-Emmanuel, fut de ne pas occuper cette dernière ville, malgré les instances réitérées de Villars: il s'y refusa péremptoire-

ment par lettre du 29 août dont nous avons l'original, conservé par Villars « pour sa justification. » Quant aux mouvements du 1<sup>er</sup> au 4 septembre et à la lenteur avec laquelle ils furent exécutés, la responsabilité n'est pas aussi facile à déterminer. Max-Emmanuel, dans les mémoires qu'il adressa au roi, reprocha à Villars d'avoir refusé de marcher ; Villars porte ici la même accusation contre Max-Emmanuel : ce qui paraît certain, c'est qu'ils furent l'un et l'autre mal renseignés sur la marche du prince de Bade et trompés par l'extrême célérité que mit ce général à atteindre Augsbourg. Cette lenteur aurait d'ailleurs été sans conséquence si Augsbourg avait été occupé par l'électeur, comme Villars le supplia encore de le faire par lettre du 2 sept. dont l'original est conservé à la Bibliothèque nationale (*Nouv. Acq. fr.*, 496). Voyez ce que j'ai écrit à ce sujet dans le Correspondant, n° du 25 sept. 1885.

**113** C'est le 8 sept. que Villars demande au roi son congé ; il renouvelle sa demande le 10 et la recommande à Chamillart par lettre du même jour. Ces longues dépêches énumèrent les fautes de l'électeur, ses incertitudes, ses résistances aux conseils de Villars, ses négociations secrètes avec l'ennemi : le texte des Mémoires est le résumé de ces lettres.

**114** J.-Bapt., marquis de Péry, fils d'un colonel d'infanterie corse, était brigadier en 1702 ; lieutenant général en 1706, il se distingua, comme on le verra ci-dessous, en 1705 et 1707, servit activement jusqu'à la fin de la guerre et mourut en 1721.

**115** Petit village de Blindheim devenu tristement célèbre par la capitulation de vingt-sept bataillons de l'armée de Tallard, le 13 août 1704.

**116** André, chevalier de Tressemanes, fut major général de l'infanterie pendant plus de dix ans, puis major général de l'armée sous Villars (1705-1707), sous Berwick (1708), sous Harcourt (1709-1713) : il contribua beaucoup aux succès de ces généraux. Lieutenant général seulement en 1718, il mourut la même année.

**117** La correspondance ne permet pas de contrôler entièrement ce récit, qui paraît forcé ; elle ne renferme que quelques courtes lettres écrites le 18 et le 19 : il en résulte que c'est dans la matinée du 18 que Villars reçut de Péry la nouvelle de la marche de Styrum ; le soir même, il était de sa personne à Donauwerth ; le 19, à trois heures du matin, il écrivait à l'électeur de venir camper à Mehringen, afin d'être à portée, soit de le rejoindre, soit de passer le Lech, à Rain, si le prince de Bade entrait en Bavière. Sept heures après, défini-

tivement renseigné sur les mouvements de Styrum, il écrivait à Max-Emmanuel qu'il était décidé à combattre et l'invitait à venir le rejoindre; le soir même, les troupes bavaroises passaient le Danube.

**118** Jean Dusson de Bonnac, marquis d'Usson, né en 1652, lieutenant général en 1696, ministre du roi à Wolfenbüttel en 1701, entra en 1702 dans le service actif, mourut en 1705.

**119** D'Usson ne paraît pas avoir reçu ce contre-ordre.

**120** Le signal était de trois coups et non de neuf. Styrum avait fait tirer trois coups de canon pour faire prendre les armes à ses troupes, d'Usson crut entendre le signal de Villars et marcha trop tôt.

**121** Unterglauheim, situé au milieu de la plaine.

**122** André de Lée, maréchal de camp depuis le 23 décembre 1702, fut lieutenant général en 1704 et servit sans interruption jusqu'en 1712. Grand-croix de Saint-Louis, il mourut en 1734 à quatre-vingt-quatre ans.

**123** La relation officielle de la bataille d'Hochstedt est imprimée dans Pelet (*Mém. mil.*, III, 067), ainsi que la lettre écrite par Ricous à Chamillart *id.*, 961).

**124** La lettre du général d'Usson est imprimée (Pelet, III, 455). Chamillart, au lieu de réprimander ce grave manquement à la hiérarchie et aux convenances, écrivit à d'Usson une lettre ambiguë le 3 octobre, où, tout en lui disant qu'il n'aurait pas dû envoyer de courrier « sans la permission de Villars, » et l'engageant à s'accommoder avec son chef, il le remercie de son message et lui dit que le roi en a ressenti « une joie infinie. » D'Usson colporta la lettre du ministre et s'en fit une arme contre Villars (voyez à l'Appendice la dépêche de Villars, du 21 octobre).

**125** M. de Fretteville, aide-major général de l'armée ; il était porteur d'un mémoire justificatif, imprimé dans Pelet (III, 966), ainsi que la lettre d'envoi de Villars (*id.*, III 677).

**126** Villars dénature le sens de la dépêche du roi. Cette dépêche, écrite sous l'impression du sombre tableau fait par Villars les 8 et 10 septembre, était destinée à lui permettre de sortir des difficultés qu'il décrivait ; le roi, pour sauver son armée, renonçait à l'alliance de l'électeur, l'autorisait à traiter avec l'empereur, à la condition que l'armée française pourrait se retirer sans obstacle, ordonnait à Tallard de marcher à la rencontre de Villars pour le recueillir. À la nouvelle de

la victoire d'Hochstedt, le roi s'empresse de retirer ses ordres et d'écrire à Villars de brûler sa lettre. Le maréchal avait pris sur lui de ne pas la communiquer à l'électeur. La minute, datée du 25, est au dépôt de la guerre, et la copie est dans les *Papiers de Villars*; elle a été imprimée par Pelet (III, 965).

**127** C'est la lettre par laquelle le roi, croyant la campagne compromise après la perte d'Augsbourg, autorisait Max Emmanuel à faire sa paix avec l'empereur, en stipulant le libre retour de l'armée française en France. Elle ne fut pas remise à cause de la victoire d'Hochstaedt.

**128** Tous ces incidents sont rapportés par Ricous dans un sens très défavorable à Villars (Arch. des affaires étr., Bavière, 45). La correspondance de Ricous, jusqu'au 10 septembre, est très sévère pour l'électeur, qui, de son côté, se plaignait amèrement de Ricous et demandait même son rappel; à cette date, le ton change brusquement, à la suite de froissements entre l'envoyé et le maréchal après l'expédition manquée d'Augsbourg. C'est aussi à cet échec que commencent les discussions aiguës entre Villars et l'électeur, l'un voulant constamment rentrer en Bavière pour la protéger, l'autre se rapprocher de la France pour rétablir les com-

munications. Ricous soutint l'électeur ; à défaut d'arguments stratégiques, qu'il eût été embarrassé de fournir, Ricous invoqua des considérations d'un autre ordre et de nature à frapper le roi, il accusa la hauteur, et surtout l'avidité de Villars ; il multiplia les insinuations, cita des chiffres ; Villars prêtait le flanc ; il exagérait le droit de sauvegardes que l'usage accordait au général en chef ; mais Ricous attribuait à tort à ces questions d'intérêt une divergence qui avait des causes plus profondes ; la correspondance de Ricous est le point de départ des accusations dont Saint-Simon s'est fait l'éditeur passionné et partial.

**129** Fr.-Enst. Marion, comte de Druy, était lieutenant général depuis 1702 et lieutenant dans les gardes du corps. Il servit de nouveau sous Villars en 1703 et 1706, fut nommé commandant de Luxembourg et y mourut en 1712, à soixante-six ans.

**130** Villars force le sens de la lettre écrite par le roi le 8 octobre (Pelet, *Mém. mil.*, III, 692), qui, tout en lui laissant le choix de partir ou de rester, ne fait aucun effort pour le retenir, et ne lui fait aucun compliment sur la bataille d'Hochstædt, ce qui mortifia beaucoup Villars. Six jours après (14 oct, Pelet, *id.*, 696), le roi, revenant sur sa décision, donne à Villars le congé qu'il



demandait, et lui annonce le départ de Marsin pour le remplacer. Renonçant à réconcilier l'électeur et le maréchal, il se décidait à les séparer en leur donnant de bonnes paroles à l'un et à l'autre. « J'ai jugé plus convenable à mes intérêts, disait-il à Villars, de vous employer ailleurs... et je me réserve, lorsque vous serez auprès de moi, de vous faire connaître toute ma satisfaction pour les services importants que vous m'avez rendus. »

**131** Monastérol écrivait le 14 octobre de Fontainebleau à l'électeur; « Sa Majesté s'est trouvée, à ce qui m'a paru, très offensée de la conduite de Villars, si bien qu'elle m'assura qu'elle ne perdrait pas un moment pour songer à donner à Votre Altesse électorale la satisfaction qu'elle pouvait désirer... Sa Majesté a d'abord résolu de retirer Villars et d'envoyer à sa place le comte de Marcin » (Archives du comte Törring à Munich).

**132** Ne se trouve sur aucune carte; il s'agit sans doute de Reichelsberg près de Kempten.

**133** Si l'électeur tint ce langage et montra du chagrin du départ du maréchal, il savait bien dissimuler ses véritables sentiments, car, depuis un mois, il ne cessait de faire demander au roi, par Monastérol, le rappel de Villars. « Faites en sorte, écrivait-il le 12 octobre, que

l'on m'ôte le maréchal de Villars incessamment ; je persiste à cet égard sur ce que je vous ai dit... avec plus de raison et de vivacité que jamais » (Archives Törring).

**134** Sans doute Schellenberg, mamelon fortifié qui domine Donauwerth et dont la prise par Marlborough, le 2 juillet 1704, prépara la victoire d'Hochstædt.

**135** Pendant ce temps, Monastérol écrivait : « À la réserve de M. de Villars, Son Altesse électoral est adorée de l'armée du roi ; ce sera une joie sensible pour les généraux et colonels que le rappel du maréchal qu'on abhorre. »

**136** C'est à la fin de 1702 que le prince Eugène quitta l'armée d'Italie ; il resta à Vienne, inspirant la résistance jusqu'en novembre 1703, époque à laquelle il fut envoyé en Hongrie pour combattre Rakoczy (Ar-neth, *Prinz Eugen*, L ch IX, X.)

**137** Nous avons dit plus haut ce qu'il faut penser de cette assertion.

**138** Bataille de Spire, 15 nov. Landau capitula le lendemain.

**139** Terre formée des seigneuries de Varangeville, Galleville, Doudeville, etc., que Pierre Roque, père de la maréchale, avait achetées en 1660 à l'abbaye de Val-

mont, près d'Yvetot (Voy. *Inventaire des archives du doyenné de Doudeville*, par le doyen, p. 4. Rouen, 1857).

**140** Voir la lettre de Villars à Chamillart, du 11 avril, publiée par M. Roschach dans sa continuation de l'*Histoire du Languedoc* de D. Vaissette, XIV, 1895, Toute la partie essentielle de la correspondance de Villars pendant sa campagne des Cévennes est publiée dans ce même recueil. M. Roschach à en outre donné un excellent résumé des faits dans le t. XIII, p. 820 et suiv.

**141** Maldachini ou Maidalehini.

**142** Nicolas de Lamoignon, seigneur de Basville, né en 1648, mort en 1724, maître des requêtes, fut intendant du Languedoc pendant trente-trois ans.

**143** Rossel, baron d'Aygalliers, gentilhomme protestant, avait quitté la France après la révocation de l'édit de Nantes et pris du service à l'étranger. Revenu en Languedoc et converti, il se proposa pour but la pacification de la province. Il se rendit à Versailles avec un passeport de M. de Paratte, commandant à Uzès pour le roi, fut présenté à Chamillart par le duc de Chevreuse, et recommanda les mesures de clémence. Lorsque Villars fut nommé, il alla le trouver, lui proposa ses ser-

vices qui furent agréés; il devint l'agent le plus actif de la pacification, secondant la modération et l'habileté du maréchal, servant d'intermédiaire entre lui et les camisards, amenant les chefs révoltés à la soumission. Suivant Court de Gebelin, auteur d'une *Histoire des troubles des Cévennes*, il aurait laissé des Mémoires.

**144** Les lettres adressées par Villars à la cour pendant cette première expédition se trouvent dans Roschach, *ouv. cité*, XIV, 1923-1942.

**145** Cette entrevue entre un chef de rebelles et un maréchal de France, qui scandalisa beaucoup de contemporains, avait été ménagée par d'Aygallière.

**146** Voir le portrait de Cavalier par Villars dans sa lettre à Chamillart, du 5 juin. Roschach, *ouv. cité*, XIV, 1982.

**147** Voir le récit de ces curieuses scènes dans Roschach, *ouv. cité*, XIII, 838, les lettres de Cavalier, *ibid.*, XIV, 1940 et suiv., les lettres de Cavalier et celle de Roland que je donne ci-dessous à l'appendice.

**148** J.-Bapt. du Deffend, marquis de Lalande, né en 1651, lieutenant général de 1701; après la pacification du Languedoc, il fut nommé lieutenant général du gouvernement de l'Orléanais et mourut en 1728.

**149** Le 24 septembre, devant Malaga, le comte de Toulouse battit l'amiral Rouke, mais fut empêché de le poursuivre par les avis du marquis d'O, son gouverneur (Voy. Saint-Simon, IV, 147). M. Tamizey de Larroque (*Revue critique*, 1885, p. 433 a contesté cette assertion d'après des documents publiés par M. Communay (Angers, 1885).

**150** Jean-Mathieu Riquet, baron de Bonrepos, président à mortier du parlement de Toulouse, était gendre de Victor-Maurice de Broglie, mort en 1714.

**151** Il était frère du lieutenant général de Guiscard. Saint-Simon a raconté l'histoire de cet aventurier et le fait aussi mourir en Angleterre, mais après avoir blessé le duc d'Ormond de deux coups de canif (IV, 112; VII, 227).

**152** Armand de Villars, frère du maréchal, ne fut nommé chef d'escadre que le 6 octobre 1705.

**153** Occupé le 2 juillet par Marlborough après la prise des fortifications du mont Schellenberg.

**154** La lettre était de l'abbé de Saint-Pierre; nous avons la minute de la réponse de Villars et la donnons à l'appendice du présent volume, ainsi que plusieurs

lettres écrites ou reçues par Villars à l'occasion de la défaite d'Hochstædt.

**155** Voyez à l'appendice la lettre de Villars à l'évêque d'Alais, du 2 novembre.

**156** Louis des Ours de Mandajors. Voy. sur lui la *Bibliothèque historique de la France*, t. I, n° 171, 177, 178, et t. II, n° 16004.

**157** Francois Chevalier de Saulx.

**158** « Comme nous avons vu autrefois le duc de la Ferté, quand il avait un peu bu, parler anglais devant des Anglais, j'en ai vu dire : *J'entends bien qu'il parle anglais, mais je ne comprends pas un mot de ce qu'il dit*. Cela eût été difficile de le comprendre, car jamais il n'avait su un mot d'anglais. Cette fille parle grec et hébreu de même » (*Villars à Chamillart*, 14 novembre 1704).

**159** Villars fit faire par Martin père un tableau représentant cette séance des États de Languedoc. Ce tableau, après avoir été au château de Vaux, fut transporté, après la vente de Vaux, à l'hôtel de Villars à Paris ; il est aujourd'hui en ma possession. Saint-Simon (III, 325) l'a tourné en ridicule. Il existe une gravure de B. Picart, qui offre de grandes analogies avec le tableau de Mar-

tin, mais qui représente une séance présidée par l'archevêque de Narbonne.

**160** En blanc dans le manuscrit.

**161** L'armée destinée à Villars était la plus considérable de la campagne de 1705 ; elle comprenait 70 bataillons et 110 escadrons.

**162** Fr. Cornu, marquis de Balivière, maréchal de camp en 1705, servit en Flandre jusqu'à la fin de la guerre. Lieutenant général en 1710, il devint lieutenant des gardes du corps et grand-croix de Saint-Louis, et mourut en 1730.

**163** Cette affaire est du 12 mars ; elle eut lieu pendant le court voyage que Villars fit à la cour (Pelet, *Mém., milit.*, V, 389).

**164** Cette affaire est du 10 février.

**165** Nous donnons à l'appendice la lettre de Villars au roi, qui est du 14 février.

**166** Jean-Ant.-Fr. de Boham, maréchal de camp depuis 1704, fut nommé gouverneur de Longwy le 17 mars 1705, et y mourut en 1722.

**167** Mais la garnison se retira dans le château, et Villars renonça à en faire le siège, à cause du mauvais

temps. La dépêche du 9 avril, qui rend compte de ces opérations, est imprimée (Pelet, *ouv. cité*, V, 394).

**168** Imprimée dans Pelet, *ouvr. cité*, V, 404.

**169** Cette nouvelle se trouva fausse : Marlborough passa la Sarre le 5 juin à Consarbrück, et c'est sur les hauteurs de Perl qu'il déploya le lendemain son armée devant celle de Villars.

**170** Il y eut en outre échange de politesses entre les deux généraux : « M. de Marlborough m'a envoyé quantité de liqueurs d'Angleterre, de vin de Palme et de cidre : on ne peut recevoir plus d'honnêtetés ; j'ai renchéri autant qu'il m'a été possible ; nous verrons comme les affaires sérieuses se passeront. » (Villars à Chamillart, 10 juin 1705.)

**171** Ces correspondances des 10 et 13 juin entre le roi, Chamillart et Villars sont imprimées dans Pelet, V, 439-451.

**172** Villars fit peindre un tableau représentant l'armée de Marlborough en présence de la sienne ; il était dans le billard du château de Vaux, avec les tableaux représentant les principales victoires du maréchal.

**173** La lettre du 20 juin 1705 est imprimée dans Pelet, V, 460 ; on y lit : « La résolution que le duc de Marl-



borough a prise est due à votre fermeté... mes affaires, par le parti que vous avez obligé le duc de M. à prendre, sont au meilleur état que je les pouvais désirer. »

**174** Woerth, sur la Sauerbach, devenu célèbre depuis par la bataille du 6 août 1870.

**175** Série de petites bicoques situées sur un ruisseau qui va de Soultz au Rhin.

**176** Les correspondances échangées à ce sujet entre Villars, le roi et Chamillart sont imprimées dans Pelet, V, 481-490.

**177** N. Pomponne, marquis de Reffuge, lieutenant général depuis 1696.

**178** Yves, marquis d'Alègre, lieutenant général depuis 1702, maréchal de France en 1721, cordon bleu en 1728, mort à quatre-vingts ans.

**179** Phil.-Max., comte de Hornes, maréchal de camp en 1702, lieutenant général en 1704, mourut en 1709, avant d'avoir été échangé.

**180** Le camp de Stollhofen, sur la rive droite du Rhin.

**181** Petite rivière du duché de Bade qui se jette dans le Rhin près de Stollhofen. Villars avait passé le

Rhin le 11 avec deux colonnes, l'une par Kehl, l'autre par Gambsheim. Lichtenau est sur la rive droite, en face de Drusenheim.

**182** Jacq.-Jos. Vipart, marquis de Silly, blessé à Neerwinde et à Hochstædt, maréchal de camp en 1704, acheva la guerre sous Villars. Lieutenant général en 1718. conseiller d'État en 1720, cordon bleu en 1724, il mourut en 1727.

**183** Pfaffenhofen.

**184** Cette attaque manquée était commandée par M. de Lannion les 6 et 7 septembre.

**185** Dans ses dépêches, Villars n'évalue cette supériorité qu'à 15,000 hommes. La cour n'y croyait pas (Pelet, V, 522) : elle fut pourtant démontrée dans la suite (id., 549).

**186** Hochfelden, à 10 kil. à l'ouest de Brompt ou Brumath.

**187** Ch.-Fréd. de Streiff, baron de Lasenstein, Allemand au service de la France, maréchal de camp en 1704, officier de mérite qui fut tué le 21 juillet 1706 ; voy, ci-dessous, p. 213.

**188** La relation de cette mémorable sortie, adressée par M. de Péry à Villars, est imprimée dans Pelet, V, 801.

**189** Ch.-César Flahaut de la Billarderie, marquis de Saint-Rémi, avait déjà rempli les mêmes fonctions auprès de Villars l'année précédente. Brigadier en 1709, il fit toutes les campagnes de Flandre. Lieutenant des gardes du corps, grand-croix de saint Louis, lieutenant général en 1731, il mourut pendant la campagne de 1743, à soixante-quatorze ans.

**190** François-Marie, comte, puis duc de Broglie, né en 1671, troisième fils du premier maréchal de Broglie, maréchal de France lui-même en 1734 et père du troisième maréchal de ce nom, mort en 1761.

**191** Le siège était commandé par M. de Vieux-Pont; quant au siège de Haguenau, il fut dirigé par le même M. de Péry qui avait si brillamment évacué la ville l'année précédente.

**192** La lettre du 5 juin, par laquelle Villars propose cette expédition, est imprimée dans Pelet, VI, 431. La cour refusa, toute son attention étant portée sur la Flandre et l'Italie; Villars n'exécuta cette opération que l'année suivante.

**193** « Mon cousin, écrivait le roi à Villars le 8 juin, j'avais tout lieu de croire, par le bon état où vous avez mis toutes choses du côté du Rhin, que vous pourriez y faire des conquêtes cette campagne, mais la situation des affaires de Flandres est devenue si violente qu'elle ne permet plus d'y songer; elle demande au contraire un prompt secours: c'est ce qui m'oblige à détacher vingt bataillons de l'armée que vous commandez. »

**194** La cour était mieux informée que Villars; les troupes de Hesse étaient réellement destinées à renforcer le prince Eugène en Italie, de même que les Hanovriens allaient se joindre à Marlborough en Flandre: c'est sur ces deux points que les alliés comptaient faire un effort décisif. Le duc de Bade n'avait sur le Rhin qu'une vingtaine de mille hommes.

**195** Voyez la lettre du roi à l'appendice.

**196** Villars écrivait le même jour à Chamillart: « Ma pensée est que M. le maréchal de Villeroy et M. le maréchal de Marcin doivent se mettre dans les deux places qui seront le plus menacées, chacun avec un détachement de 10,000 hommes choisis... si ni l'une ni l'autre n'est attaquée, que celui de ces messieurs qui se trouvera le plus près de la place investie s'y jette le premier jour de l'investissement; cela est très facile, tout

n'entre pas toujours, mais du moins la plus grande partie. C'est ainsi que M. le prince sauva Cambrai ; et pour chercher des exemples plus éloignés, quand Charles-Quint assiégea Metz, M. de Guise, avec cinq ou six princes et la fleur de la noblesse du royaume, sauva la place. Il faut que le roi ordonne que la ville attaquée se défende jusqu'au dernier soldat ; celui de ces deux messieurs qui ne sera pas renfermé assemblera l'armée et tâchera de troubler le siège. Mais, Monsieur, si vous voulez donner une seconde bataille, au nom de Dieu, que ce ne soit pas sous l'autorité de M. l'électeur de Bavière ! Je le connais très malhabile, quand il ne serait pas aussi malheureux : qui l'entendra parler une heure y sera trompé. Je le connais à fond : il n'y a ni ressource ni solidité en lui. Si l'on ne veut pas me croire, j'aurai eu au moins la satisfaction de dire la vérité. » (Pelet, VI, 442.)

**197** Villars écrivit en même temps au roi une lettre qui est imprimée dans Pelet (VI, 793}, où, tout en remerciant S. M. de la nouvelle preuve de confiance qu'elle lui donne, il dit : « Je croirais là servir plus utilement dans le poste qu'elle a bien voulu me confier, que dans ce nouveau, où, par les bons soins de M. de Vendôme, tout va parfaitement bien. »

**198** La lettre du 21 juillet, par laquelle Villars rend compte au roi de ce brillant coup de main, est imprimée dans Pelet (VI, 449): « Les grenadiers de Champagne, arrivés les derniers, coulaient derrière ceux de Navarre et se jetaient à l'eau. V. M. apprendra avec plaisir l'émulation de ces deux corps, qui sent bien l'esprit de gloire de sa vieille infanterie. Barberay, lieutenant-colonel de Navarre, qui commandait le premier détachement de grenadiers, ayant vu Pécomme, de Champagne, qui cachait pour se jeter le premier à l'eau, s'y est jeté, avec tous les grenadiers de Navarre, sans connaître aucun gué... Je ne puis assez louer la bonne volonté de M. de Streiff, qui se meurt; j'ose dire que c'est une perte, je l'employais plus qu'un autre. M. de Broglie, dont je me sers fort aussi, s'est conduit avec beaucoup de fermeté et de sagesse... M. d'Hautefort-Bauren, qui commandait le premier détachement sous M. de Streiff, à très bien fait, et MM. de Roth, de Nangis, de Seignelay, avec leur valeur ordinaire. »

**199** La lettre du roi et la réponse de Villars sont imprimées dans Pelet (VI, 460). Toutes les raisons militaires qui empêchent le siège de Landau sont longuement et péremptoirement développées. « Je demande mille fois pardon à V. M. de lui alléguer tant de raisons,

mais il les faut toutes pour m'aider à soutenir le malheur de ne pas exécuter, dans le moment, ses ordres : j'en attends donc de nouveaux. » Il écrivit en même temps à Chamillart avec moins de ménagement : «... Je serais véritablement au désespoir si le roi pouvait croire la moindre apparence [d'hésitation] à l'exécution des ordres qu'il me fait l'honneur de me donner... Je vous ai envoyé divers courriers pour me laisser agir, et dès le 4 mai, et depuis la maudite bataille de Flandre, je pouvais faire une grande diversion. Quand il n'y a plus ni subsistance, ni troupes suffisantes, puis-je agir ? je suis très affligé. Le roi n'a assurément aucun général aussi attaché à sa personne et au bien de l'État que moi. Vous n'avez point, vous, Monsieur, de serviteur plus fidèle ; mais, Monsieur, l'honneur de votre confiance ne répond pas à mon attachement pour vous. Cependant, avec des succès toujours heureux, je défie qu'on puisse me reprocher la moindre faute. » (Pelet, VI, 406.)

**200** Kandel. à douze kilomètres N.-E. de Wissembourg.

**201** Fr.-Zénob-Phil., comte d'Albergotti, né en 1654, lieutenant général en 1702, servit sous Vendôme en Italie, sous Villars en Flandre et à Fribourg, fit une belle défense dans Douai (1706), mourut en 1717.

**202** Petite ville sur le Rhin au-dessous de Lauterbourg.

**203** Armand de Villars, frère du maréchal.

**204** Le 25 avril 1707.

**205** L'île de Neubourg, près de Lauterbourg.

**206** Erreur du copiste ; Daxlanden est près de Carlsruhe. C'est de l'île de Dahlunden, située en face de Stollhofen, que l'ennemi surveillait les mouvements de Villars.

**207** En outre, un canal latéral au Rhin avait été creusé entre Seltz, Drusenheim et Wantzenau, pour faciliter les transports et les dérober à l'ennemi, (Pelet, VII, 190.)

**208** Söllingen, petite ville située en face du Fort-louis.

**209** Guil.-Alex., marquis de Vieux-Pont, maréchal de camp en 1702, puis lieutenant général en 1710, servit constamment sous Villars de 1703 à 1713 ; il mourut en 1728, à soixante-quinze ans.

**210** Dahlunden.

**211** Le passage du Rhin se fit sur quatre points : Villars passa le 21 à Kehl et marcha aux lignes de Stoll-



hofen pour les attaquer de front ; Broglie passa le 22 à Lauterbourg pour les prendre à revers : Péry, par l'île du marquisat, et Vieux-Pont, par celle de Dahlunden, menacèrent leur flanc ; l'attaque générale eut lieu le 23, l'ennemi ne l'attendit pas. Voir la dépêche du 25 par laquelle Villars rend compte au roi de toute l'opération (Pelet, VII, 209) : il se loue beaucoup de Broglie : « Il mérite d'être élevé, il est du caractère de ceux que le bien de votre service veut que l'on songe à mettre en place ; il est fâcheux que le nombre en soit si rare. » Quelques jours plus tard il écrivait à Chamillart : « Si S. M. ne veut pas avancer M. de Broglie pour le moment, ne serait-il pas juste de lui donner une gratification sur les contributions, avec une lettre de vous qui lui permet d'espérer que ce ne sera pas la seule récompense que recevront ses mérites ? » Malgré ces chaleureuses recommandations, Broglie se crut oublié par Villars et écrivit à Chamillart, le 11 juin, une lettre où il se donne tout le mérite du succès de Stollhofen. (*Dépôt de la guerre*, vol. 2027, n° 121 et 131.)

**212** Dans sa dépêche au roi, du 25 mai, Villars avait exposé son grand projet d'excursion au-delà de Francfort, sur les territoires des princes de Hesse-Darmstadt et de l'électeur palatin, pour les « châtier. »

« Je ne serai que huit jours à cette expédition et reviendrai ensuite chez M. le duc de Wirtemberg, lequel aura, pendant ce temps, pu faire ses réflexions. Quand je dis châtier ces princes, ce n'est point du tout par brûler ni dévaster leurs États, mais en tirer beaucoup d'argent au profit de V. M. Le roi de Suède a trouvé que c'était la meilleure des punitions, et ce sera la seule que je prendrai la liberté de conseiller à V. M. »

**213** Jean de Vivans de Noailac, lieutenant général de 1701, servit sous Villars jusqu'à la fin de la guerre, se distingua à la prise de Fribourg en 1713

**214** Grötzingen, village à côté de Durlach.

**215** Vaihingen, village près de Mühlacker, où l'armée, sous la conduite de Saint-Frémont, campa le 5, pendant que Villars, avec la cavalerie, se portait à Schwicherdingen et à Stuttgart.

**216** Gmündt de Souabe, petite ville à cinquante kilomètres est de Stuttgart. La forme Schwabsgemundt se trouve aussi dans les lettres de Villars. Les correspondances des autres généraux portent simplement Gemundt ou Gmund.

**217** Le chevalier de Broglie, frère du comte de Broglie, maréchal de camp comme lui. L'orthographe est curieuse comme indiquant la prononciation du nom.

**218** Cleriadus de Pra-Balesseac, chevalier de Pezeux, était brigadier de dragons depuis 1704. Il se distingua à Fribourg (1713), lieutenant général en 1718, gouverneur de Lille, il mourut en 1742 à soixante-huit ans.

**219** La cour était préoccupée de ces lointaines expéditions de Villars en Allemagne et aurait préféré qu'il se bornât à couvrir l'Alsace et à s'assurer les passages du Rhin : elle aurait voulu qu'il s'emparât d'Heilbronn. Le roi, par dépêches des 23 juin et 5 juillet, insiste pour ce siège (Polet, VII, 222, 231). Villars, par lettre du 11 juillet (id., 232), démontre péremptoirement les inconvénients de cette opération et les avantages de celles qu'il a entreprises : « Je dois supplier très humblement V. M. de me pardonner la liberté de lui dire que je dois voir clair dans la guerre que je conduis ; il n'y a pas à me reprocher d'avoir pris le mauvais parti... je songe jour et nuit à tout ce qui peut être utile à V. M., et j'ose l'assurer que mon zèle me soutient contre beaucoup d'obstacles et de difficultés qu'on me fait et que je n'écoute pas. »

**220** Winnenthal, près de Winnenden, petite ville à vingt kil, N.-E. de Stuttgart.

**221** Sur le Necker, à trente kil. au N. de Stuttgart.

**222** Petit village dans la vallée du Rhin, à la hauteur de Spire.

**223** L.-Fr. d'Harcourt, frère du duc d'Harcourt, né en 1677, blessé à Luzzara, maréchal de camp depuis 1704, fut lieutenant général en 1710 et mourut en 1714.

**224** Dans la Forêt Noire, le même qui fut pris le 1<sup>er</sup> mai 1703. Voy. ci-dessus, p. 81.

**225** Petit village entre Carlsruhe et le Rhin.

**226** Agnès de Villars, née en 1654. Villars, par lettre du 3 juillet 1707, avait demandé à Mme de Maintenon de lui obtenir l'abbaye de Chelles, vacante. Le roi l'accorda le 15 août. Agnès de Villars dut la céder à Mlle d'Orléans le 17 septembre 1719, et se retira chez les Bénédictines de la rue du Cherche-Midi, où elle mourut en 1723.

**227** Le roi, par dépêche du 27 août (Pelet, VII, 252), annonça à Villars qu'il lui retournerait les troupes qu'il avait détachées de son armée. Villars, en remerciant le roi le 31 (id., 257), ne dissimule pas qu'il lui est

difficile de faire des projets avant d'avoir reçu ces renforts.

**228** Rottweil, à seize kil. N.-E, de Villingen.

**229** Lettres de Chamillart à Villars du 28 octobre (Pelet, VII, 269, 271).

1. 1701.
2. 1702.
3. 1703.
4. 1704.
5. 1705.
6. 1706.
7. 1707.
8. Notice BnF
9. Notes